



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VD3.F.1757(2)

Cupboard 7



Di. 10-107 ϕ

+ 13

cell. c.

VIT

2250

ϕ

Tchamengine IV-447.6

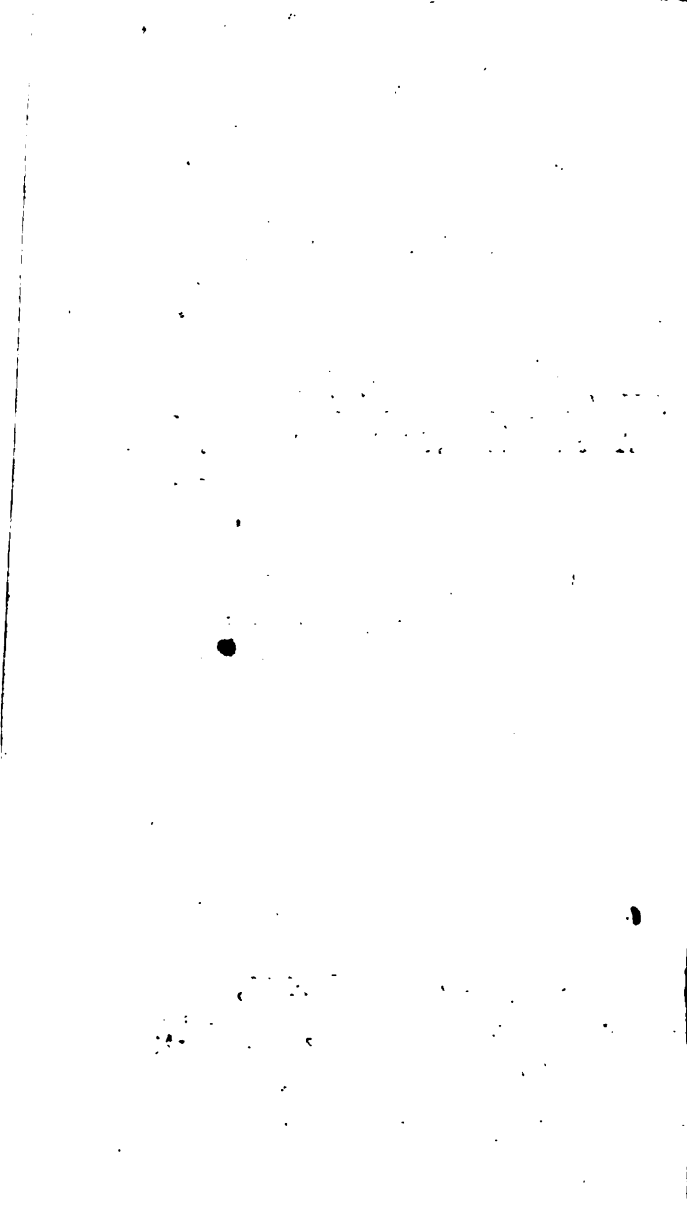
LE
FILS NATUREL;
OU
LES ÉPREUVES
DE LA VERTU.
COMÉDIE,
EN CINQ ACTES ET EN PROSE,
Avec l'Histoire véritable de la Pièce.

*Interdum speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,
Valdius oblectat populum, meliusque moratur
Quam versus inopes rerum, nugæque canora.*
Horat. De Arte Poetæ



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE ERIALED, Imp. Lib.

M. DCC. LVII.



LE fixième volume de l'Encyclopédie venoit de paroître , & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la fanté; lorsqu'un événement , non moins intéressant par les circonstances que par les personnes , devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu , dans un même jour , le bonheur d'exposer sa vie pour son ami , & le courage de lui sacrifier sa passion , sa fortune & sa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus , & je le trouvai tel qu'on me l'avoit peint , sombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur , en sortant d'une ame où ils avoient habité trop long-tems , y avoient laissé la tristesse. Il étoit triste dans sa conversation & dans son maintien , à moins qu'il ne parlât de la vertu , ou qu'il n'éprouvât les transports qu'elle cause à ceux qui en sont fortement épris. Alors vous eussiez dit qu'il se transfiguroit. La sérénité se déployoit sur son visage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son discours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées austères & d'images touchantes qui tenoient l'attention suspendue & l'ame ravie. Mais comme on voit le soir , en automne , dans un tems nébuleux & couvert , la lumière s'échaper d'un nuage , briller un moment , & se perdre en

un ciel obscur : bien-tôt sa gayeté s'éclipsait , & il retomboit tout-à-coup dans le silence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eut prévenu favorablement , soit qu'il y ait , comme on le dit , des hommes faits pour s'aimer sitôt qu'ils se rencontreront , il m'accueillit d'une manière ouverte qui surprit tout le monde , excepté moi ; & dès la seconde fois que je le vis , je crus pouvoir , sans être indiscret , lui parler de sa famille , & de ce qui venoit de s'y passer. Il satisfit à mes questions. Il me raconta son histoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien est quelquefois exposé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique dont ces épreuves seroient le sujet , feroit impression sur tous ceux qui ont de la sensibilité , de la vertu , & quelque idée de la foiblesse humaine.

Hélas ! me répondit-il en soupirant , vous avés eu la même pensée que mon père. Quelque tems après son arrivée , lorsqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à succéder à nos transports , & que nous goutions le plaisir d'être assis les uns à côté des autres , il me dit :

Dorval , tous les jours je parle au Ciel de Rosalie & de toi. Je lui rends graces de vous avoir conservés jusqu'à mon retour , mais sur-tout de vous avoir conservés innocents. Ah ! mon fils , je ne jette point les yeux sur Rosalie , sans fremir du danger que tu as couru. Plus je la vois , plus je la

trouve honnête & belle , plus ce danger me paroît grand. Mais le Ciel qui veille aujourd'hui sur nous , peut nous abandonner demain. Nul de nous ne connoît son sort. Tout ce que nous savons , c'est qu'à mesure que la vie s'avance , nous échapons à la méchanceté qui nous suit. Voilà les réflexions que je fais toutes les fois que je me rappelle ton histoire. Elles me consolent du peu de tems qui me reste à vivre ; & si tu voulois , ce seroit la morale d'une Piece dont une partie de notre vie seroit le sujet , & que nous représenterions entre nous.

» Une Piece , mon Pere ! »

Oui , mon enfant. Il ne s'agit point d'élever ici des treteaux , mais de conserver la mémoire d'un événement qui nous touche , & de le rendre comme il s'est passé ... Nous le renouvelлерions nous-mêmes , tous les ans , dans cette maison : dans ce salon. Les choses que nous avons dites , nous les redirions. Tes enfants en feroient autant , & les leurs , & leurs descendants. Et je me survivrois à moi-même , & j'irois converser ainsi , d'âge en âge , avec tous mes neveux ... D'ailleurs , penses-tu qu'un ouvrage qui leur transmettroit nos propres idées , nos vrais sentimens , les discours que nous avons tenus dans une des circonstances les plus importantes de notre vie , ne valut pas mieux que des portraits de famille qui ne montrent de nous qu'un moment de notre visage ?

« C'est-à-dire que vous m'ordonnés de
» peindre votre ame , la mienne , celles

vj

» de *Constance* , de *Clairville* , & de *Rosalie*. Ah , mon pere , c'est une tâche
» au-dessus de mes forces , & vous le savez bien ! »

Ecoute ; je prétends y faire mon rôle une fois avant que de mourir ; & pour cet effet j'ai dit à André de serrer dans un coffre les habits que nous avons apportés des prisons.

« Mon pere »

Mes enfans ne m'ont jamais opposé de refus , ils ne voudront pas commencer si tard.

En cet endroit , Dorval détournant son visage , & cachant ses larmes , me dit du ton d'un homme qui contraignoit sa douleur la piece est faite . . . Mais celui qui l'a commandée n'est plus . . . Après un moment de silence , il ajouta : . . . Elle étoit restée-là cette Piece , & je l'avois presque oubliée ; mais ils m'ont repeté si souvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere , qu'ils m'ont persuadé ; & dimanche prochain nous nous acquittons pour la premiere fois d'une chose qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah , Dorval , lui dis-je , si j'osois ! . . . Je vous entends , me repondit-il ; mais croyez-vous que ce soit une proposition à faire à *Constance* à *Clairville* , & à *Rosalie* ? Le sujet de la Piece vous est connu ; & vous n'aurés pas de peine à croire qu'il y a quelques scenes où la présence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'est moi qui fais ranger le salon. Je ne

vous promets point. Je ne vous refuse pas.
Je verrai.

Nous nous séparâmes Dorval & moi.
C'étoit le Lundi. Il ne me fit rien dire de
toute la semaine. Mais le Dimanche ma-
tin il m'écrivit *Aujourd'hui , à trois
heures précises , à la porte du Jardin*
Je m'y rendis. J'entrai dans le salon par la
fenêtre ; & Dorval qui avoit écarté tout
le monde me plaça dans un coin , d'où ,
sans être vu , je vis & j'entendis ce qu'on
va lire , excepté la dernière scene. Une
autre fois je dirai pourquoi je n'entendis
pas la dernière scene.



*Voici les Noms des Personnages réels de la
Pièce, avec ceux des Acteurs qui pour-
roient les remplacer.*

LYSIMOND, pere de Dorval & de Ro-
salie, M. Sarrazin.

DORVAL, fils naturel de Lysimond, &
ami de Clairville, M. Grandval.

ROSALIE, fille de Lysimond, Mademoiselle
Gauffin.

JUSTINE, suivante de Rosalie, Mlle.
Dangeville.

ANDRÉ, domestique de Lysimond, M.
Le Grand.

CHARLES, valet de Dorval, M.
Armand.

CLAIRVILLE, ami de Dorval & amant
de Rosalie, M. Lekain.

CONSTANCE, jeune veuve, sœur de
Clairville, Mlle. Clairon.

SYLVESTRE, valet de Clairville

Autres Domestiques de la maison de
Clairville.

La Scene est à Saint-Germain-en-Laye.

L'action commence avec le jour, & se
passe dans un salon de la maison de
Clairville.

LE FILS NATUREL ,
OU LES ÉPREUVES
DE LA VERTU.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est dans un salon. On y voit un claveffin , des chaises , des tables de jeu ; sur une de ces tables un trictrac ; sur un autre quelques brochures ; d'un côté un métier à tapisserie , &c. dans le fond un canapé , &c.

DORVAL , seul.

Il est en habit de campagne , en cheveux négligés , assis dans un fauteuil , à côté d'une table , sur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Après quelques mouvements violents , il s'appuye sur un des bras de son fauteuil , comme pour dormir. Il quitte bientôt cette situation. Il tire sa montre , & dit.

A Peine est-il six heures.
(Il se jette sur l'autre bras de son fauteuil ; mais il n'y est pas plutôt qu'il se relève , & dit :)

Je ne saurois dormir.

(Il prend un livre qu'il ouvre au hasard , qu'il referme presque sur le champ , & dit :)

A V

Je lis sans rien entendre.

(*Il se leve. Il se promene, & dit :*)

Je ne peux m'éviter Il faut sortir d'ici . . . Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime ! (*comme effrayé*) & qui aimerai-je ? J'ose me l'avouer ; malheureux , & ie reste. (*Il appelle violemment :*) Charles. Charles.

S C E N E I I.

(*Cette Scene marche vite.*)

DORVAL , CHARLES.

(*Charles croit que son maître demande son chapeau & son épée ; il les apporte , les pose sur un fauteuil , & dit :*)

Monsieur , C H A R L E S.
ne vous faut-il plus rien ?

DORVAL.

Des chevaux ; ma chaise.

C H A R L E S.

Quoi , nous partons !

DORVAL.

A l'instant. (*Il est assis dans le fauteuil , & tout en parlant , il ramasse des livres ; des papiers , des brochures , comme pour en faire des paquets.*)

C H A R L E S.

Monsieur , tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai personne.

CHARLES.

Cela se peut-il ?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monsieur

DORVAL.

(*Se tournant vers Charles, d'un air triste & accablé.*) Eh bien, Charles !

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maison ; cheri de tout le monde , prevenu sur tout , & s'en aller sans parler à personne ; permettez, Monsieur

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raison. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville votre ami ? Constance sa sœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce séjour ? (*d'un ton plus bas*) Et Rosalie ? Vous ne les verrez point ?

DORVAL.

(*Soupire profondément , laisse tomber sa tête sur ses mains, & Charles continue.*)

CHARLES.

Clairville & Rosalie s'étoient flâtés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Rosalie se faisoit une joye de vous presen-

ter à son pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

DORVAL.

(*Soupire , s'agite , &c.*)

CHARLES.

Le bonne-homme arrive , & vous partés. Tenez , mon cher maître , j'ose vous le dire , les conduites bizarres sont rarement sensées Clairville ! Constance ! Rosalie !

DORVAL.

(*Brusquement , en se levant :*) Des chevaux , ma chaise , te dis-je.

CHARLES.

Au moment où le pere de Rosalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues ! à la veille du mariage de votre ami !

DORVAL.

(*en colere . . . à Charles.*) Malheureux ! . . .

(*à lui-même , en se mordant la levre & se frapant la poitrine*) que je suis . . . Tu perds le tems & je demeure.

CHARLES.

Je vais.

DORVAL.

Qu'on se dépêche.

SCENE III.

DORVAL, seul.

(-Il continue de se promener & de rêver.)

P Artir sans dire adieu ! Il a raison ; cela seroit d'une bizarrerie , d'une inconsequence Et qu'est - ce que ces mots signifient ? Est-il question de ce qu'on croira , ou de ce qu'il est honnête de faire ? Mais après tout , pourquoi ne verrois-je pas Clairville & sa sœur ? ne puis-je les quitter & leur en taire le motif ? Et Rosalie ? je ne la verrai point ? Non . . . l'amour & l'amitié n'imposent point ici les mêmes devoirs , sur-tout un amour insensé qu'on ignore & qu'il faut étouffer Mais que dira-t'elle ? que pensera-t'elle ? . . . Amour , sophiste dangereux , je t'entends.

(Constance arrive en robe de matin , tourmentée de son côté par une passion qui lui a ôté le repos. Un moment après , entrent des Domestiques qui rangent le salon, & qui ramassent les choses qui sont à Dorval Charles qui a envoyé à la Poste pour avoir des chevaux , rentre aussi.)

SCENE IV.

DORVAL , CONSTANCE ,
des Domestiques.

DORVAL.

Q Uoi , Madame , si matin ?

CONSTANCE.

J'ai perdu le sommeil. Mais vous-même , déjà habillé !

DORVAL (*vite.*)

Je reçois des lettres à l'instant. Une affaire m'appelle à Paris. Elle y demande ma présence. Je prends le thé. Charles , du thé. J'embrasse Clairville. Je vous rends grâce à tous les deux des bontés que vous avés eues pour moi. Je me jette dans ma chaise , & je pars.

CONSTANCE.

Vous partés ! Est-il possible ?

DORVAL.

Rien malheureusement n'est plus nécessaire.

(Les Domestiques qui ont achevé de ranger le salon , & de ramasser ce qui est à Dorval , s'éloignent. Charles laisse le thé sur une des tables. Dorval prend le thé.)

(CONSTANCE , un coude appuyé sur la table , & la tête panchée sur une de ses

main, demeure dans cette situation pensif.)

DORVAL.

Constance, vous rêvés ?

CONSTANCE (*émue, ou plutôt d'un sang-froid un peu contraint.*)

Oui, je rêve mais j'ai tort la vie que l'on mène ici, vous ennuie Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie ! Non, Madame, ce n'est pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc ? Un air sombre que je vous trouve

DORVAL.

Les malheurs laissent des impressions... Vous savés . . . Madame je vous jure que depuis long-tems je ne connoissois de douceurs que celles que je goutois ici.

CONSTANCE.

Si cela est, vous revenés sans doute.

DORVAL.

Je ne fais . . . Ai-je jamais sçu ce que je deviendrois ?

CONSTANCE.

(*Après s'être promenée un instant.*)
Ce moment est donc le seul qui me reste.
Il faut parler. (*Une pause.*)

Dorval , écoutez-moi. Vous m'avez trouvée ici il y a six mois , tranquille & heureuse. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal assortis. Libre de ces nœuds, je m'étois promis une independance éternelle , & j'avois fondé mon bonheur sur l'averfion de tout lien , & dans la fécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins , la folitude a tant de charmes ! On y respire en liberté. J'y jouiffois de moi , j'y jouiffois de mes peines paffées. Il me sembloit qu'elles avoient épuré ma raifon. Mes journées toujours innocentes , quelquefois délicieufes , fe partageoient entre la lecture , la promenade , & la converfation de mon frere. Clairville me parloit fans cefse de fon auftere & sublime ami. Que j'avois de plaifir à l'entendre ! Combien je defirois de connoître un homme que mon frere aimoit , refpectoit à tant de titres , & qui avoit developé dans fon cœur les premiers germes de la fageffe !

Je vous dirai plus. Loin de vous , je marchois déjà fur vos traces ; & cette jeune Rofalie que vous voyés ici , étoit l'objet de tous mes foins , comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

D O R V A L.

(ému & attendri) Rofalie !

C O N S T A N C E.

Je m'aperçus du gout que Clairville pre-

noit pour elle , & je m'occupai à former l'esprit , & sur tout le caractère de cet enfant qui devoit un jour faire la destinée de mon frere. Il est étourdi ; je la rendois prudente. Il est violent , je cultivois sa douceur naturelle. Je me complaisois à penser que je préparois , de concert avec vous , l'union la plus heureuse qu'il y eut peut-être au monde , vous arrivates. Hélas ! ...
(*La voix de Constance prend ici l'accent de la tendresse , & s'affoiblit un peu.*)

Votre présence qui devoit m'éclairer & m'encourager , n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu-à-peu mes soins se détournèrent de Rosalie. Je ne lui enseignai plus à plaire & je n'en ignorai pas long-tems la raison.

Dorval , je connus tout l'empire que la vertu avoit sur vous , & il me parut que je l'en aimois encore davantage. Je me proposai d'entrer dans votre ame avec elle , & je crus n'avoir jamais formé de dessein qui fut si bien selon mon cœur. Qu'une femme est heureuse , me disois-je , lorsque le seul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a distingué , c'est d'ajouter de plus en plus à l'estime qu'elle se doit , c'est de s'élever sans cesse à ses propres yeux.

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas attendu le succès , si je parle , c'est le tems , & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu me fit maître l'amour , quand le moment

en feroit venu. (*Une petite pause : ce qui suit doit couter à dire à une femme telle que Constance.*)

Vous avouerais-je ce qui m'a coûté le plus ? C'étoit de vous dérober ces mouvemens si tendres & si peu libres, qui trahissent presque toujours une femme qui aime. La raison se fait entendre par intervalles. Le cœur importun parle sans cesse. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'est présenté sur mes levres. Il m'est échappé quelquefois ; mais vous ne l'avez point entendu, & je m'en suis toujours félicitée.

Telle est Constance. Si vous la fuyés, du moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, elle se retrouvera dans le sein de la vertu. Et tandis que tant de femmes détesteront l'instant où l'objet d'une criminelle tendresse arracha de leur cœur un premier soupir, Constance ne se rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il se mêle quelque amertume à son souvenir, il lui restera toujours une consolation douce & solide dans les sentimens même que vous lui aurés inspirés.

SCENE V.

DORVAL , CONSTANCE ,
CLAIRVILLE.

DORVAL.

M Adame , voilà votre frere.CONSTANCE (*attristée , dit*)
Mon frere , Dorval nous quitte. (*& sort.*)

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

SCENE VI.

DORVAL , CLAIRVILLE.

DORVAL.

(*faisant quelques pas , distrait & embarrassé.*)**D** Es lettres de Paris . . . Des affaires
qui pressent . . . Un Banquier qui
chancelle

CLAIRVILLE.

Mon ami , vous ne partirez point sans
m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai
jamais eu un si grand besoin de votre se-
cours.

DORVAL.

Disposez de moi ; mais si vous me ren-
dés justice , vous ne douterés pas que je
n'aye les raisons les plus fortes

CLAIRVILLE (*affligé.*)

J'avois un ami , & cet ami m'abandonne. J'étois aimé de Rosalie , & Rosalie ne m'aime plus. Je suis desespéré Dorval , m'abandonnerez-vous ? ...

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRVILLE.

Vous sçavés si j'aime Rosalie ! ... Mais non , vous n'en sçavés rien. Devant les autres , l'amour est ma première vertu ; j'en rougis presque devant vous Eh bien , Dorval , je rougirai , s'il le faut ; mais je l'adore ... Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai souffert ! Avec quel ménagement , quelle délicatesse j'ai imposé silence à la passion la plus forte ! Rosalie vivoit retirée , près d'ici , avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée , une amie de Constance. Je voyois Rosalie tous les jours , & tous les jours je voyois augmenter ses charmes ; je sentois augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ses derniers momens elle appelle ma sœur , lui tend une main défaillante ; & lui montrant Rosalie qui se desoloit au bord de son lit , elle la regardoit sans parler ; ensuite elle regardoit Constance ; des larmes tomboient de ses yeux ; elle soupiroit ; & ma sœur entendoit tout cela. Rosalie devint sa compagne , sa pupille , son élève ; & moi , je fus le plus heureux des

hommes. Constance voyoit ma passion : Rosalie en paroïssoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traversé que par la volonté d'une mere inquiete qui redemandoit sa fille. Je me préparois à passer dans les climats éloignés où Rosalie a pris naissance : mais sa mere meurt ; & son pere , malgré sa vieillesse , prend le parti de revenir parmi nous.

' Je l'attendois , ce pere , pour achever mon bonheur ; il arrive , & il me trouvera desolé.

D O R V A L.

Je ne vois pas encore les raisons que vous avés de l'être.

C L A I R V I L L E.

Je vous l'ai dit d'abord. Rosalie ne m'aime plus. A mesure que les obstacles qui s'oposoient à mon bonheur ont disparu, elle est devenue réservée, froide, indifférente. Ces sentimens tendres qui sortoient de sa bouche avec une naïveté qui me ravissoit, ont fait place à une politesse qui me tue. Tout lui est insipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuse. M'aperçoit-elle ? son premier mouvement est de s'éloigner. Son pere arrive : & l'on diroit qu'un événement si désiré, si long-tems attendu, n'a plus rien qui la touche. Un gout sombre pour la solitude est tout ce qui lui reste. Constance n'est pas mieux traitée que moi. Si Rosalie nous cherche encore, c'est

pour nous éviter l'un par l'autre ; & pour comble de malheur , ma sœur même ne paroît plus s'intéresser à moi.

D O R V A L.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiete , il se chagrine , & il touche au moment de son bonheur.

C L A I R V I L L E.

Ah , mon cher Dorval , vous ne le croyés pas. Voyez

D O R V A L.

Je ne vois dans toute la conduite de Rosalie que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont les plus sujettes , & qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis ; leur ame est si sensible ; leurs organes sont si délicats : qu'un soupçon , un mot , une idée , suffit pour les allarmer. Mon ami , leur ame est semblable au cristal d'une onde pure & transparente où le spectacle tranquille de la nature s'est peint. Si une feuille en tombant vient à en agiter la surface, tous les objets sont vacillants.

C L A I R V I L L E (*affligé.*)

Vous me consolés Dorval , je suis perdu. Je ne sens que trop que je ne peux vivre sans Rosalie ; mais quel que soit le sort qui m'attend , j'en veux être éclairci avant l'arrivée de son pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous servir ?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliés à Rosalie.

DORVAL.

Que je lui parle !

CLAIRVILLE.

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me la rendre. L'estime qu'elle a pour vous me fait tout espérer.

DORVAL.

Clairville, que me demandez-vous ? A peine Rosalie me connoît-elle ; & je suis si peu fait pour ces sortes de discussions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout, & vous ne me refuserés point. Rosalie vous révere. Votre présence la saisit de respect, c'est elle qui l'a dit. Elle n'osera jamais être injuste, inconstante, ingrate à vos yeux. Tel est l'auguste privilege de la vertu ; elle en impose à tout ce qui l'aproche. Dorval, paroissés devant Rosalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL.

(posant la main sur l'épaule de Clairville.)

Ah, malheureux !

CLAIRVILLE.

Mon ami, si je le suis !

DORVAL.

Vous exigés....

CLAIRVILLE.

J'exige....

DORVAL.

Vous ferez satisfait.

SCENE VII.

DORVAL *seul.*

Quels nouveaux embarras !.... le frere ... la sœur ... Ami cruel ,
amant aveugle , que me proposez-vous?...
» Paroissez devant Rosalie ! » Moi , paroître devant Rosalie , & ie voudrois me cacher à moi-même ... Que deviens-je , si Rosalie me devine ? & comment en imposeraï-je à mes yeux , à ma voix , à mon cœur ? ... Qui me repondra de moi ? ... La vertu ? ... M'en reste-t'il encore ?

Fin du premier Acte,

ACTE

A C T E S E C O N D.

S C E N E I.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

Justine , approchez mon ouvrage.

(Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment , pendant lequel Justine laisse l'ouvrage & considère sa maîtresse.)

JUSTINE.

Est-ce là la joye avec laquelle vous attendés Monsieur votre pere ? sont-ce là les transports que vous lui préparés ? Depuis un tems je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y passe soit mal ; car vous me le cachés , & vous faites très-bien.

ROSALIE.

(Point de reponse de la part de Rosalie ; mais des soupirs , du silence & des larmes.)

JUSTINE.

Perdez-vous l'esprit , Mademoiselle ? au moment de l'arrivée d'un pere ! à la

B

veille d'un mariage ! Encore un coup ,
perdez-vous l'esprit ?

ROSALIE.

Non , Justine.

JUSTINE. (*après une pause.*)

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monsieur votre pere ?

ROSALIE.

Non ; Justine. *Toutes ces questions se font à differents intervalles dans lesquels Justine quitte & reprend son ouvrage.*

JUSTINE.

(*après une pause un peu plus longue.*)

Par hazard , est-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

ROSALIE.

Non , Justine.

JUSTINE.

(*reste un peu stupefaite. Elle dit ensuite :*)

La voilà donc la cause de ces soupirs , de ce silence & de ces larmes ? ... Oh , pour le coup , les hommes n'ont qu'à dire que nous sommes folles : que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions sçavoir à mille lieues : qu'ils disent de nous tout ce qu'ils voudront , je veux mourir si je les en dedis.... Vous ne vous êtes pas attendue , Mademoiselle , que j'approuverois ce caprice

Clairville vous aime éperdument. Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pû se flâter d'avoir un amant tendre, fidelle, honnête ; de s'être attaché un homme qui eut de l'esprit, de la figure, des mœurs, c'est vous. Des mœurs ! Mademoiselle, des mœurs ! . . . Je n'ai jamais pu concevoir, moi, qu'on cessât d'aimer ; à plus forte raison qu'on cessât sans sujet. Il y a là quelque chose où je n'entends rien.

(Justine s'arrête un moment. Rosalie continue de travailler & de pleurer. Justine reprend d'un ton hypocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & sans lever les yeux de dessus son ouvrage :)

Après tout, si vous n'aimés plus Clairville, cela est fâcheux . . . mais il ne faut pas s'en desespérer comme vous faites . . . Quoi donc ! après lui, n'y auroit-il plus personne au monde que vous puissiez aimer ?

R O S A L I E.

Non, Justine.

J U S T I N E.

Oh pour celui là, on ne s'y attend pas.

(Dorval entre, Justine se retire ; Rosalie quitte son métier, se hâte de s'essuyer les yeux, & de se composer un visage tranquille. Elle a dit auparavant :)

R O S A L I E.

O Ciel ! c'est Dorval.

SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL (*d'un ton un peu ému.*)

Permettez, Mademoiselle, qu'avant mon départ (*à ces mots Rosalie paroît étonnée,*) j'obeisse à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un service qu'il croit important. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur & au sien; vous le sçavés. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il est traité.

ROSALIE.

C'est que je ne l'aime plus.

DORVAL.

Vous ne l'aimés plus !

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t'il fait pour s'attirer cette horrible disgrâce ?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai cessé. J'étois légère apparemment, sans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville est l'aimant que votre cœur a préféré ?.... Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien

malheureux , si l'espérance de recouvrer votre tendresse lui étoit ôtée ? ... Mademoiselle , croyez-vous qu'il soit permis à une honnête femme de se jouer du bonheur d'un honnête homme ?

ROSALIE.

Je sçais là-dessus tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable sans cesse de reproches. Je suis désolée. Je voudrois être morte !

DORVAL.

Vous n'êtes point injuste.

ROSALIE.

Je ne sçais plus ce que je suis. Je ne m'estime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raisons à tout.

ROSALIE.

C'est que j'en aime un autre.

DORVAL.

Rosalie ! Elle ! (*avec un étonnement mêlé de reproche.*)

ROSALIE.

Oui , Dorval , ... Clairville sera bien vengé !

DORVAL.

Rosalie , ... si par malheur il étoit arrivé ... que votre cœur surpris ... fut entraîné par un penchant dont votre raison vous fit un crime J'ai connu cet

état cruel ! . . . Que je vous plaindrois !

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL.

(*ne lui répond que par le geste de commiseration.*)

ROSALIE.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je pusse en aimer un autre , lorsque je rencontrai l'écueil de ma constance & de notre bonheur Les traits , l'esprit , le regard , le son de la voix , tout dans cet objet doux & terrible sembloit répondre à je ne sçais quelle image que la nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimères de perfection que je m'étois faites , & d'abord il eut ma confiance . . . Si j'avois pu concevoir que je manquois à Clairville ! . . . Mais hélas ! je n'en avois pas eu le premier soupçon , que j'étois toute accoutumée à aimer son rival Et comment ne l'aurois-je pas aimé ? . . . Ce qu'il disoit , je le pensois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un sentiment , je croyois qu'il avoit deviné le mien Que vous dirai-je enfin ? Je me voyois à peine dans les autres ; (*elle ajoute en baissant les yeux & la voix*) & je me retrouvois sans cesse en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il son bonheur ?

ROSALIE.

Si c'est un bonheur , il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime sans doute ?

ROSALIE.

Dorval , vous le sçavez.

DORVAL (*vivement.*)

Oui , je le sçais , & mon cœur le sent...

Qu'ai-je entendu ? ... Qu'ai-je dit ? ...

Qui me sauvera de moi-même ? ...

(*Dorval & Rosalie se regardent un moment en silence. Rosalie pleure amèrement. On annonce Clairville.*)

SYLVESTRE. (*à Dorval.*)

Monsieur , Clairville demande à vous parler.

DORVAL (*à Rosalie.*)

Rosalie ... Mais on vient ... Y pensez-vous ? ... C'est Clairville. C'est mon ami. C'est votre amant.

ROSALIE.

Adieu , Dorval. (*Elle lui tend une main ; Dorval la prend , & laisse tomber tristement sa bouche sur cette main , & Rosalie ajoute :*) Adieu, quel mot !

SCENE III.

DORVAL *seul.*

DAns sa douleur , qu'elle m'a paru belle ! Que ses charmes étoient touchants ! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ses yeux... « Dorval , vous le sçavés »... Ces mots retentissent encore dans le fond de mon cœur... Ils ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire !...

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

EXcusez mon impatience. Eh bien , Dorval !...

DORVAL.

(*Dorval est troublé. Il tâche de se remettre , mais il y reussit mal. Clairville qui cherche à lire sur son visage , s'en aperçoit , se méprend , & dit :*)

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé ! Vous ne me parlez point ! Vos yeux se remplissent de larmes ! Je vous entends , je suis perdu !

(*Clairville , en achevant ces mots ; se jette dans le sein de son ami. Il y reste un moment en silence. Dorval verse quelques larmes sur lui , & Clairville dit , sans se*

déplacer, d'une voix basse & sanglotante :)

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit ? Quel est mon crime ?
Ami , de grace , achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'acheve !

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le sein !
& vous , le seul homme qui pût l'arracher
peut-être , vous vous éloignés ! vous m'a-
bandonnés à mon desespoir !.... Trahi par
ma maîtresse ! abandonné de mon ami !
que vais-je devenir ? Dorval , vous ne me
dites rien ?

DORVAL.

Que vous dirai-je ? Je crains de
parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre ;
parlez pourtant , je changerai du moins de
suplice.... Votre silence me semble en ce
moment , le plus cruel de tous.

DORVAL, (*en hésitant.*)

Rosalie...

CLAIRVILLE, (*en hésitant.*)

Rosalie....

DORVAL.

Vous me l'aviés bien dit ne me
paroit plus avoir cet empressement qui
vous promettoit un bonheur si prochain.

B 5

CLAIRVILLE.

Elle a changé ! . . . Que me reproche-t'elle !

DORVAL.

Elle n'a pas changé , si vous voulés . . . Elle ne vous reproche rien . . . mais son pere . . .

CLAIRVILLE.

Son pere a-t'il repris son consentement ?

DORVAL.

Non. Mais elle attend son retour . . . Elle craint . . . Vous sçavés mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de crainte à avoir. Tous les obstacles sont levés. C'étoit sa mere qui s'oposoit à nos vœux ; elle n'est plus , & son pere n'arrive que pour m'unir à sa fille, se fixer parmi nous , & finir ses jours tranquillement , dans sa patrie , au sein de sa famille , au milieu de ses amis. Si j'en juge par ses lettres , ce respectable vieillard ne sera guères moins affligé que moi. Songez , Dorval ; que rien n'a pu l'arrêter ; qu'il a vendu ses habitations ; qu'il s'est embarqué avec toute sa fortune , à l'âge ... de quatre-vingts ans, je crois , sur des mers couvertes de vaisseaux ennemis.

DORVAL.

Clairville , il faut l'attendre. Il faut tout esperer des bontés du pere , de l'hon-

nêteté de la fille , de votre amour , & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il semble avoir formés pour servir de consolation & d'encouragement à la vertu , soient tous malheureux sans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulés donc que je vive.

DORVAL.

Si je le veux ! Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame ! . . . Mais j'ai satisfait à ce que vous exigeés.

CLAIRVILLE.

C'est à regret que je vous entends. Allez , mon ami. Puisque vous m'abandonnés dans la triste situation où je suis , je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reste plus qu'à vous demander un moment. Ma sœur allarmée de quelques bruits fâcheux qui se sont répandus ici sur la fortune de Rosalie & sur le retour de son pere , est sortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriés point qu'elle ne fut rentrée. Vous ne me refusés pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t'il quelque chose que Constance ne puisse obtenir de moi ?

CLAIRVILLE.

Constance ! hélas , j'ai pensé quelquefois Mais renvoyons ces idées à des

tems plus heureux... Je sçais où elle est,
& je vais hâter son retour.

S C E N E V.

D O R V A L *seul.*

Suis-je assez malheureux ! ... J'inspire une passion secrète à la sœur de mon ami ... J'en prends une insensée pour sa maîtresse ; elle, pour moi ... Que fais-je encore dans une maison que je remplis de desordre ? Où est l'honnêteté ? Y en a-t'il dans ma conduite ? ... (*Il appelle comme un forcené :*) Charles , Charles On ne vient point ... Tout m'abandonne ... (*Il se renverse dans un fauteuil. Il s'abîme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles.*) Encore , si c'étoient-là les premiers malheureux que je fais ! ... Mais non , je traîne par-tout l'infortune Tristes mortels, misérables jouets des événements ! ... Soyez bien fiers de votre bonheur , de votre vertu ! ... Je viens ici, j'y porte une ame pure ... Oui ; car elle l'est encore ... J'y trouve trois êtres favorisés du Ciel ; une femme vertueuse & tranquille ; un amant passionné & payé de retour ; une jeune amante raisonnable & sensible ... La femme vertueuse a perdu sa tranquillité. Elle nourrit dans son cœur une passion qui la tourmente. L'amant est désespéré. Sa maîtresse devient inconstante , & n'en est que plus malheureuse

Quel plus grand mal eut fait un scélerat !...
O toi qui conduis tout , qui m'as conduit
ici , te chargeras-tu de te justifier ?
Je ne sçais où j'en suis (*Il crie en-
core.*) Charles , Charles.

SCENE VI.

DORVAL , CHARLES ,
SYLVESTRE.

CHARLES.

Monsieur , les chevaux sont mis. Tout
est prêt. (*Cela dit , il sort.*)

SYLVESTRE (*entre.*)

Madame vient de rentrer. Elle va des-
cendre.

DORVAL.

Constance ?

SYLVESTRE.

Oui , Monsieur. (*Cela dit , il sort.*)

CHARLES.

(*rentre , & dit à Dorval , qui , l'air som-
bre & les bras croisés , l'écoute & le re-
garde.*)

(*En cherchant dans ses poches ,*) Mon-
sieur vous me troublés aussi avec vos
impatiences Non , il semble que le
bon sens se soit enfui de cette maison
Dieu veuille que nous le rattrapions en rou-
te ... Je ne pensois plus que j'avois une
lettre ; & maintenant que j'y pense , je ne

la trouve plus. (*A force de chercher , il trouve sa lettre & la donne à Dorval.*)

DORVAL.

Et donne donc ? (*Charles sort.*)

SCENE VII.

DORVAL *seul.* (*Il lit.*)

» **L**A honte & le remords me poursui-
 » vent... Dorval, vous connoissés les
 » loix de l'innocence... Suis-je criminel-
 » le?... Sauvez-moi!... Hélas, en est-
 » il tems encore?... Que je plains mon
 » pere!... mon pere!... Et Clairville?
 » je donnerois ma vie pour lui... Adieu;
 » Dorval, je donnerois pour vous mille
 » vies... Adieu!... vous vous éloignés,
 » & je vais mourir de douleur.»

(*Après avoir lu d'une voix entrecoupée & dans un trouble extrême, il se jette dans un fauteuil. Il garde un moment le silence. Tournant ensuite des yeux égarés & distraits sur la Lettre qu'il tient d'une main iremblante, il en relit quelques mots, & il dit :*)

» La honte & le remords me poursui-
 » vent.» C'est à moi de rougir, d'être
 » déchiré... « Vous connoissés les loix
 » de l'innocence »... Je les connus au-
 » trefois... « Suis-je criminelle? » Non,
 » c'est moi qui le suis... « Vous vous éloï-
 » gnés, & je vais mourir »... O Ciel,

je succombe ... (*En se levant :*) Arrachons-nous d'ici ... Je veux ... je ne puis ... ma raison se trouble ... Dans quelles ténèbres suis-je tombé ? ... O Rosalie ! ô vertu ! ô tourment !

(*Après un moment de silence , il se lève , mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais tout au travers de son écriture , arrive Charles , en criant :*)

SCENE VIII.

DORVAL , CHARLES.

CHARLES.

Monsieur , au secours. On assassine... Clairville ...

(*Dorval quitte la table où il écrit , laisse sa lettre à moitié , se jette sur son épée qu'il trouve sur un fauteuil , & vole au secours de son ami. Dans ces mouvemens , Constance survient , & demeure fort surprise de se voir laisser seule par le maître & par le valet.)*

SCENE IX.

CONSTANCE , seule.

Que veut dire cette fuite ? ... Il a dû m'attendre. J'arrive , il disparoit ... Dorval , vous me connoissés mal ... J'en peux guérir ...

*Elle s'approche de la table, & aperçoit
la lettre à sa main droite.)*

Elle lit.

Elle ouvre la lettre, & la lit.)

« Je vous aime, & je suis : ... hélas,
« mon cœur trop tard ! ... Je suis l'ami de
« votre vie ... Les devoirs de l'amitié,
« et les sacres de l'hospitalité » ? ...

« Quel est mon bonheur ! ... Il
« s'appelle ... Derval, vous m'aimés ...
« (Elle s'arrête agitée.) ... Non, vous
« ne m'aimés point ... Vos craintes sont fri-
« voles ... votre délicatesse est vaine ...
« Vous êtes ma tendresse ... Vous ne con-
« noissés ni Constance ni votre ami ... Non,
« vous ne les connoissés pas ... mais peut-
« être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment
« où je parle. (Elle sort de la Scène avec
quelque précipitation.)

Fin du second Acte.

A C T E I I I

S C E N E P R E M I E R E.

DORVAL , CLAIRVILLE.

(Ils rentrent le chapeau sur la tête. Dorval remet le sien avec son épée sur le fauteuil.)

CLAIRVILLE.

Soyez assuré que ce que j'ai fait , tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il est vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenser légèrement ... Mais que pensez-vous de ces bruits qui avoient appelé Constance chez son amie ?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent ; on parle d'un vaisseau pris , d'un vieillard appelé Merian

DORVAL.

De grace , laissons pour un moment ce vaisseau , ce vieillard , & venons à votre

affaire. Pourquoi me taire une chose dont tout le monde s'entretient à présent, & qu'il faut que j'apprenne ?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dit.

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puisqu'absolument vous voulés que je parle ; il s'agissoit de vous.

DORVAL.

De moi ?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre lesquels vous m'avez secouru , sont deux mechants & deux lâches. L'un s'est fait chasser de chez Constance pour des noirceurs ; l'autre eut quelque tems des vues sur Rosalie. Je les trouve chez cette femme que ma sœur venoit de quitter. Ils parloient de votre depart ; car tout se sçait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en feliciter ou m'en plaindre. Ils en étoient également surpris.

DORVAL.

Pourquoi surpris ?

CLAIRVILLE.

C'est, disoit l'un , que ma sœur vous aime.

DORVAL.

Ce discours m'honore.

CLAIRVILLE.

L'autre, que vous aimés ma maîtresse.

DORVAL.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Rosalie ?

CLAIRVILLE.

Rosalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez....

CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahison.
(*Dorval s'agite.*) Jamais un sentiment
bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un
suspçon injurieux dans l'esprit de Clair-
ville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends justice. Aussi tournant sur
eux des regards d'indignation & de mépris.
(*Clairville regardant Dorval avec ces yeux,
Dorval ne peut les soutenir. Il detourne la
tête, & se couvre le visage avec les mains,*)
je leur fis entendre qu'on portoit en soi le
germe des bassesses. (*Dorval est tourmen-
té.*) dont on étoit si prompt à soupçonner
autrui ; & que par tout où j'étois, je pré-
tendois qu'on respectât ma maîtresse, ma
sœur & mon ami.... Vous m'approuvés, je
pense ?

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer Non
Mais.

CLAIRVILLE.

Ce discours ne demeura pas sans réponse. Ils sortent. Je fors. Ils m'attaquent . . .

DORVAL.

Et vous périâtes , si je n'étois accouru ?

CLAIRVILLE.

Il est certain que je vous dois la vie.

DORVAL.

C'est-à-dire qu'un moment plus tard , je devenois votre assassin.

CLAIRVILLE.

Vous n'y pensés pas. Vous perdiés votre ami ; mais vous restiés , toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne soupçon ?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuste envers vous !

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu sont grandes , & que le vice obscur est petit devant elles.

S C E N E I I.

DORVAL , CLAIRVILLE.
CONSTANCE.

C O N S T A N C E .

D Orval . . . mon frere . . . dans quelles inquiétudes vous nous jettés ! Vous m'en voyés encore toute tremblante , & Rosalie en est à moitié morte.

D O R V A L E T C L A I R V I L L E .

Rosalie ! (*Dorval se contraint subitement.*)

C L A I R V I L L E .

J'y vais. J'y cours.

C O N S T A N C E (*l'arrêtant par le bras.*)

Elle est avec Justine. Je l'ai vue. Je la quitte. N'en foyez point inquiet.

C L A I R V I L L E .

Je le suis d'elle . . . Je le suis de Dorval . . . Il est d'un sombre qui ne se conçoit pas . . . Au moment où il sauve la vie à son ami ? . . . Mon ami , si vous avés quelques chagrins , pourquoi ne pas les repandre dans le sein d'un homme qui partage tous vos sentimens ; qui , s'il étoit heureux , ne vivroit que pour Dorval & pour Rosalie.

C O N S T A N C E .

(*tirant une lettre de son sein, la donne à son frere , & lui dit :*)

Tenez , mon frere , voilà son secret , le mien , & le sujet aparemment de sa mélancolie.

(*Clairville prend la lettre & la lit. Dorval qui reconnoît cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Rosalie , s'écrie :*)

D O R V A L .

Juste Ciel ! C'est ma lettre !

C O N S T A N C E .

Oui, Dorval. Vous ne partés plus. Je fçais tout. Tout est arrangé Quelle délicatesse vous rendoit ennemi de notre bonheur ? Vous m'aimiés ! . . . Vous m'écriviés ! . . . Vous fuyiés ! . . .

(*A chacun de ces mots , Dorval s'agite & se tourmente .*)

D O R V A L .

Il le falloit, Il le faut encore. Un sort cruel me poursuit. Madame , cette lettre (*bas*) Ciel , qu'allois-je dire !

C L A I R V I L L E .

Qu'ai-je lu ? Mon ami , mon libérateur va devenir mon frere ! Quel surcroît de bonheur & de reconnoissance !

C O N S T A N C E .

Aux transports de sa joye , reconnoissez enfin la vérité de ses sentiments & l'injustice de votre inquietude. Mais quel motif ignoré peut encore suspendre les vôtres ? Dorval , si j'ai votre tendresse , pourquoi n'ai-je pas aussi votre confiance ?

DORVAL (*d'un ton triste & avec
un air abattu.*)

Clairville.

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous êtes triste.

DORVAL.

Il est vrai.

CONSTANCE.

Parlez , ne vous contraignez plus
Dorval , prenez quelque confiance en vo-
tre ami. (*Dorval continuant toujours de se
taire , Constance ajoute .*) Mais je vois
que ma présence vous gêne. Je vous laisse
avec lui.

SCENE III.

DORVAL , CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval , nous sommes seuls Au-
riez-vous douté si j'approuverois l'u-
nion de Constance avec vous ? Pour-
quoi m'avoir fait un mystère de votre pen-
chant ? J'excuse Constance , c'est une fem-
me . . . mais vous ! . . . Vous ne me re-
pondés pas.

(*Dorval écoute la tête panchée & les
bras croisés.*)

Auriez-vous craint que ma sœur instrui-
te des circonstances de votre naissance

DORVAL.

(*Sans changer de posture , seulement en tournant la tête vers Clairville.*)

Clairville , vous m'offensés. Je porte une ame trop haute , pour concevoir de pareilles craintes. Si Constance étoit capable de ce préjugé , j'ose le dire , elle ne seroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez , mon cher Dorval. La tristesse opiniâtre où je vous vois plongé , quand tout paroît seconder vos vœux

DORVAL.

(*Bas & avec amertume.*) Oui , tout me réussit singulièrement.

CLAIRVILLE.

Cette tristesse m'agite , me confond , & porte mon esprit sur toutes sortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargneroit beaucoup de fausses Mon ami , vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi Dorval ne connoît point ces doux épanchements . . . son ame renfermée Mais enfin vous aurois-je compris ? Auriez-vous appréhendé que privé par un second mariage de Constance de la moitié d'une fortune , à la vérité peu considérable , mais qu'on me croyoit assurée , je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ?

DORVAL (*tristement.*)

La voilà , cette Rosalie ! ... Clairville ,
songez

songez à soutenir l'impression que votre péril a du faire sur elle.

SCENE IV.

DORVAL , CLAIRVILLE ,
ROSALIE , JUSTINE.

CLAIRVILLE.

(*se hâtant d'aller au-devant de Rosalie.*)

EST-il bien vrai que Rosalie ait craint de me perdre ? qu'elle ait tremblé pour ma vie ? Que l'instant où j'allois périr me seroit cher ; s'il avoit rallumé dans son cœur une étincelle d'intérêt !

ROSALIE.

Il est vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je suis fortuné ! (*Il veut baiser la main de Rosalie , qui la retire.*)

ROSALIE.

Arrêtez , Monsieur. Je sens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que de quelque manière que se terminent ces événements pour un homme , les suites en sont toujours fâcheuses pour une femme.

DORVAL.

Mademoiselle , le hazard nous engage & l'honneur a ses loix.

CLAIRVILLE.

Rosalie , je suis au désespoir de vous

C

avoir déplu. Mais n'accablés pas l'amant le plus soumis & le plus tendre. Ou si vous l'avez résolu, du moins n'affligés pas davantage un ami qui seroit heureux sans votre injustice. Dorval aime Constance. Il en est aimé. Il partoit. Une lettre surprise a tout découvert. . . . Rosalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel. Dorval à Constance, Clairville à Rosalie; un mot ! & le Ciel reverra ce séjour avec complaisance.

ROSALIE.

(tombant dans un fauteuil.)

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel ! elle se meurt.

CLAIRVILLE.

(tombe aux genoux de Rosalie.)

DORVAL.

(appelle les Domestiques.) Charles, Sylvestre, Justine.

JUSTINE.

(secourant sa maîtresse.) Vous voyez, Mademoiselle Vous avez voulu for-
tir Je vous l'avois prédit

ROSALIE.

(revenant à elle & se levant , dit :)

Allons, Justine.

CLAIRVILLE.

(veut lui donner le bras & la soutenir.)

Rosalie

ROSALIE.

Laissez-moi Je vous hais . . .
Laissez-moi , vous dis-je.

SCENE. V.

DORVAL , CLAIRVILLE.

(*Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va , il vient , Il s'arrête. Il souffre de douleur , de fureur. Il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil , la tête sur ses mains , & les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin il dit :*)

CLAIRVILLE.

EN est-ce assez ? Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendresse ! Laissez-moi. Je vous hais. Ah (*Il pousse l'accent inartiqué du désespoir ; il se promène avec agitation ; & il répète sous différentes sortes de déclamations violentes : Laissez-moi , je vous hais. Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton sourd & bas :*) elle me hait ! . . . & qu'ai-je fait pour qu'elle me haïsse ? Je l'ai trop aimée. Il se tait encore un moment. Il se lève. Il se promène. Il paroît s'être un peu tranquillisé. Il dit :) Oui , je lui suis odieux. Je le vois. Je le sens. Dorval , vous êtes mon ami. Faut-il se détacher d'elle . . . & mourir ? Parlé. Décidé de

mon sort. (*Charles entre. Clairville se promène.*)

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE,
CHARLES.

CHARLES.

(*en tremblant , à Clairville qu'il voit agité.*)

Monsieur....

CLAIRVILLE.

(*le regardant de côté :*) Eh bien ?

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE *brusquement.*

Qu'il attende.

CHARLES.

(*toujours en tremblant & fort bas :*)

C'est un malheureux , & il y a long-tems qu'il attend.

CLAIRVILLE.

(*avec impatience :*) Qu'il entre.

NATUREL

SCENE III

DORVAL, CLAIRVILLE,
JUSTINE, CÉLÉSTE,
SYLVESTRE, LÉON

Et les autres domestiques de la maison
vêtus par le domestique. Le domestique
paraît. Il dit. Il dit. Il dit. Il dit.
Il dit. Il dit. Il dit. Il dit.

CLAIRVILLE. — Monsieur,

Quel est le nom de la personne
qui vous a écrit ?

Monsieur. — C'est le nom
au service de la personne
le commissionnaire de la
dois arriver. Il dit.

A Rome ?

Où, Monsieur ?

Encore les mêmes
tre ? Quel est le nom ?

Rassurez-vous, Monsieur.

rive. Je vous instruirai de tout , si j'en ai la force , & si vous avés la bonté de m'entendre.

C L A I R V I L L E .

Parlés.

A N D R É .

Nous sommes partis mon maître & moi , sur le vaisseau *l'Apparent* , de la rade du Fort-Royal , le six du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de santé ni montré tant de joie. Tantôt le visage tourné où les vents sembloient nous porter , il élevoit ses mains au Ciel , & lui demandoit un prompt retour. Tantôt me regardant avec des yeux remplis d'espérance , il me disoit : « André , encore quinze jours , & je verrai mes enfants , & » je les embrasserai , & je serai heureux » une fois du moins avant que de mourir. »

C L A I R V I L L E (*touché.*)

(*à Dorval ;*) Vous entendés. Il m'appelloit déjà du doux nom de fils. Eh bien , André ?

A N D R É .

Monsieur , que vous dirai-je ? Nous avions eu la navigation la plus heureuse. Nous touchions aux côtes de la France. Échappés aux dangers de la mer , nous avons salué la terre par mille cris de joie ; & nous nous embrassions tous les uns les autres , Commandants , Officiers , Passa-

gers , Matelots , lorsque nous sommes approchés par des vaisseaux qui nous crient , *la paix , la paix* ; abordés à la faveur de ces cris perfides , & faits prisonniers.

DORVAL. & CLAIRVILLE.

(en marquant leur surprise & leur douleur , chacun par l'action qui convient à son caractère.)

Prisonniers !

A N D R É'.

Que devint alors mon maître ? Des larmes couloient de ses yeux. Il pouffoit de profonds soupirs. Il tournoit ses regards , il étendoit ses bras , son ame sembloit s'élançer vers les rivages d'où nous nous éloignons. Mais à peine les eumes-nous perdus de vue , que ses yeux se séchèrent. Son cœur se ferra. Sa vue s'attacha sur les eaux , il tomba dans une douleur sombre & morne qui me fit trembler pour sa vie. Je lui présentai plusieurs fois du pain & de l'eau qu'il repoussa.

(André s'arrête ici un moment pour pleurer.)

Cependant nous arrivons dans le port ennemi . . . Dispensez-moi de vous dire le reste . . . Non , je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André , continués.

A N D R É'.

On me dépouille. On change mon ma-

tre de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai plusieurs fois : « Mon maître, mon cher maître. » Il m'entendit, me regarda, laissa tomber ses bras tristement, se retourna, & suivit sans parler ceux qui l'environnoient.... Cependant on me jette à moitié nud, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle, avec une foule de malheureux ; abandonnés impitoyablement dans la fange, aux extrémités terrible de la faim, de la soif & des maladies. Et pour vous peindre, en un mot, toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un instant j'y entendis tous les accents de la douleur, toutes les voix du desespoir ; & que de quelque côté que je regardasse, je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on vante la sagesse, qu'on nous propose sans cesse pour modèles ! C'est ainsi qu'ils traitent les hommes !

DORVAL.

Combien l'esprit de cette nation généreuse a changé !

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourants, tous François, tous victimes de la trahison, lorsque j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés, & l'on me conduisit avec quelques-uns de mes malheureux

compagnons , dans la ville , à travers des rues pleines d'une populace effrenée qui nous accabloit d'imprécations & d'injures ; tandis qu'un monde tout-à-fait différent que le tumulte avoit attiré aux fenêtres , faisoit pleuvoir sur nous l'argent & les secours.

D O R V A L.

Quel mélange incroyable d'humanité , de bienfaisance & de barbarie !

A N D R E'.

Je ne sçavois si l'on nous conduisoit à la liberté , ou si l'on nous traînoit au supplice.

C L A I R V I L L E.

Et votre maître , André ?

A N D R E'.

J'allois à lui ; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien correspondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obscur où je descendis. Il y avoit déjà quelque tems que j'étois immobile dans ces ténèbres, lorsque je fus frappé d'une voix mourante qui se faisoit à peine entendre , & qui disoit en s'éteignant : André , est-ce toi ? « Il y a long-tems que je t'attends. » Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix , & je rencontrai des bras nus qui cherchoient dans l'obscurité. Je les saisis. Je les baisai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de

mon maître. (*Une petite pause.*)

Il étoit nud. Il étoit étendu sur la terre humide « Les malheureux qui sont » ici, me dit-il à voix basse, ont abusé de » mon âge & de ma foiblesse pour m'arra- » cher le pain, & pour m'ôter ma pail- » le. »

(*Ici tous les domestiques poussent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la sienne. Dorval fait signe à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en sanglottant.*)

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends sous mon maître qui benissoit d'une voix expirante la bonté du Ciel. . . .

D O R V A L.

(*bas, à part, & avec amertume.*) -
qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet !

A N D R É.

Je me souvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du secours, & je ranimai mon vieux & respectable maître. Lorsqu'il eut un peu repris de ses forces, « André, me dit-il, aye bon courage. Tu » fortiras d'ici. Pour moi, je sens à ma » foiblesse qu'il faut que j'y meure. » Alors je sentis ses bras se passer autour de mon cou, son visage s'approcher du mien, & ses pleurs couler sur mes jours. « Mon ami, » (me dit-il, & ce fut ainsi qu'il m'ap-

» pella souvent) tu vas recevoir mes derniers soupirs. Tu porteras mes dernières paroles à mes enfants. Hélas , c'étoit de moi qu'ils devoient les entendre ! »

CLAIRVILLE.

(regardant Dorval & pleurant.) Ses enfants !

ANDRÉ.

Il m'avoit dit pendant la traversée qu'il étoit né François, qu'il ne s'appeloit point Mérian ; qu'en s'éloignant de sa patrie , il avoit quitté son nom de famille pour des raisons que je sçaurois un jour. Hélas , il ne croyoit pas ce jour si prochain ! Il soupiroit , & j'en allois apprendre davantage , lorsque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella ; c'étoit cet ancien correspondant qui nous avoit réunis , & qui venoit nous délivrer. Quelle fut sa douleur ! lorsqu'il jeta ses regards sur un vieillard qui ne lui paroissoit plus qu'un cadavre palpitant. Des larmes tombèrent de ses yeux. Il se dépouilla. Il le couvrit de ses vêtements ; & nous allâmes nous établir chez cet hôte , & y recevoir toutes les marques possibles de l'humanité. On eut dit que cette honnête famille rougissoit en secret de la cruauté & de l'injustice de la nation.

DORVAL.

Rien n'humilie donc autant que l'injustice !

A N D R É.

(*s'essuyant les yeux , & reprenant un air tranquille.*)

Bientôt mon maître reprit de la santé & des forces. On lui offrit des secours , & je présume qu'il en accepta ; car au sortir de la prison , nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour , & nous étions prêts à partir , lorsque mon maître me tirant à l'écart , (non , je ne l'oublierai de ma vie !) me dit : « André » n'as-tu plus rien à faire ici ? » Non , Monsieur lui repondis-je « Et nos » compatriotes que nous avons laissés dans » la misère d'où la bonté du Ciel nous a tirés , tu n'y penses donc plus ? Tiens , » mon enfant , va leur dire adieu. » J'y courus. Hélas , de tant de misérables il n'en restoit qu'un petit nombre , si exténués , si proches de leur fin , que la plupart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà , Monsieur , tout le détail de notre malheureux voyage.

(*On garde ici un assez long silence , après lequel André dit ce qui suit. Cependant Dorval rêveur se promène vers le fond du salon.*)

J'ai laissé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y retrouver un ami.

(Ici Dorval se retourne du côté d'André , & lui donne attention.)

Mais cet ami est absent depuis plusieurs mois ; & mon maître comptoit me suivre de près.

(Dorval continue de se promener en rêvant.)

CLAIRVILLE.

Avez-vous vu Rosalie ?

ANDRÉ.

Non , Monsieur ; je ne lui apporte que de la douleur , & je n'ai pas osé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André , allez vous reposer. Sylvestre , je vous le recommande Qu'il ne lui manque rien.

(Tous les Domestiques s'emparent d'André , & l'emmenent.)



SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Après un silence pendant lequel Dorval a resté immobile , la tête baissée , l'air pensif , & les bras croisés , (c'est assez son attitude ordinaire) & Clairville s'est promené avec agitation , Clairville dit :*)

CLAIRVILLE.

E H bien , mon ami , ce jour n'est-il pas fatal pour la probité ? & croyez-qu'à l'heure que je vous parle il y ait un seul honnête homme heureux sur la terre ?

DORVAL.

Vous voulés dire un seul méchant. Mais , Clairville , laissons la morale. On en raisonne mal , quand on croit avoir à se plaindre du Ciel Quel sont maintenant vos desseins ?

CLAIRVILLE.

Vous voyés toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Rosalie. Hélas , c'est le seul bien que je regrette !

Je n'ose soupçonner que la médiocrité de ma fortune soit la raison secrète de son inconstance. Mais si cela est , à quelle distance n'est-elle pas de moi à présent qu'elle est reduite elle-même à une fortune assez bornée ? S'exposera-t'elle pour un homme

qu'elle n'aime plus , à toutes les suites d'un état presque indigent ? Moi même , irai-je l'en solliciter ? Le puis-je ? Le dois-je ? Son pere va devenir pour elle un surcroit onereux. Il est incertain qu'il veuille m'accorder sa fille. Il est presque évident qu'en l'acceptant j'achèverois de la ruiner. Voyés & décidés.

DORVAL.

Cet André a jetté le trouble dans mon ame. Si vous sçaviés les idées qui me sont venues pendant son recit Ce vieillard . . . Ses discours . . . Son caractère . . . Ce changement de nom . . . Mais laissez-moi dissiper un soupçon qui m'obsède , & penser à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songés , Dorval , que le sort de Clairville est entre vos mains.

SCENE IX.

DORVAL *seul.*

QUel jour d'amertume & de trouble ! Qu'elle variété de tourments ! Il semble que d'épaisses ténèbres se forment autour de moi , & couvrent ce cœur accablé sous mille sentimens douloureux ! . . . O Ciel , ne m'accorderas-tu pas un moment de repos ! . . . Je me songe , la dissimulation , me font en horreur ; & dans un instant j'en impose à mon ami , à sa sœur , à

Rosalie Que doit-elle penser de moi ?... Que déciderai-je de son amant ? ... Quel parti prendre avec Constance ? ... D'orval , cesseras-tu , continueras-tu d'être homme de bien ? Un événement imprévu a ruiné Rosalie. Elle est indigente. Je suis riche. Je l'aime. J'en suis aimé. Clairville ne peut l'obtenir . . . Sortez de mon esprit , éloignez-vous de mon cœur , illusions honteuses ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais je ne me rendrai pas le plus vil . . . Vertu , douce & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! Amitié , qui m'enchaîne & qui me déchire , vous serez obéie. O vertu , qu'es-tu , si tu n'exiges aucun sacrifice ? Amitié , tu n'es qu'un vain nom , si tu n'imposes aucune loi . . . Clairville épousera donc Rosalie ! . . .

(il tombe presque sans sentiment dans un fauteuil ; il se relève ensuite , & il dit :) . . . Non , je n'enlèverai point à mon ami sa maîtresse. Je ne me dégraderai point jusques-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de son cœur ! . . . Mais Clairville n'a point de fortune. Rosalie n'en a plus... Il faut écarter ces obstacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t'il quelque peine dont un acte généreux ne console ? Ah , je commence à respirer ! . . .

Si je n'épouse point Rosalie , qu'ai-je besoin de fortune ? Quel plus digne usage

que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers ? Hélas , à bien juger , ce sacrifice si peu commun n'est rien . . . Clairville me devra son bonheur ! Rosalie me devra son bonheur ! Le pere de Rosalie me devra son bonheur ! . . . Et Constance ? . . . Elle entendra de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle tremblera pour la femme qui oseroit s'attacher à ma destinée . . . En rendant le calme à tout ce qui m'environne , je trouverai sans doute un repos qui me fuit ! . . . (*il soupire.*) . . . Dorval , pourquoi souffres-tu donc ? Pourquoi suis-je déchiré ? O vertu , n'ai-je point encore assez fait pour toi !

Mais Rosalie ne voudra point accepter de moi sa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr , mepriser Il faudra donc la tromper ! . . . Et si je m'y resous , comment y reussir ? . . . Prevenir l'arrivée de son pere ? . . . Faire repandre par les papiers publics que le vaisseau qui portoit sa fortune étoit assuré ? . . . Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu ? Pourquoi non ? . . . Le moyen est naturel. Il me plaît. Il ne faut qu'un peu de célérité. (*il appelle Charles.*) Charles. (*il se met à une table , & il écrit.*)

SCENE X.

DORVAL, CHARLES,

DORVAL.

*(Il lui donne un billet , & dit :)***A** Paris , chez mon banquier.*Fin du troisième Acte.*

A C T E I V.

S C E N E I.

ROSALIE , JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien , Mademoiselle. Vous avés voulu voir André. Vous l'avés vu , Monsieur votre pere arrive ; mais vous voilà sans fortune.

ROSALIE (*un mouchoir à la main.*)

Que puis-je contre le sort ? Mon pere survit. Si la perte de sa fortune n'a pas alteré sa santé , le reste n'est rien.

JUSTINE.

Comment , le reste n'est rien ?

ROSALIE.

Non , Justine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompés pas , Mademoiselle. Il n'y en a point qui lasse plus vite.

ROSALIE.

Avec des richesses , serois-je moins à plaindre ? ... C'est dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite ; & cette ame , Justine , je l'avois !

JUSTINE.

Et Clairville y regnoit.

R O S A L I E. (*assise & pleurant.*)

Amant qui m'étois alors si cher ! Clairville que j'estime & que je desespere ! O toi à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendresse , te voilà bien vengé ! Je pleure , & l'on se rit de mes larmes.

Justine , que penses-tu de ce Dorval? ... Le voilà donc cet ami si tendre , cet homme si vrai , ce mortel si vertueux ? Il n'est, comme les autres , qu'un méchant qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré , l'amour , l'amitié , la vertu , la vérité ! ... Que je plains Constance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper aussi.... (*En se levant.*) Mais j'entends quelqu'un ... Justine , si c'étoit lui ?...

J U S T I N E.

Mademoiselle , ce n'est personne.

R O S A L I E.

(*Elle se rassied , & dit :*)

Qu'ils sont méchants ces hommes ! & que nous sommes simples ! ... Vois , Justine , comme dans leur cœur la vérité est à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la bassesse ! Ce Dorval qui expose sa vie pour son ami , c'est le même qui le trompe , qui trompe sa sœur , qui se prend pour moi de tendresse. Mais pourquoi lui reprocher de la tendresse ! C'est mon crime. Le sien est une fausseté qui n'eut jamais d'exemple.

SCENE II.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE (*allant au-devant de
Constance.*)AH, Madame, en quel état vous me
surprenés!

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSALIE.

Puissiez-vous toujours être heureuse!

CONSTANCE.

(*s'assied, fait asseoir Rosalie à côté d'elle,
& lui prend les deux mains.*)Rosalie, je ne demande que la liberté
de m'affliger avec vous. J'ai long-tems
éprouvé l'incertitude des choses de la vie,
& vous sçavés si je vous aime.

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'est détruit en un
moment.

CONSTANCE

Constance vous reste ... & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un sé-
jour où ma douleur est importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le mal-
heur vous rend injuste & cruelle. Mais ce

n'est point à vous que j'en doit faire le reproche. Dans le sein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuse, j'ai perdu de vue les malheureux. J'en suis bien punie ; c'est vous qui m'en rapprochés Mais votre pere ?

R O S A L I E.

Je lui ai déjà couté bien des larmes !...
Madame, vous serés mere un jour.....
Que je vous plains !

C O N S T A N C E.

Rosalie, rapellez-vous la volonté de votre tante. Ses dernieres paroles me confioient votre bonheur Mais ne parlons point de mes droits ; c'est une marque d'estime que j'attends : jugés combien un refus pourroit m'offenser ? Rosalie, ne détachés point votre sort du mien ? Vous connoissés Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Rosalie. Je l'obtiendrai ; & ce gage sera pour moi le premier & le plus doux de sa tendresse.

R O S A L I E.

(degage avec vivacité ses mains de celles de Constance, se lève avec une sorte d'indignation, & dit :)
Dorval !

C O N S T A N C E.

Vous avés toute son estime.

R O S A L I E.

Un étranger ! ... un inconnu ! ... un

homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous !... dont on n'a jamais nommé les parents !... dont la vertu peut être feinte !... Madame , pardonnés... J'oubliois... Vous le connoissés bien sans doute ?...

C O N S T A N C E.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais souffrés que je vous fasse luire un rayon d'esperance.

R O S A L I E.

J'ai esperé. J'ai été trompée. Je n'espererai plus.

C O N S T A N C E.

(*Sourit tristement.*)

R O S A L I E.

Hélas , si Constance eut été seule , retirée comme autrefois ; peut-être... encore , n'est-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuse. On craint de se manquer à soi-même. Un premier mouvement de générosité nous emporte. Mais le tems ! le tems !... Madame , les malheureux sont fiers , importuns , ombrageux. On s'accoutume peu-à-peu au spectacle de leur douleur. Bientôt on s'en lasse. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu ; sauvons du moins notre amitié du naufrage... Il me semble que je dois déjà quelque chose à l'infortune... Toujours soutenue de vos conseils , Rosalie

n'a rien fait encore dont elle puisse s'honorer à ses propres yeux. Il est tems qu'elle apprenne ce dont elle sera capable, instruite par Constance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le seul bien qui lui restent, celui de se connoître elle-même ?

C O N S T A N C E.

Rosalie, vous êtes dans l'enthousiasme ; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur est de roidir une ame, le dernier est de la briser . . . Vous qui craignés tout du tems pour vous & pour moi, n'en craignez-vous rien pour vous seule ? ... Songez, Rosalie, que l'infortune vous rend sacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de respect au malheur ; rappelez-moi, dites-moi, faites-moi rougir pour la première fois . . . Mon enfant, j'ai vécu. J'ai souffert. Je crois avoir acquis le droit de présumer quelque chose de moi ; cependant je ne vous demande que de compter autant sur mon amitié que sur votre courage . . . Si vous vous promettés tout de vous-même, & que vous n'attendiés rien de Constance, ne serez-vous pas injuste ? ... Mais les idées de bienfait & de reconnoissance vous effrayeroient-elles ? Rendez votre tendresse à mon frere, & c'est moi qui vous devrai tout.

R O S A L I E.

Madame, voilà Dorval . . . Permettez que je m'éloigne . . . J'ajouterois si peu de chose

chose à son triomphe. (*Dorval entre.*)

CONSTANCE.

Rosalie ... Dorval, retenez cet enfant ...
Mais elle nous échape.

SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

M Adame , laissons-lui le triste plaisir
de s'affliger sans témoins.

CONSTANCE.

C'est à vous à changer son sort. Dorval,
le jour de mon bonheur peut devenir le
commencement de son repos.

DORVAL.

Madame , souffrez que je vous parle librement : qu'en vous confiant ses plus secrètes pensées , Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faisiés pour lui ; & que du moins-il soit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi , Dorval ! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même... Vous voulés le bonheur de Dorval ; mais connoissez-vous bien Dorval ? ... De foibles services dont un jeune homme bien né s'est exagéré le merite. Ses transports à

D

l'apparence de quelques vertus. Sa sensibilité pour quelques-uns de mes malheurs ; tout a préparé & établi en vous des préjugés que la vérité m'ordonne de détruire. L'esprit de Clairville est jeune ; Constance doit porter de moi d'autres jugements. *(Une pause.)*

J'ai reçu du Ciel un cœur droit ; c'est le seul avantage qu'il ait voulu m'accorder... Mais ce cœur est flétri, & je suis, comme vous voyés ... sombre & mélancolique. J'ai ... de la vertu mais elle est austère ; des mœurs, mais sauvages une ame tendre, mais aigrie par de longues disgrâces. Je peux encore verser des larmes, mais elles sont rares & cruelles Non, un homme de ce caractère n'est point l'époux qui convient à Constance.

C O N S T A N C E.

Dorval, rassurez-vous. Lorsque mon cœur céda aux impressions de vos vertus, je vous vis tel que vous vous peignés. Je reconnus le malheur & ses effets terribles. Je vous plaignis : & ma tendresse commença peut-être par ce sentiment.

D O R V A L.

Le malheur a cessé pour vous ; il s'est apesantissant sur moi ... Combien je suis malheureux, & qu'il y a de tems ! Abandonné presque en naissant entre le desert & la société ; quand j'ouvris les yeux, afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'atta-

cher aux hommes , à peine en retrouvai-je des débris. Il y avoit trente ans , Madame , que j'errois parmi eux , isolé , inconnu , négligé ; sans avoir éprouvé la tendresse de personne , ni rencontré personne qui recherchât la mienne , lorsque votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la sienne. Ce fut dans son sein que je versai un torrent de sentiments qui cherchoient depuis si long-tems à s'épancher ; & je n'imaginai pas qu'il put y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me delivrai du long ennui d'exister seul... Que j'ai payé cher cet instant de bonheur !... Si vous sçaviés

C O N S T A N C E .

Vous avés été malheureux ; mais tout a son terme ; & j'ose croire que vous touchés au moment d'une révolution durable & fortunée.

D O R V A L .

Nous nous sommes assez éprouvés le fort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur... Je hais le commerce des hommes , & je sens que c'est loin de ceux-mêmes qui me sont chers que le repos m'attend... Madame , puisse le Ciel vous accorder sa faveur qu'il me refuse , & rendre Constance la plus heureuse des femmes !... (*un peu attendri*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite , & j'en ressentirai de la joie.

C O N S T A N C E.

Dorval , vous vous trompés. Pour être tranquille , il faut avoir l'aprobation de son cœur , & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrés point celle-ci , & vous n'emporterez point la premiere , si vous quittés le poste qui vous est marqué. Vous avés reçu les talents les plus rares , & vous en devés compte à la société. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet , & qui l'embarassent sans la servir , s'en éloignent , s'ils veulent. Mais vous j'ose vous le dire , vous ne le pouvés sans crime. c'est à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes. c'est à Constance à conserver à la vertu opprimée un apui ; au vice arrogant un fleau ; un frere à tous les gens de bien ; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent ; au genre humain son ami ; à mille projets honnêtes , utiles & grands , cet esprit libre de préjugés , & cette ame forte qu'ils exigent , & que vous avés Vous , renoncer à la société ! J'en apelle à votre cœur ; interrogez-le , & il vous dira que l'homme de bien est dans la société , & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.

D O R V A L.

Mais le malheur me suit , & se repand sur tout ce qui m'aproche. Le Ciel qui veut que je vive dans les ennuis , veut-il aussi que j'y plonge les autres ? On étoit heureux ici , quand j'y vins.

C O N S T A N C E.

Le Ciel s'obscurcit quelquefois ; & si nous sommes sous le nuage , un instant l'a formé ce nuage , un instant le dissipera. Mais quoiqu'il en arrive , l'homme sage reste à sa place , & y attend la fin de ses peines.

D O R V A L.

Mais ne craindra-t'il pas de l'éloigner , en multipliant les objets de son attachement ? ... Constance , je ne suis point étranger à cette pente si générale & si douce qui entraîne tous les êtres , & qui les porte à éterniser leur espèce. J'ai senti dans mon cœur que l'univers ne seroit jamais pour moi qu'une vaste solitude , sans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine ... Dans mes accès de mélancolie , je l'appellois , cette compagne.

C O N S T A N C E.

Et le Ciel vous l'envoie.

D O R V A L.

Trop tard pour mon malheur. Il a effarouché une ame simple qui auroit été heureuse de ses moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes , de terreurs , d'une horreur secrète ... Dorval oseroit se charger du bonheur d'une femme ! ... Il seroit pere ! ... Il auroit des enfants ! ... Des enfants ! ... Quand je pense que nous sommes jettés , tout en naissant , dans un chaos de préjugés , d'extravagances , de vi-

ces , & de misere , l'idée m'en fait fremir.

CONSTANCE.

Vous êtes obsédé de fantômes , & je n'en suis pas étonnée. L'histoire de la vie est si peu connue ; celle de la mort est si obscure ; & l'apparence du mal dans l'univers est si claire Dorval , vos enfants ne sont point destinés à tomber dans le cahos que vous redoutés. Ils passeront sous vos yeux les premieres années de leur vie , & c'en est assez pour vous repondre de celles qui suivront. Ils apprendront de vous à penser comme vous. Vos passions , vos goûts , vos idées passeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions si justes que vous avés de la grandeur & de la bassesse réelles ; du bonheur véritable & de la misere aparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient une conscience toute semblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois. (*En souriant avec dignité , elle ajoute*) . . . Dorval , vos filles seront honnêtes & décentes. Vos frs seront nobles & fiers. Tous vos enfants seront charmants.

DORVAL.

(*prend la main de Constance , la presse entre les deux siennes , lui sourit d'un air touché , & lui dit : . . .*)

Si par malheur Constance se trompoit... Si j'avois des enfants , comme j'en vois tant d'autres , malheureux & méchants.

Je me connois. J'en mourrois de douleur.

CONSTANCE (*d'un ton pathétique &
d'un air pénétré.*)

Mais auriez-vous cette crainte , si vous pensiez que l'effet de la vertu sur notre ame n'est ni moins nécessaire , ni moins puissant que celui de la beauté sur nos sens. Qu'il est dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre , plus ancien qu'aucun sentiment réfléchi. Que c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte , la honte qui nous fait redouter le mépris au-delà même du trépas. Que l'imitation nous est naturelle , & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu , pas même l'exemple du vice . . . Ah , Dorval , combien de moyens de rendre les hommes bons !

DORVAL.

Oui , si nous sçavions en faire usage.. Mais je veux qu'avec des soins assidus , secondés d'heureux naturels , vous puissiez les garantir du vice; en seront-ils beaucoup moins à plaindre ? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde , & qui les suivront jusqu'au tombeau ? La folie & la misère de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monstrueuses dont il est , tour à tour , & l'auteur & la victime ? Ah , Constance ! qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces mal-

heureux qu'on a comparés à des forçats
qu'on voit dans un cachot funeste ,

*Pouvant se secourir , l'un sur l'autre
acharnés ,*

*Combattre avec les fers dont ils sont en-
chaînés ?*

C O N S T A N C E .

Je connois les maux que le fanatisme a
causés , & ceux qu'il en faut craindre
Mais s'il paroïssoit aujourd'hui ... parmi
nous ... un monstre , tel qu'il en a produit
dans les tems de ténèbres , où sa fureur
& ses illusions arrosoient de sang cette ter-
re qu'on vît ce monstre s'avancer au
plus grand des crimes , en invoquant le
secours du Ciel & tenant la loi de
son Dieu d'une main , & de l'autre un
poignard , préparer aux peuples de longs
regrets croyez , Dorval , qu'on en
auroit autant d'étonnement que d'horreur...
Il y a sans doute encore des barbares ; &
quand n'y en aura-t'il plus ? Mais le tems
de barbarie sont passés. Le siècle s'est éclairé.
La raison s'est épurée. Ses préceptes
remplissent les ouvrages de la nation. Ceux
où l'on inspire aux hommes la bienveil-
lance générale , sont presque les seuls qui
soient lus. Voilà les leçons dont nos théâ-
tres retentissent , & dont ils ne peuvent
retentir trop souvent. Et le Philosophe
dont vous m'avez rapellé les vers , doit
principalement ses succès aux sentiments

d'humanité qu'il a repandus dans ses Poëmes , & au pouvoir qu'ils ont sur nos ames. Non , Dorval , un peuple qui vient s'attendrir tous les jours sur la vertu malheureuse , ne peut être ni méchant , ni farouche. C'est vous-même ; ce sont les hommes qui vous ressemblent , que la Nation honore , & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais , qui affranchiront vos enfants de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel fera mon devoir & le vôtre ! si non de les accoutumer à n'admirer , même dans l'Auteur de toutes choses , que les qualités qu'ils chériront en nous ! Nous leur représenterons sans cesse que les loix de l'humanité sont immuables , que rien n'en peut dispenser , & nous verrons germer dans leurs ames ce sentiment de bienfaisance universelle qui embrasse toute la nature . . . Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'envisageoit point le système général des êtres sensibles , sans en désirer fortement le bonheur , sans y participer ; & je ne crains pas qu'une ame cruelle soit jamais formée dans mon sein & de votre sang.

DORVAL.

Constance , une famille demande une grande fortune , & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les besoins réels ont des limites ; ceux de la fantaisie sont sans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez , Dorval ; si la vertu manque à vos enfants , ils seront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu ? on en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'est la chose dans l'univers la mieux connue & la plus reverée. Mais , Dorval , on s'y attache plus encore par les sacrifices qu'on lui fait , que par les charmes qu'on lui croit ! & malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout , ne vivre , ne respirer que pour elle , s'enivrer de sa douce vapeur , & trouver la fin de ses jours dans cette ivresse.

DORVAL.

Quelle femme ! (*Il est étonné. Il garde le silence un moment , il dit ensuite :*)

Femme adorable & cruelle , à quoi me réduisez-vous ? Vous m'arrachés le mystère de ma naissance. Sçachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée , trop tendre , trop sensible , me donna la vie , & mourut peu de tems après. Ses parents irrités & puissants , avoient forcé mon pere de passer aux Îles. Il y apprit la mort de ma mere , au moment où il pouvoit se flâter de devenir son époux.

Privé de cet espoir , il s'y fixa ; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Constance , je suis cet enfant Mon pere a fait plusieurs voyages en France. Je l'ai vu. J'esperois le revoir encore , mais je ne l'espere plus. Vous voyés ; ma naissance est abjecte aux yeux des hommes , & ma fortune a disparu.

C O N S T A N C E.

La naissance nous est donnée ; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses toujours embarrassantes & souvent dangereuses , le Ciel , en les repandant indifferemment sur la surface de la terre , & les faisant tomber sans distinction sur le bon & sur le méchant , dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naissance , dignités , fortune , grandeurs , le méchant peut tout avoir , excepté la faveur du Ciel.

Voilà ce qu'un peu de raison m'avoit appris , long-tems avant qu'on m'eût confié vos secrets ; & il ne me restoit à sçavoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

D O R V A L.

Rosalie est malheureuse. Clairville est au desespoir.

C O N S T A N C E.

Je rougis du reproche. Dorval , voyez mon frere. Je reverrai Rosalie ; sans doute ; c'est à nous à rapprocher ces deux êtres si dignes d'être unis. Si nous y réussissons , j'ose esperer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

SCENE IV.

DORVAL *seul.*

Voilà la femme par qui Rosalie a été élevée ! Voilà les principes qu'elle a reçus !

SCENE V.

DORVAL , CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval , que deviens-je ? Qu'avez-vous résolu de moi ?

DORVAL.

Que vous vous attachiés plus fortement que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conseillés ?

DORVAL.

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE (*en lui sautant au col.*)

Ah, mon ami, vous me rendés la vie. Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois en tremblant apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai si bien connu que j'étois destiné à l'aimer , toute injuste qu'elle est. Dans un instant de desespoir , on forme un projet violent ; mais l'instant passe ,

le projet se dissipe , & la passion reste.

DORVAL (*en souriant.*)

Je sçavois tout cela. Mais votre peu de fortune ? la médiocrité de la sienne ?

CLAIRVILLE.

L'état le plus misérable à mes yeux est de vivre sans Rosalie. J'y ai pensé , & mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence , c'est aux amants , aux peres de famille , à tous les hommes bienfaisants ; & il est toujours des voyes pour en sortir.

DORVAL.

Que ferez-vous ?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portés , auriez-vous ce courage ?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage ? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere , un caractère inflexible , il est trop incertain que j'obtienne de la faveur , la fortune dont j'ai besoin. Celle qu'on fait par l'intrigue est prompte , mais vile ; par les armes , glorieuse , mais lente ; par les talents , toujours difficile & médiocre. Il est d'autres états qui menent rapidement à la richesse ; mais le Commerce est presque le seul où les grandes fortunes soient pres-

portionnées au travail , à l'industrie , & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commencerai , vous dis-je , il ne me manque que des lumières & des expédients , & j'espère les trouver en vous.

D O R V A L.

Vous pensés juste. Je vois que l'amour est sans préjugé. Mais ne songez qu'à fléchir Rosalie , & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaisseau qui portoit sa fortune est tombé entre les mains des ennemis, il étoit assuré , & la perte n'est rien. La nouvelle en est dans les papiers publics, & je vous conseille de l'annoncer à Rosalie.

C L A I R V I L L E.

J'y cours.

S C E N E V I.

DORVAL , CHARLES *encore botté,*

D O R V A L (*Il se promène.*)

IL ne la fléchira point Non Mais pourquoi , si je veux ? Un exemple d'honnêteté , de courage ... un dernier effort sur moi-même ... sur elle ...

C H A R L E S.

(*entre & reste debout sans mot dire , jusqu'à ce que son maître l'aperçoive. Alors il dit :*)

Monsieur , j'ai fait remettre à Rosalie.

DORVAL.

J'entends.

CHARLES.

En voilà la preuve. (*Il donne à son maître le reçu de Rosalie.*)

DORVAL.

Il suffit. (*Charles sort. Dorval se promène encore , & après une courte pause , il dit :*)

SCENE VII.

DORVAL *seul.*

J'Aurai donc tout sacrifié. La fortune ! (*Il répète avec dédain :*) la fortune ! ma passion ! la liberté Mais le sacrifice de ma liberté est-il bien résolu ! O raison ! qui peut te résister quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme ? Homme petit & borné, assez simple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune sont de quelque importance dans l'univers ; qu'un concours de hazards infinis préparoit de tout tems ton malheur ; que ton attachement à un être, mène la chaîne de sa destinée : viens entendre Confiance ; & reconnois la vanité de tes pensées Ah , si je pouvois trouver en moi la force de sens & la supériorité de lumières avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit , je ver

rois Rosalie , elle m'entendrait , & Clairville seroit heureux Mais pourquoi n'obtiendrais-je pas sur cette ame tendre & flexible , le même ascendant que Constance a sçu prendre sur moi ? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu son empire ? . . . Voyons-là , parlons lui , & espérons tout de la vérité de son caractère , & du sentiment qui m'anime. C'est moi qui ai égaré ses pas innocents ; c'est moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abattement ; c'est à moi à lui tendre la main , & à la ramener dans la voye du bonheur.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

R O S A L I E J U S T I N E.

(ROSALIE sombre , se promene ou reste immobile , sans attention pour ce que Justine lui dit :)

J U S T I N E.

V O T R E pere échape à mille dangers !
Votre fortune est réparée ! Vous devenés maîtresse de votre sort ! Et rien ne vous touche. En vérité , Mademoiselle , vous ne merités guère le bien qui vous arrive.

R O S A L I E.

... Un lien éternel va les unir ! ... Justine , André est-il instruit ? Est-il parti ? Revient-il ?

J U S T I N E.

Mademoiselle , qu'allez-vous faire ?

R O S A L I E.

Ma volonté . . . Non , mon pere n'entrera point dans cette maison fatale !
Je ne serai point le témoin de leur joye . . .
J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent .

SCENE II.

ROSALIE , JUSTINE ,
CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

(*il arrive précipitamment ; & tout en approchant de Rosalie , il se jette à ses genoux & lui dit :*)

EH bien , cruelle , ôtez-moi donc la vie ! Je sçais tout. André m'a tout dit. Vous éloignés d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous ? d'un homme qui vous adore , qui quittoit sans regret son pays , sa famille , ses amis , pour traverser les mers , pour aller se jeter aux genoux de vos inflexibles parents , y mourir ou vous obtenir Alors Rosalie , tendre , sensible , fidelle , partageoit mes ennuis ; aujourd'hui , c'est elle qui les cause

ROSALIE.

(*Emue & un peu déconcertée.*) Cet André est un imprudent. Je ne voulois pas que vous sçussiez mon projet.

CLAIRVILLE.

Vous vouliés me tromper !

ROSALIE.

(*Vivement.*) Jen'ai jamais trompé personne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'ai-

més plus ? M'ôter votre cœur , c'est me condamner à mourir. Vous voulés ma mort. Vous la voulés. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fussiés heureux.

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnés !

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux sans moi ?

CLAIRVILLE.

Vous me percés le cœur. (*il est toujours aux genoux de Rosalie , en disant ces mots , il tombe la tête apuyée contre elle , & garde un moment le silence.*)... Vous ne deviés jamais changer !... Vous le jurâtes !... Insensé que j'étois , je vous crus ... Ah , Rosalie ! cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux transports , qu'est-elle devenue ? Que sont devenus vos serments ? ... Mon cœur fait pour recevoir & garder éternellement l'impression de vos vertus & de vos charmes , n'a rien perdu de ses sentiments ; il ne vous reste rien des vôtres ... Qu'ai-je fait pour qu'il se soient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne sont-il plus , ni

ces instants si doux , où je lisois mes sentimens dans vos yeux ? ... Où ces mains (*il en prend une*) daignoient essuyer mes larmes , ces larmes tantôt amères , tantôt délicieuses , que la crainte & la terreur faisoient couler tour-à-tour ... Rosalie ! ne me désesperez pas ... par pitié pour vous-même. Vous ne connoissés pas votre cœur. Vous ne sçavés pas tout le chagrin que vous vous préparés.

ROSALIE.

J'en ai deja beaucoup souffert.

CLAIRVILLE.

Je laisserai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injustice vous suivra.

ROSALIE.

Clairville , ne m'effrayez pas. (*en le regardant fixement.*) Que voulez-vous de moi ?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir ou mourir.

ROSALIE.

(*Après une pause.*) Dorval est votre ami ?

CLAIRVILLE.

Il sçait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périssois par vos rigueurs. Ses conseils m'ont conservé. Sans Dorval , je ne ferois plus.

ROSALIE.

Il vous trompe , vous dis-je. C'est un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant ! Rosalie , y pensez-vous ? Il est au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur ; c'est Dorval & Rosalie. Les attaquer dans cet asyle, c'est me causer une peine mortelle. Dorval un méchant ! c'est Rosalie qui le dit ! Elle ! . . . Il ne lui restoit plus pour m'accabler que d'accuser mon ami ! (*Dorval entre.*)

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE ,
CLAIRVILLE, DORVAL.

CLAIRVILLE.

Venez , mon ami. Venez. Cette Rosalie , autrefois si sensible , maintenant si cruelle , vous accuse sans sujet , & me condamne à un desespoir sans fin ; moi qui mourrois plutôt que de lui causer la peine la plus légère.

(*Cela dit , il cache ses larmes ; il s'éloigne , & il va se mettre sur un canapé au*

fond du salon , dans l'attitude d'un homme désolé.

DORVAL.

(montrant Clairville à Rosalie , lui dit :)
Mademoiselle , considérez votre ouvrage & le mien. Est-ce là le sort qu'il devoit attendre de nous ? Un desespoir funeste sera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendresse , & nous le laisserons périr ainsi !

(Clairville se leve , & s'en va comme un homme qui erre. Rosalie le suit des yeux , & Dorval , après avoir un peu revê , continue d'un ton bas , sans regarder Rosalie :)

S'il s'afflige , c'est du moins sans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute sa douleur . . . Et nous , honteux de nos sentimens , nous n'osons les confier à personne : nous nous les cachons . . . Dorval & Rosalie , contents d'échapper aux soupçons , sont peut-être assez vils pour s'en applaudir en secret . . . *(ici il se tourne subitement vers Rosalie .)* . . . Ah ! Mademoiselle , sommes-nous faits pour tant d'humiliation ? Voudrions-nous plus long-tems d'une vie aussi abjecte ? Pour moi , je ne pourrois me souffrir parmi les hommes , s'il y avoit sur tout l'espace qu'ils habitent un seul endroit , où j'eusse mérité le mépris.

Echappé au danger , je viens à votre secours. Il faut que je vous replace au rang

où je vous ai trouvée , ou que je meure de regrets.

(*il s'arrête un peu , & puis il dit :*)

Rosalie , repondez-moi. La vertu a-t'elle pour vous quelque prix ? L'aimez-vous encore ?

R O S A L I E.

Elle m'est plus chere que la vie.

D O R V A L.

Je vais donc vous parler du seul moyen de vous reconcilier avec vous , d'être digne de la société dans laquelle vous vivés , d'être appelée l'élève & l'amie de Constance , & d'être l'objet du respect & de la tendresse de Clairville.

R O S A L I E.

Parlez. Je vous écoute.

(*Rosalie s'appuye sur le dos d'un fauteuil, la tête penchée sur une main & Dorval continue.*)

Songez , Mademoiselle , qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit , suffit pour anéantir le bonheur ; & que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. (*Vivement & rapidement.*) Quand nous avons commis le mal , il ne nous quitte plus ; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords ; nous le portons avec nous , & il nous tourmente.

Si vous suivés un penchant injuste , il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais ;

& ses regards sont ceux des deux personnes que nous reverrons le plus sur la terre. Il faut s'éloigner , fuir devant eux , & marcher dans le monde la tête baissée. (*Rosalie soupire.*)

Et loin de Clairville & de Constance , où irions-nous ? que deviendrions-nous ? quelle seroit notre société ? ... Etre méchant , c'est se condamner à vivre , à se plaire avec les méchants , c'est vouloir demeurer confondus dans une foule d'êtres sans principes , sans mœurs & sans caractère ; vivre dans un mensonge continuel d'une vie incertaine & troublée ; louer en rougissant la vertu qu'on a abandonnée ; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites ; chercher le repos dans des systèmes que le souffle d'un homme de bien renverse ; se fermer pour toujours la source des véritables joyes ; des seules qui soient honnêtes , austères & sublimes ; & se livrer , pour fuir , à l'ennui de tous ces amusements frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de soi-même ; & où la vie s'échape & se perd ! ... Rosalie , je n'exagere point. Lorsque le fil du labyrinthe se rompt , on n'est plus maître de son sort ; on ne sçait jusqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée ! & vous ne connoissés encore qu'une partie de votre péril.

Rosalie , vous avés été sur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puisse

puisse posséder sur la terre ; un bien qu'elle doit incessamment demander au Ciel qui en est avare : un époux vertueux ! Vous alliés marquer par une injustice le jour le plus solennel de votre vie , & vous condamner à rougir au souvenir d'un instant qu'on ne doit se rapeller qu'avec un sentiment délicieux Songez qu'au pied de ces autels où vous auriez reçu mes serments, où j'aurois exigé les vôtres , l'idée de Clairville trahi & désespéré vous auroit suivie.

Vous eussiez vû le regard sévère de Confiance attaché sur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayants de notre union . . . Et ce mot si doux à prononcer & à entendre , lorsqu'il assure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu consacroient les desirs ; ce mot fatal eut scellé pour jamais notre injustice & notre malheur . . . Oui , Mademoiselle , pour jamais. L'ivresse passe. On se voit tels qu'on est. On se méprise. On s'accuse , & la misère commence. (*il échape ici à Rosalie quelques larmes qu'elle essuye furtivement.*)

En effet , quelle confiance avoir en une femme , lorsqu'elle a pu trahir son amant ? en un homme , lorsqu'il a pu tromper son ami ? . . . Mademoiselle , il faut que celui qui ose s'engager en des liens indissolubles , voye dans sa compagne la première des femmes ; & malgré elle , Rosalie ne verroit en moi que le dernier des hommes Cela ne peut être Je

ne sçaurois trop respecter la mere de mes enfans ; & je ne sçaurois en être trop considéré.

Vous rougissés. Vous baissés les yeux ... Quoi donc ? Seriez-vous offensée qu'il y eut dans la nature quelque chose pour moi de plus sacré que vous ? Voudriez-vous me revoir encore dans ces instans humiliants & cruels, où vous me méprisiés sans doute, où je me haïssois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliés de m'entendre, & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées ?

Que nous avons été malheureux, Mademoiselle ! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entière. Je suis rentré dans mon caractère. Rosalie ne m'est plus redoutable ; & je pourrois sans crainte lui avouer tout le désordre qu'elle avoit jetté dans mon ame, lorsque dans le plus grand trouble de sentimens & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je repondois . . . Mais un événement imprévu, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi . . . Je suis libre . . .

(A ces mots , Rosalie paroît accablée. Dorval qui s'en aperçoit , se tourne vers elle ; & la regardant d'un air plus doux , il continue.)

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le

puisse mille fois plus facilement ! Son cœur est fait pour sentir , son esprit pour penser , sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si j'avois différé d'un instant , j'aurois entendu de Rosalie tout ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaisante qui me tendoit la main , & qui rassuroit mes pas chancelants. A sa voix , la vertu se seroit rallumée dans mon cœur.

R O S A L I E.

(*d'une voix tremblante.*) Dorval

D O R V A L. (*avec humanité.*)

Rosalie.

R O S A L I E.

Que faut-il que je fasse ?

D O R V A L.

Nous avons placé l'estime de nous-mêmes à un haut prix.

R O S A L I E.

Est-ce mon desespoir que vous voulés ?

D O R V A L.

Non. Mais il est des occasions où il n'y a qu'une action forte qui nous relève.

R O S A L I E.

Je vous entends. Vous êtes mon ami . . .
Oui , j'en aurai le courage Je brûle de voir Constance Je sçais enfin où le bonheur m'attend.

DORVAL.

Ah , Rosalie , je vous reconnois. C'est vous , mais plus belle , plus touchante à mes yeux que jamais ! Vous voilà digne de l'amitié de Constance , de la tendresse de Clairville , & de toute mon estime ; car j'ose à présent me nommer.

SCENE IV.

ROSALIE , JUSTINE , DORVAL ,
CONSTANCE.ROSALIE (*court au-devant de Constance.*)

Venez , Constance. Venez recevoir de la main de votre pupille , le seul mortel qui soit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous , Mademoiselle , courez embrasser votre pere. Le voilà.



SCENE V. & DERNIERE.

ROSALIE , JUSTINE , DORVAL ,
 CONSTANCE , le vieux LYSI-
 MOND , tenu sous les bras par CLAIR-
 VILLE , & par ANDRE' , CHAR-
 LES , SYLVESTRE , toute la maison.

M ROSALIE.
 On pere !

DORVAL.

Ciel que vois-je ! C'est Lyfimond ! C'est
 mon pere !

LYSIMOND.

Oui , mon fils. Oui , c'est moi. (*A
 Dorval & à Rosalie.*) Approchez mes en-
 fants , que je vous embrasse . . . Ah , ma
 fille ! Ah mon fils ! . . . (*Il les regarde.*)
 Du moins je les ai vus . . . (*Dorval &
 Rosalie sont étonnés. Lyfimond s'en aper-
 çoit.*) Mon fils , voilà ta sœur . . . Ma fil-
 le , voilà ton frere

ROSALIE.
 Mon frere !

DORVAL.
 Ma sœur !

ROSALIE.
 Dorval !

DORVAL.
 Rosalie !

*Ces mots
 se disent
 avec toute
 la vitesse de
 la surprise,
 & se font
 entendre
 presque au
 même ins-
 tant.*

LYSIMOND. (*il est assis.*)

Oui , mes enfans , vous sçaurés tout...
Aprochez que je vous embrasse encore
(*il leve ses mains au Ciel.*) ... Que le Ciel
qui me rend à vous , qui vous rend à moi ,
vous benisse qu'il nous benisse tous....
(*à Clairville :*) Clairville : (*à Constan-*
ce :) Madame , pardonnez à un pere qui
retrouve ses enfans. Je les croyois perdus
pour moi. Je me suis dis cent fois ; Je ne
les reverrai jamais. Ils ne me reverront
plus. Peut-être , hélas , ils s'ignoreront
toujours ! Quand je partis , ma chere
Rosalie , mon espérance la plus douce étoit
de te montrer un fils digne de moi , un
frere digne de toute ta tendresse ; qui te
servit d'appui, quand je ne serai plus
& , mon enfant , ce fera bientôt ... Mais ,
mes enfans , pourquoi ne vois-je point
encore sur vos visages ces transports que je
m'étois promis ? ... Mon âge , mes infir-
mités , ma mort prochaine vous afflige
Ah , mes enfans , j'ai tant travaillé , tant
souffert ! . . . Dorval , Rosalie , (*en di-*
sant ces mots , le vieillard tient ses bras
étendus vers ses enfans qu'il regarde alter-
nativement , & qu'il invite à se reconnoi-
tre.)

(*Dorval & Rosalie se regardent , tom-*
bent dans les bras l'un de l'autre , & vont
ensemble embrasser les genoux de leur pere
en s'écriant :)

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere !

LYSIMOND.

(leur imposant ses mains & levant les yeux au Ciel, dit :)

O Ciel ! je te rends graces ! mes enfants se sont vus ; ils s'aimeront , je l'espere , & je mourrai content. ... Clairville , Rosalie vous étoit chere ... Rosalie , tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous unisse.

(Clairville , sans oser aprocher , se contente de tendre les bras à Rosalie , avec tout le mouvement du desir & de la passion. il attend. Rosalie le regarde un instant & s'avance. Clairville se précipite , & Lysimond les unit.)

ROSALIE *(en interrogation.)*

Mon pere ?

LYSIMOND.

Mon enfant ? ...

ROSALIE.

Constance ... Dorval ... ils sont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND *(à Constance & à Dorval.)*

Je t'entends. Venez , mes chers enfants. Venez. Vous doublés mon bonheur.

(Constance & Dorval s'aprochent gravement de Lysimond. Le bon vieillard prend la main de Constance , la baise , & lui présente celle de son fils , que Constance reçoit.)

L Y S I M O N D.

(*pleurant & s'essuyant les yeux avec la main, dit :*)

Celles-ci sont de joye , & ce seront les dernières Je vous laisse une grande fortune. Jouissez-en comme je l'ai acquise. Ma richesse ne couta jamais rien à ma probité. Mes enfans , vous la pourrés posséder sans remords. Rosalie , tu regardes ton frere , & tes yeux baignés de larmes reviennent sur moi.... Mon enfant , tu sçauras tout ; je te l'ai déjà dit. . . . Epargne cet aveu à ton pere , à un frere sensible & délicat. . . . Le Ciel qui a trempé d'amertumes toute ma vie , ne m'a réservé de purs que ces derniers instans. Cher enfant , laisse m'en jouir. . . . Tout est arrangé entre vous. . . . Ma fille , voilà l'état de mes biens. . . .

R O S A L I E.

Mon pere. . . .

L Y S I M O N D.

Prends , mon enfant. J'ai vécu. Il est tems que vous viviez , & que je cesse ; demain , si le Ciel le veut , ce sera sans regret Tiens , mon fils , c'est le précis de mes dernières volontés. Tu les respecteras. Sur-tout n'oubliez pas André. C'est à lui que je devrai la satisfaction de mourir au milieu de vous. Rosalie , je me ressouviendrai d'André , lorsque ta main me fermera les yeux . . . Vous verrez , mes enfans , que je n'ai consulté que ma ten-

dressé , & que je vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite est peu de chose. Vous la supporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je , mon pere . . . on m'a remis . . . (*Elle présente à son pere le porte-feuille envoyé par Dorval.*)

LYSIMOND.

On t'a remis . . . Voyons . . . (*il ouvre le porte-feuille , il examine ce qu'il contient , & dit :*) . . . Dorval , tu peux seul éclaircir ce mystère. Ces effets t'appartenoient. Parle , dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta sœur.

CLAIRVILLE (*vivement.*)

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi ; il me sacrifioit sa fortune. Ces mots

ROSALIE (*à Clairville.*) se disent
Sa passion ! *avec beau-*

CONSTANCE (*à Clairville.*) coup de vi-
Sa liberté ! *tesse & sons*

CLAIRVILLE. *presque en-*
Ah , mon ami ! (*Il l'embrasse.*) tendus en

ROSALIE. *même tems.*
(*en se jettant dans le sein de son frere , & baissant la vue.*)

Mon frere . . .

DORVAL (*en souriant.*)

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils , que te veulent-ils ? Il faut que tu leur aye donné quelque grand su-

jet d'admiration & de joye , que je ne-
comprends pas , que ton pere ne peut par-
tager.

DORVAL.

Mon pere , la joye de vous revoir nous
a tous transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel qui bénit les enfants par
les peres , & les peres par les enfants, vous
en accorder qui vous ressemblent , & qui
vous rendent la tendresse que vous avés
pour moi.

Fin du cinquieme Acte & de la Piece.





HISTOIRE
DE LA PIECE.

M. DCC. LVII.



J'Ai promis de dire pourquoi je n'entendis pas la dernière scène ; & le voici. Lyfimon n'étoit plus. On avoit engagé un de ses amis qui étoit à peu près de son âge , & qui avoit sa taille , sa voix , & ses cheveux blancs , à le remplacer dans la Pièce.

Ce vieillard entra dans le salon, comme Lyfimon y étoit entré la première fois , tenu sous les bras par Clairville & par André , couvert des habits que son ami avoit apportés des prisons. Mais à peine y parut-il , que , ce moment de l'action remettant sous les yeux de toute la famille , un homme qu'elle venoit de perdre , & qui lui avoit été si respectable & si cher , personne ne put retenir ses larmes. Dorval pleuroit. Constance & Clairville pleuroient. Rosalie étouffoit ses sanglots & détournoit ses regards. Le vieillard qui représentoit Lyfimon , se troubla , & se mit à pleurer aussi. La douleur , passant des maîtres aux domestiques , devint générale , & la Pièce ne finit pas.

Lorsque tout le monde fut retiré , je sortis de mon coin , & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faisant , j'essuyois mes yeux , & je me disois pour me consoler , car j'avois l'âme triste : « Il faut que je sois » bien bon de m'affliger ainsi. Tout ceci » n'est qu'une comédie. Dorval en a pris » le sujet dans sa tête. Il la dialoguée à sa

» fantaisie ; & l'on s'amusoit aujourd'hui
» à la représenter. «

Cependant quelques circonstances m'en-
barraisoient. L'histoire de Dorval étoit con-
nue dans le pays. La représentation en
avoit été si vraie, qu'oubliant en plusieurs
endroits que j'étois spectateur, & specta-
teur ignoré, j'avois été sur le point de sor-
tir de ma place, & d'ajouter un personnage
réel à la scène. Et puis comment arranger
avec mes idées ce qui venoit de se passer ?
Si cette pièce étoit une comédie comme
une autre, pourquoi n'avoient-ils pu jouer la
dernière scène ? Quelle étoit la cause de la
douleur profonde dont ils avoient été péné-
trés à la vue du vieillard qui faisoit Lyfimonde ?

Quelques jours après j'allai remercier
Dorval de la soirée délicieuse & cruelle que
je devois à sa complaisance

» Vous avez donc été content de
» cela ? «

J'aime à dire la vérité cet homme aimoit
à l'entendre, & je lui répondis que le jeu
des acteurs m'en avoit tellement imposé,
qu'il m'étoit impossible de prononcer sur le
reste ; d'ailleurs, que n'ayant point enten-
du la dernière scène j'ignorois le dénoue-
ment ; mais que s'il vouloit me communi-
quer l'ouvrage, je lui en dirois mon senti-
ment. . . .

» Votre sentiment ! & n'en fais-je pas
» à présent ce que j'en veux savoir ? Une
» Pièce est moins faite pour être lue que

» pour être représentée , la représentation
» de celle-ci vous a plu. Il ne m'en faut
» pas davantage. Cependant la voilà. Lisez-
» là , & nous en parlerons. »

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête reposée ; & nous en parlâmes le lendemain & les deux jours suivants.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me disoit , & ce que j'écris ! Ce sont peut-être les mêmes idées ; mais le génie de l'homme n'y est plus C'est en vain que je cherche en moi l'impression que le spectacle de la nature & la présence de Dorval y faisoient. Je ne la retrouve point. Je ne vois plus Dorval. Je ne l'entends plus. je suis seul , parmi la poussière des livres & dans l'ombre d'un cabinet Et j'écris des lignes faibles tristes & froides.

DORVAL ET MOI.

Premier Entretien.

CE jour, Dorval avoit tenté sans succès de terminer une affaire qui divisoit depuis long-tems deux familles du voisinage , & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin , & je vis que la disposition de son ame alloit répandre une teinte obscure sur notre entretien. Cependant je lui dis :

» Je vous ai lu. Mais je suis bien trompé ,
» ou vous ne vous êtes pas attaché à répon-

» dre scrupuleusement aux intentions de M.
» votre pere. Il vous avoit recommandé , ce
» me semble , de rendre les choses comme
» elles s'étoient passées ; & j'en ai remar-
» qué plusieurs qui ont un caractère de
» fiction qui n'en impose qu'au théâtre ,
» où l'on diroit qu'il y a une illusion & des
» applaudissemens de convention.

» D'abord vous vous êtes asservi à la loi
» des unités. Cependant il est incroyable
» que tant d'événemens se soient passés
» dans un même lieu ; qu'ils n'aient occu-
» pé qu'un intervalle de vingt-quatre heu-
» res , & qu'ils se soient succédés dans
» votre histoire , comme ils sont enchaînés
» dans votre ouvrage. «

Vous avez raison. Mais si le fait a duré quinze jours , croyez-vous qu'il fallut accorder la même durée à la représentation ? Si les événemens en ont été séparés par d'autres , qu'il étoit à propos de rendre cette confusion ? Et s'ils se sont passés en différents endroits de la maison , que je devois aussi les répandre sur le même espace ?

Les loix des trois unités sont difficiles à observer , mais elles sont sensées.

Dans la société , les affaires ne durent que par des petits incidents qui donneroient de la vérité à un roman , mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage sur une infinité d'objets différents ; mais au théâtre où l'on

ne représente que des instans particuliers de la vie réelle, il faut que nous soyons tout entiers à la même chose.

J'aime mieux qu'une pièce soit simple que chargée d'incidents. Cependant je regarde plus à leur liaison qu'à leur multiplicité. Je suis moins disposé à croire deux événemens que le hazard a rendus successifs ou simultanés, qu'un grand nombre qui, rapprochés de l'expérience journalière, la règle invariable des ressemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaisons nécessaires.

L'art d'intriguer consiste à lier les événemens de manière que le spectateur sensé y apperçoive toujours une raison qui le satisfasse. La raison doit être d'autant plus forte, que les événemens sont plus singuliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à soi. Celui qui agit & celui qui regarde sont deux êtres très-différens.

Je serois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de temps & de l'unité d'action. Et je pense qu'on ne peut être trop sévère sur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une pièce est presque toujours embarrassée, louche. Ah, si nous avions des théâtres où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la scène doit changer !

» Et quel si grand avantage y trouveriez-vous ? «

Le spectateur suivroit sans peine tout le mouvement d'une piece. La représentation en deviendroît plus variée plus intéressante & plus claire. La décoration ne peut changer que la scene ne reste vuide. La scene ne peut rester vuide qu'à la fin d'un acte. Ainsi toutes les fois que deux incidents feroient changer la décoration, ils se passeroient dans deux actes différens. On ne verroit point une assemblée de Senateurs succeder à une assemblée de conjurés, à-moins que la scene ne fût assez étendue pour qu'on y distinguât des espaces fort différens. Mais sur de petits théâtres, tels que les nôtres, que doit penser un homme raisonnable, lorsqu'il entend des courtisans qui savent si bien que les murs ont des oreilles, conspirer contre leur souverain dans l'endroit même où il vient de les consulter sur l'affaire la plus importante, sur l'abdication de l'empire ? Puisque les personnages demeurent, il suppose apparemment que c'est le lieu qui s'en va.

Au reste sur ses conventions théatrales, voici ce que je pense. C'est que celui qui ignorera la raison poétique, ignorant aussi le fondement de la regle, ne saura ni l'abandonner, ni la suivre à-propos. Il aura pour elle trop de respect ou trop de mépris; deux écueils opposés, mais également dangereux. L'un réduit à rien les observations & l'expérience des siècles passés, & ramène l'art à son enfance. L'autre l'arrête tout

court où il est , & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Rosalie que je m'entretins avec elle , lorsque je détruisis dans son cœur le penchant injuste que je lui avois inspiré , & que je fis naître sa tendresse pour Clairville. Je me promenois avec Constance dans cette grande allée , sous les vieux maroniers que vous voyez , lorsque je demurai convaincu qu'elle étoit la seule femme qu'il y eut au monde pour moi. Pour moi ! qui m'étois proposé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon pere , nous descendîmes , nous accourûmes tous , & la dernière scène se passa en autant d'endroits différents que cet honnête vieillard fit de pauses , depuis la porte d'entrée jusques dans ce salon. Je les vois encore ces endroits Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu , c'est que je le pouvois sans gêner la conduite de la pièce , & sans ôter de la vraisemblance aux événements.

» Voilà qui est à merveilles. Mais en
» disposant des lieux , du temps , & de
» l'ordre des événements , vous n'auriez
» pas dû en imaginer qui ne sont , ni dans
» nos mœurs , ni dans votre caractère. »

Je ne crois pas l'avoir fait.

» Vous me persuaderez donc que vous
» avez eu avec votre valet la seconde scène
» du premier acte ? Quoi , lorsque vous lui

» dites, *ma chaise, des chevaux*, il ne par-
» tit pas? Il ne vous obéit pas? Il vous fit
» des remontrances que vous écoutâtes
» tranquillement? Le sévère Dorval, cet
» homme renfermé même avec son ami
» Clairville, s'est entretenu familière-
» ment avec son valet Charles. Cela n'est
» ni vraisemblable ni vrai. »

Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à-peu-près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles. Mais ce Charles est un bon domestique, qui m'est attaché. Dans l'occasion il feroit pour moi tout ce qu'André a fait pour mon pere. Il a été témoin de la chose. J'ai vu si peu d'inconvenient à l'introduire un moment dans la Piece, & cela lui a fait tant de plaisir! Parce qu'ils sont nos valets, ont-ils cessé d'être des hommes? . . . S'ils nous servent, il en est un autre que nous servons.

« Mais si vous composiez pour le Théâtre? »

Je laisserois-là ma morale, & je me garderois bien de rendre importants sur la scène des êtres qui sont nuls dans la société. Les Daves ont été les pivots de la Comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domestiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit, il y a deux mille ans, ou les nôtres, qu'il faut imiter? Nos valets de comédie sont toujours plaisants, preuve certaine qu'ils sont froids. Si le poëte les laisse dans l'anti-

chambre , où ils doivent être , l'action se passant entre les principaux personnages , en sera plus intéressante & plus forte. Molière qui sçavoit si bien en tirer parti , les a exclus du Tartuffe & du Misanthrope. Ces intrigues de valets & de soubrettes dont on coupe l'action principale , sont un moyen sûr d'anéantir l'intérêt. L'action théâtrale ne se repose point ; & mêler deux intrigues , c'est les arrêter alternativement l'une & l'autre.

« Si j'osois , je vous demanderois grace -
» pour les soubrettes. Il me semble que les
» jeunes personnes toujours contraintes dans
» leur conduite & dans leurs discours , n'ont
» que ces femmes à qui elles puissent ouvrir leur ame , confier des sentiments qu'il leur pressent , & que l'usage , la bienséance , la crainte , & les préjugés y tiennent renfermés. »

Qu'elles restent donc sur la scène jusqu'à ce que notre éducation devienne meilleure , & que les pères & mères soient les confidents de leurs enfants Qu'avez-vous encore observé ?

« La déclaration de Constance ? . . . »
Eh bien ?

« Les femmes n'en font guères ? . . . »

D'accord. Mais supposez qu'une femme ait l'ame , l'élevation , & le caractère de Constance , qu'elle ait sçu choisir un honnête homme , & vous verrez qu'elle avouera ses sentiments sans conséquence. Con-

tance m'embarraffa. . . . beaucoup. . . Je la plaignis ; & l'en respectai davantage.

« Cela est bien étonnant ! Vous étiez » occupé d'un autre côté ?

Et ajoutez que je n'étois pas un fat.

« On trouvera dans cette déclaration » quelques endroits peu menagés Les » femmes s'attacheront à donner du ridi- » cule à ce caractère »

Quelles femmes , s'il vous plaît ! des femmes perdues qui avouoient un sentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit, *je vous aime*. Ce n'est pas là Constance ; & l'on seroit bien à plaindre dans la société , s'il n'y avoit aucune femme qui lui ressembât.

« Mais ce ton est bien extraordinaire au » théâtre ! . . . »

Et laissez-là les treteaux. Rentrez dans le salon , & convenez que le discours de Constance ne vous offensa pas quand vous l'entendites-là.

« Non. »

C'est assez. Cependant il faut tout vous dire. Lorsque l'ouvrage fut achevé , je le communiquai à tous les personnages , afin que chacun ajoutât à son rôle , en retranchât , & se peignit encore plus au vrai. Mais il arriva une chose à laquelle je ne m'attendois guère , & qui est cependant bien naturelle. C'est que plus à leur état présent qu'à leur situation passée , ici ils adoucirent l'expression. Là , ils pallierent

un sentiment. Ailleurs , ils préparèrent un incident. Rosalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville. Clairville, se montrer encore plus passionné pour Rosalie. Constance , marquer un peu plus de tendresse à un homme qui est maintenant son époux ; & la vérité des caractères en souffert en quelques endroits. La déclaration de Constance est un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la finesse de votre goût.

Ce discours de Dorval m'obligea d'autant plus , qu'il est peu dans son caractère de louer. Pour y répondre , je relevai une minutie que j'aurois négligée , sans cela.

« Et le thé de la même scène , lui dis-je ? »

Je vous entends. Cela n'est pas de ce pays. J'en conviens ; Mais j'ai voyagé long-tems en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai pris d'eux cet usage ; & c'est moi que j'ai peint.

« Mais au théâtre ! »

Ce n'est pas là. C'est dans le salon qu'il faut juger mon ouvrage Cependant ne passez aucun des endroits où vous croirés qu'il pèche contre l'usage du théâtre . . . Je ferai bien-aise d'examiner si c'est moi qui ai tort , ou l'usage.

Tandis que Dorval parloit , je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de son manuscrit , par-tout où j'avois trouvé quelque chose à reprendre. J'ap-

perçus une de ces marques vers le commencement de la seconde scene du second Acte, & je lui dis :

« Lorsque vous vîtes Rosalie , selon la
» parole que vous en aviés donnée à votre
» ami , ou elle étoit instruite de votre dé-
» part , ou elle l'ignoroit. Si c'est le pre-
» mier , pourquoi n'en dit-elle rien à Jus-
» tine ? Est-il naturel qu'il ne lui échape
» pas un mot sur un événement qui doit
» l'occuper toute entiere ? Elle pleure ;
» mais ses larmes coulent sur elle. Sa dou-
» leur est celle d'une ame délicate qui s'a-
» voue des sentiments qu'elle ne pouvoit
» empêcher de naître , & qu'elle ne peut
» approuver. *Elle l'ignoroit*, me direz-vous.
» *Elle en parut étonnée. Je l'ai écrit , &*
» *vous l'avez vu.* Cela est vrai. Mais com-
» ment a-t'elle pu ignorer ce qu'on sçavoit
» dans toute la maison ? . . . »

Il étoit matin. J'étois pressé de quitter un séjour que je remplissois de trouble , & de me delivrer de la commission la plus inattendue & la plus cruelle. Et je vis Rosalie aussi-tôt qu'il fut jour chez elle. La scene a changé de lieu , mais sans rien perdre de sa vérité. Rosalie vivoit retirée. Elle n'esperoit dérober ses pensées secretes à la pénétration de Constance & à la passion de Clairville , qu'en les évitant l'un & l'autre. Elle ne faisoit que de descendre de son appartement ; & elle n'avoit encore vu personne , quand elle entra dans le salon.

« Mais pourquoi annonce-t'on Clairville le , tandis que vous vous entretenés avec Rosalie ? Jamais on ne s'est fait annoncer chez soi ; & ceci à tout l'air d'un coup de théâtre menagé à plaisir. »

Non , c'est le fait , comme il a été , & comme il devoit être. Si vous y voyés un coup de théâtre ; à la bonne heure. Il s'est placé là de lui-même.

Clairville sçait que je suis avec sa maîtresse. Il n'est pas naturel qu'il entre tout au-travers d'un entretien qu'il a desiré. Cependant il ne peut résister à l'impatience d'en apprendre le résultat. Il me fait appeler. Eussiez-vous fait autrement ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; ensuite il dit ; J'aimerois bien mieux des tableaux sur la scène , où il y en a si peu , & où ils produiroient un effet si agreable & si sûr , que ces coups de théâtre qu'on amene d'une manière si forcée , & qui sont fondés sur tant de suppositions singulieres , que pour une de ces combinaisons d'évenemens qui soit heureuse & naturelle , il y en a mille qui doivent déplaire à un homme de goût.

« Mais quelle différence mettez-vous entre un coup de théâtre , & un tableau ? »

J'aurai bien plutôt fait de vous en donner des exemples que des definitions. Le second acte de la piece s'ouvre par un tableau , & finit par un coup de théâtre.

« J'entends. Un incident imprevu qui se passe en action & qui change subite-

» ment l'état des personnages , est un coup
» de théâtre. Une disposition de ces per-
» sonnages sur la scène , si naturelle & si
» vraie , que rendue fidèlement par un
» peintre , elle me plairoit sur la toile , est
» un tableau. »

A-peu-près .

« Je gagerois presque que dans la qua-
» trième scène du second acte , il n'y a pas
» un mot qui ne soit vrai. Elle m'a desolé
» dans le salon , & j'ai pris un plaisir in-
» fini à la lire. Le beau tableau ; car c'en
» est un , ce me semble , que le malheu-
» reux Clairville renversé sur le sein de son
» ami , comme dans le seul azile qui lui
» reste . . . »

Vous pensés bien à sa peine. Mais vous
oubliez la mienne. Que ce moment fut
cruel pour moi !

« Je le sçais. Je le sçais. Je me souviens
» que , tandis qu'il exhaloit sa plainte &
» sa douleur , vous versés des larmes sur
» lui. Ce ne sont pas là de ces circonstan-
» ces qui s'oublient. »

Convenez que ce tableau n'auroit point
eu lieu sur la scène ; que les deux amis
n'auroient osé se regarder en face , tour-
ner le dos au spectateur , se grouper , se
séparer , se rejoindre ; & que toute leur
action auroit été bien compassée , bien em-
pessée , bien maniérée , & bien froide.

« Je le crois. »

Est-il possible qu'on ne sentira point que

l'effet du malheur est de rapprocher les hommes , & qu'il est ridicule sur-tout dans les moments de tumulte , lorsque les passions sont portée à l'excès , & que l'action est la plus agité , de se tenir en rond , séparés , à une certaine distance les uns des autres , & dans un ordre symétrique. ?

Il faut que l'action théâtrale soit bien imparfaite encore , puisqu'on ne voit sur la scène presque aucune situation dont on put faire une composition supportable en peinture. Quoi donc ! la vérité y est-elle moins essentielle que sur la toile ? Seroit-ce une règle qu'il faut s'éloigner de la chose , à mesure que l'art en est plus voisin , & mettre moins de vraisemblance dans une scène vivante où les hommes mêmes agissent , que dans une scène colorée où l'on ne voit , pour ainsi dire , que leurs ombres ?

Je pense , pour moi , que si un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien représenté , la scène offriroit au spectateur autant de tableaux réels , qu'il y auroit dans l'action de moments favorables au peintre.

« Mais la décence ! La décence ! »

Je n'entends répéter que ce mot. La maîtresse de Barnevelt entre échevelée dans la prison de son amant. Les deux amis s'embrassent , & tombent à terre. Philoctète se rouloit autrefois à l'entrée de sa caverne. Il y faisoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris for-

moient un vers peu nombreux. Mais les entrailles du spectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de délicatesse & plus de génie que les Athéniens? . . . Quoi donc , pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mère , dont on immole la fille ? Qu'elle coure sur la scène comme une femme furieuse ou troublée ? Qu'elle remplisse de cris son palais ? Que le désordre ait passé jusques dans ses vêtemens ? Ces choses conviennent à son désespoir. Si la mère d'Iphigénie se montrait un moment reine d'Argos & femme du Général des Grecs , elle ne me paroitroit que la dernière des créatures. La véritable dignité , celle qui me frappe , qui me renverse ; c'est le tableau de l'amour maternel dans toute sa vérité.

En feuilletant le manuscrit , j'aperçus un petit coup de crayon que j'avois passé. Il étoit à l'endroit de la scène seconde du second acte , où Rosalie dit de l'objet qui l'a séduite , qu'elle *croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimères de perfection qu'elle s'étoit faites*. Cette réflexion m'avoit semblé un peu forte pour un enfant ; & les *chimères de perfection* s'écarter de son ton ingenu. J'en fis l'observation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponse au manuscrit. Je le considérai avec attention ; je vis que ces mots avoient été ajoutés après-coup de la main même de Rosalie , & je passai à d'autres choses.

» Vous n'aimés pas les coups de théâtre,
» lui dis-je ? »

Non.

« En voici pourtant un & des mieux
» arrangés. »

Je le sçais , & je vous l'ai cité.

« C'est la base de toute votre intrigue. »

J'en conviens.

« Et c'est une mauvaise chose ? »

Sans doute.

« Pourquoi donc l'avoir employée ? »

C'est que ce n'est pas une fiction , mais
un fait. Il seroit à souhaiter pour le bien
de l'ouvrage que la chose fut arrivée tout
autrement.

« Rosalie vous declare sa passion. Elle
» apprend qu'elle est aimée. Elle n'espere
» plus , elle n'ose plus vous revoir. Elle
» vous écrit. »

Cela est naturel.

« Vous lui repondés. »

Il le falloit.

« Clairville a promis à sa sœur que vous
» ne partiriés pas sans l'avoir vue. Elle
» vous aime. Elle vous l'a dit. Vous con-
» noissés ses sentiments. »

Elle doit chercher à connoître les miens.

« Son frere va la trouver chez une amie ,
» où des bruits fâcheux qui se sont repa-
» dus sur la fortune de Rosalie & sur le re-
» tour de son pere , l'ont appellée. On y
» sçavoit votre départ. On en est surpris.
» On vous accuse d'avoir inspiré de la ten-

» dresse à sa sœur , & d'en avoir pris pour
» sa maîtresse. »

La chose est vraie.

« Mais Clairville n'en croit rien. Il vous
» défend avec vivacité. Il se fait une affai-
» re. On vous appelle à son secours , tandis
» que vous repondés à la lettre de Rosalie.
» Vous laissés votre reponse sur la table. »

Vous en eussiez fait autant , je pense.

« Vous volés au secours de votre ami.
» Constance arrive. Elle se croit attendue.
» Elle se voit laissée. Elle ne comprend
» rien à ce procédé. Elle aperçoit la let-
» tre que vous écrivies à Rosalie. Elle la
» lit , & la prend pour elle. »

Toute autre s'y seroit trompée.

» Sans doute ; elle n'a aucun soupçon de
» votre passion pour Rosalie , ni de la pas-
» sion de Rosalie pour vous ; la lettre re-
» pond à une déclaration , & elle en a fait
» une. »

Ajoutez que Constance a appris de son fre-
re le secret de ma naissance , & que la let-
tre est d'un homme qui croiroit manquer à
Clairville , s'il prétendoit à la personne
dont il est épris. Ainsi Constance croit &
doit se croire aimée ; & de-là tous les em-
barras où vous m'avez vu.

« Que trouvez-vous donc à redire à ce-
» la ? il n'y a rien qui soit faux. »

Ni rien qui soit assez vraisemblable. Ne
voyez-vous pas qu'il faut des siècles pour
combinaison un si grand nombre de circon-

tances? Que les Artistes se félicitent tant qu'ils voudront du talent d'arranger de pareilles rencontres. J'y trouverai de l'invention, mais sans goût véritable. Plus la marche d'une pièce est simple, plus elle est belle. Un Poète qui auroit imaginé ce coup de théâtre, & la situation du cinquième acte, où m'approchant de Rosalie, je lui montre Clairville au fond du salon, sur un canapé, dans l'attitude d'un homme au désespoir, auroit bien peu de sens, s'il préféreroit le coup de théâtre au tableau. L'un est presque un enfantillage. L'autre est un trait de génie. J'en parle sans partialité. Je n'ai inventé ni l'un ni l'autre. Le coup de théâtre est un fait. Le tableau, une circonstance heureuse que le hasard fit naître, & dont je suis profiter.

« Mais lorsque vous sçûtes la méprise » de Constance, que n'en avertissiez-vous » Rosalie? L'expédient étoit simple, & il » remédioit à tout. »

Oh pour le coup, vous voilà bien loin du théâtre, & vous examinés mon ouvrage avec une sévérité à laquelle je ne connois pas de pièce qui résistât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât jusqu'au troisième acte, si chacun y faisoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponse qui seroit bonne pour un Artiste, ne l'est pas pour moi. Il s'agit ici d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'est point à un Auteur que vous demandés raison d'un in-

cident ; c'est à Dorval que vous demandés compte de sa conduite.

Je n'instruisis point Rosalie de l'erreur de Constance & de la sienne , parce qu'elle repondoit à mes vues. Resolu de tout sacrifier à l'honnêteté , je regardai ce contretems qui me separoit de Rosalie , comme un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Rosalie prit une fausse opinion de mon caractère ; mais il m'importoit bien davantage de ne manquer ni à moi-même , ni à mon ami. Je souffrois à le tromper , à tromper Constance ; mais il le falloit.

« Je le sens. A qui écriviez-vous , si ce n'étoit pas à Constance ? »

D'ailleurs il se passa si peu de tems entre ce moment & l'arrivée de mon père ; & Rosalie vivoit si renfermée. Il n'étoit pas question de lui écrire. Il est fort incertain qu'elle eut voulu recevoir ma lettre ; & il est sûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence , sans lui ouvrir les yeux sur l'injustice de nos sentimens , n'auroit fait qu'augmenter le mal.

« Cependant vous entendés de la bouche de Clairville mille mots qui vous déchirent. Constance lui remet votre lettre. Ce n'est pas assez de cacher le penchant réel que vous avés ; il faut en simuler un que vous n'avés pas. On arrange votre mariage avec Constance , sans que vous puissies vous y opposer. On annonce cette

» agreable nouvelle à Rosalie , sans que
» vous puissiez la nier. Elle se meurt à vos
» yeux. Et son amant traité avec une du-
» reté incroyable , tombe dans un état tout
» voisin du desespoir. »

C'est la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela ?

« A-propos de cette scene de desespoir.
» Elle est singuliere. J'en avois été vive-
» ment affecté dans le salon. Jugez com-
» bien je fus surpris à la lecture , d'y trou-
» ver des gestes & point de discours. »

Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire , si j'attachois quelque mérite à cet ouvrage , & si je m'estimois beaucoup de l'avoir fait. C'est qu'arrivé à cet endroit de notre histoire & de la piece, & ne trouvant en moi qu'une impression profonde , sans la moindre idée de discours, je me rapellai quelques scenes de comédie , d'après lesquelles je fis de Clairville un desespéré très-disert. Mais lui , parcourant son rôle légèrement , me dit : *Mon frere , voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le sçais. Mais voyez , & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de se remettre dans la situation , & que de s'écouter.* Ce fut aparemment ce qu'il fit. Le lendemain il m'aportat la scene que vous connoissés , telle qu'elle est , mot pour mot. Je la lus & relus plusieurs fois. J'y reconnus le ton de la nature ; &

demain , si vous voulés , je vous dirai quelques reflexions qu'elle m'a suggerées sur les passions , leur accent , la déclamation , & la pantomime. Je vous reconduirai ce soir jusqu'au pied de la colline qui coupe en deux la distance de nos demeures , & nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous.

Chemin faisant , Dorval observoit les phénomènes de la nature qui suivent le coucher du soleil ; & il disoit : Voyez comme les ombres particulieres s'affoiblissent à mesure que l'ombre universelle se fortifie... Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée Voilà toute la region du Ciel oposée au soleil couchant , qui commence à se teindre de violet On n'entend plus dans la forêt que quelques oiseaux dont le ramage tardif égaye encore le crepuscule Le bruit des eaux courantes qui commence à se separer du bruit général , nous annonce que les travaux ont cessé en plusieurs endroits , & qu'il se fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous , & nous nous separâmes.

Second Entretien.

LE lendemain je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit solitaire & sauvage. On avoit en perspective quelques hameaux repandus dans la plaine ; au-delà une chaîne de montagnes inégales & déchirées qui terminoient en partie l'horison. On étoit à l'ombre des chênes ; & l'on entendoit le bruit sourd d'une eau souterraine qui couloit aux environs. C'étoit la saison où la terre est couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la sueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui sans qu'il m'aperçut. Il s'étoit abandonné au spectacle de la nature. Il avoit la poitrine élevée. Il respiroit avec force. Ses yeux attentifs se portoient sur tous les objets. Je suivois sur son visage les impressions diverses qu'il en éprouvoit ; & je commençois à partager son transport , lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir, « Il est sous le charme. »

Il m'entendit , & me répondit d'une voix altérée. Il est vrai. C'est ici qu'on voit la nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie ? Il quitte la ville & ses habitants. Il aime , selon l'attrait de son cœur , à mêler ses pleurs au crystal d'une fontaine ; à porter des fleurs sur un tombeau ; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prai-

rie ; à traverser à pas lents des campagnes fertiles ; à contempler les travaux des hommes ; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur secrète. Il erre. Il cherche un antre qui l'inspire. Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu desert ? Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude ? C'est lui. Notre Poète habite sur les bords d'un lac. Il promene sa vue sur les eaux , & son genie s'étend. C'est-là qu'il est saisi de cet esprit tantôt tranquille & tantôt violent , qui souleve son ame ou qui l'apaise à son gré... O nature , tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein ! Tu es la source féconde de toutes vérités ! Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui soient dignes de m'occuper L'enthousiasme naît d'un objet de la nature. Si l'esprit l'a vu sous des aspects frappants & divers, il en est occupé , agité , tourmenté. L'imagination s'échauffe. La passion s'émeut. On est successivement étonné , attendri , indigné , courroucé. Sans l'enthousiasme , ou l'idée véritable ne se présente point ; ou, si par hazard on la rencontre , on ne peut la poursuivre Le Poète sent le moment de l'enthousiasme. C'est après qu'il a medité. Il s'annonce en lui par un fremissement qui part de sa poitrine , & qui passe d'une manière délicate & rapide jusqu'aux extrémités de son corps. Bien-tôt

ce n'est plus un frémissement. C'est une chaleur forte & permanente qui l'embrase, qui le fait haleter, qui le consume, qui le tue; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroissoit encore, les spectres se multiplieroient devant lui. Sa passion s'éleveroit presque au degré de la fureur. Il ne connoitroit de soulagement qu'à verser au-dehors un torrent d'idées qui se pressent, se heurtent, & se chassent.

Dorval éprouvoit à l'instant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il se fit entre nous un silence pendant lequel je vis qu'il se tranquillisoit. Bien-tôt il me demanda, comme un homme qui sortiroit d'un sommeil profond, qu'ai-je dit? Qu'a vois-je à vous dire? Je ne m'en souviens plus.

« Quelques idées que la scène de Clairville desespéré vous avoit suggerées sur les passions, leur accent, la déclamation, la pantomime. »

La première, c'est qu'il ne faut point donner d'esprit à ses personnages, mais sçavoir les placer dans des circonstances qui leur en donnent

Dorval sentit à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il restoit encore de l'agitation dans son ame; il s'arrêta; & pour laisser le tems au calme de renaître, ou plutôt pour opposer à son trouble une émotion plus violente, mais passagere; il me raconta ce qui suit :

Une payfanne de village que vous voyés entre ces deux montagnes , & dont les maifons élevent leurs faites au deffus des arbres , envoya fon mari chez fes parents qui demeurent dans un hameau voifin. Ce malheureux y fut tué par un de fes beaux-freres. Le lendemain j'allai dans la maifon où l'accident étoit arrivé. J'y vis un tableau , & j'y entendis un discours que je n'ai point oublié. Le mort étoit étendu fur un lit. Ses jambes nues pendoient hors du lit. Sa femme échevelée étoit à terre. Elle tenoit les pieds de fon mari , & elle difoit en fondant en larmes , & avec une action qui en arrachoit à tout le monde : « Hélas , quand je t'en » voyai ici , je ne penfois pas que ces pieds » te menoient à la mort. » Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique ? Non. La même fituation lui eut infpiré le même discours. Son ame eut été celle du moment ; & ce qu'il faut que l'artifte trouve ; c'eft ce que tout le monde diroit en pareil cas ; ce que perfonne n'entendra , fans le reconnoître aufi-tôt en foi.

Les grands intérêts , les grandes paffions. Voilà la fource des grands discours , des discours vrais. Prefque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la fcene de Clairville ; c'eft qu'il n'y a précifément que ce que la paffion infpire , quand elle eft extrême. La

passion s'attache à une idée principale. Elle se tait & revient à cette idée, presque toujours par exclamation.

La pantomime, si négligée parmi nous, est employée dans cette scène, & vous avez éprouvé vous-même avec quel succès!

Nous parlons trop dans nos drames, & conséquemment nos acteurs n'y jouent pas assez. Nous avons perdu un art dont les anciens connoissoient bien les ressources. La pantomime jouoit autre fois toutes les conditions, les rois, les héros, les tyrans, les riches, les pauvres, les habitans des villes, ceux de la campagne, choisissant dans chaque état ce qui lui est propre, dans chaque action ce qu'elle a de frappant. Le philosophe Timocrate qui assistoit un jour à ce spectacle, d'où la sévérité de son caractère l'avoit toujours éloigné, disoit : *Quali spectaculo me philosophia vercundia privavit?* » Timocrate avoit une mauvaise honte ; & elle a privé le philosophe d'un grand plaisir. » Le cynique Demetrius en attribuoit tout l'effet aux instruments, aux voix, & à la décoration, en présence d'un pantomime qui lui répondit : » Regarde-moi jouer, seul & dis après cela de mon art tout ce que tu voudras ? « Les flûtes se taisent. Le pantomime joue ; & le philosophe transporté s'écrie *Je ne te vois pas seulement. Je t'entends. Tu me parles des mains.*

Quel effet cet art joint au discours ne produiroit-il pas? pourquoi avons-nous sépa-

ré ce que la nature a joint ? A tout moment, le geste ne répond-il pas au discours ? Je ne l'ai jamais si bien senti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce que j'avois dit , ce qu'on m'avoit répondu ; & ne trouvant que des mouvemens , j'écrivois le nom du personnage , & au-dessous son action. Je dis à Rosalie , Acte. 2. scene 2. *S'il étoit arrivé que votre cœur surpris . . . fût entraîné par un penchant . . . dont votre raison vous fit un crime . . . J'ai connu cet état cruel. . . . Que je vous plaindrois !*

Elle me répond . . *Plaiguez-moi donc . . .* Je la plains , mais , c'est par le geste de commifération ; & je ne pense pas qu'un homme qui sent , eût fait autre chose. Mais combien d'autres circonstances où le silence est forcé ? Votre conseil exposeroit-il celui qui le demande , à perdre la vie , s'il le suit ; l'honneur , s'il ne le suit pas ? Vous ne serés ni cruel , ni vil. Vous marquerés votre perplexité par le geste , & vous laisserés l'homme se déterminer.

Ce que je vis encore dans cette scene , c'est qu'il y a des endroits qu'il faudroit presque abandonner à l'acteur. C'est à lui à disposer de la scene écrite , à répéter certains mots , à revenir sur certaines idées , à en retrancher quelques-unes , & à en ajouter d'autres. Dans les *cantabile* , le musicien laisse à un grand chanteur un libre exercice de son goût & de son talent. Il se contente de lui marquer les intervalles

principaux d'un beau chant. Le poëte en devoit faire autant, quand il connoît bien son acteur. Qu'est-ce qui nous affecte dans le spectacle de l'homme animé de quelques grandes passions? Sont-ce ses discours? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, se sont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monosyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne fais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du sentiment coupant la respiration & portant le trouble dans l'esprit, les syllabes des mots se séparent, l'homme passe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de discours. Il n'en finit aucun & à l'exception de quelques sentiments qu'il rend dans le premier accès, & auxquels il revient sans cesse, le reste n'est qu'une suite de bruits foibles & confus, de sons expirants, d'accents étouffés que l'acteur connoît mieux que le poëte. La voix, le ton, le geste, l'action, voilà ce qui appartient à l'acteur; & c'est ce qui nous frappe sur-tout dans le spectacle des grandes passions. C'est l'acteur qui donne au discours tout ce qu'il a d'énergie. C'est lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent.

» J'ai pensé quelquefois que les discours
» des amants bien épris n'étoient pas des
» choses à lire mais des choses à entendre.
» Car, me disois-je ce n'est pas l'expression,
» *je vous aime*, qui a triomphé des rigneurs

» d'une prude , des projets d'une coquette
» de la vertu d'une femme sensible. C'est
» le tremblement de voix avec lequel il
» fut prononcé ; les larmes , les regards qui
» l'accompagnerent. Cette idée revient à
» la vôtre. «

C'est la même. Un ramage opposé à ces vraies voix de la passion , c'est ce que nous appellons des *tirades*. Rien n'est plus applaudi , & de plus mauvais goût. Dans une représentation dramatique , il ne s'agit non plus du spectateur que s'il n'existoit pas. Y a-t-il quelque chose qui s'adresse à lui ? L'auteur est sorti de son sujet. L'acteur entraîné hors de son rôle. Ils descendent tous les deux du théâtre. Je les vois dans le parterre ; & tant que dure la tirade , l'action est suspendue pour moi , & la scène reste vuide.

Il y a dans la composition d'une pièce dramatique une unité de discours qui correspond à une unité d'accents dans la déclamation. Ce sont deux systèmes qui varient , je ne dis pas de la comédie à la tragédie , mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement , il y auroit un vice , ou dans le poëme ; ou dans la représentation. Les personnages n'auroient pas entr'eux la liaison , la convenance à laquelle ils doivent être assujettis , même dans les contrastes. On sentiroit dans la déclamation des dissonances qui blesseroient. On reconnoîtroit dans le

poème un être qui ne seroit pas fait pour la société dans laquelle on l'auroit introduit. C'est à l'acteur à sentir cette unité d'accents. Voilà le travail de toute sa vie. Si ce tact lui manque, son jeu sera tantôt foible, tantôt outré, rarement juste, bon par endroits, mauvais dans l'ensemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un acteur, il exagère. Le vice de son action se répand sur l'action d'un autre. Il n'y a plus d'unité dans la déclamation de son rôle. Il n'y en a plus dans la déclamation de la pièce. Je ne vois bien-tôt sur la scène qu'une assemblée tumultueuse où chacun prend le ton qui lui plaît; l'ennui s'empare de moi, mes mains se portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque passion. Mais cet accent se modifie en tant de manières, c'est un sujet si fugitif & si délicat, que je n'en connois aucun qui fasse mieux sentir l'indigence de toutes les langues qui existent & qui ont existé. On a une idée juste de la chose; elle est présente à la mémoire. Cherche-t-on l'expression? On ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort; mais le réseau toujours trop lâche ne retient rien. Qui est-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers?

*Les a-t-on vus souvent se parler ? se chercher ?
Dans le fond des forêts ; alloient-ils se cacher ?*

C'est un mélange de curiosité , d'inquiétude , de douleur , d'amour , & de honte que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur discours.

» C'est une raison de plus pour écrire la
» pantomime. «

Sans doute. L'intonation & le geste se déterminent réciproquement.

» Mais l'intonation ne peut se noter , &
» il est facile d'écrire le geste. «

Dorval fit une pause en cet endroit. Ensuite il dit :

Heureusement une actrice d'un jugement borné , d'une pénétration commune , mais d'une grande sensibilité , saisit sans peine une situation d'ame , & trouve , sans y penser , l'accent , qui convient à plusieurs sentimens différens qui se fondent ensemble , & qui constituent cette situation que toute la sagacité du philosophe n'analyseroit pas.

Les Poètes , les Acteurs , les Musiciens , les Peintres , les Chanteurs du premier ordre , les grands Danseurs , les Amans tendres , les vrais Dévots , toute cette troupe enthousiaste & passionnée sent vivement & réfléchit peu.

Ce n'est pas le précepte , c'est autre chose de plus immédiat , de plus intime , de plus obscur , & de plus certain , qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous

dire quel cas je fais d'un grand acteur, d'une grande actrice. Combien je serois vain de ce talent, si je l'avois. Isolé sur la surface de la terre, maître de mon sort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être comédien; & qu'on me réponde du succès de Quinault Dufresne, & je le suis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théâtre; & dans quelque état que ce soit, que les mauvaises mœurs qui deshonorent. Au-dessous de Racine & de Corneille, c'est Baron, la Desmares, la de Seine, que je vois; au-dessous de Moliere & de Regnard, Quinault l'aîné & sa sœur.

J'étois chagrin, quand j'allois aux spectacles, & que je comparois l'utilité des théâtres, avec le peu de soin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois :
» *Ah, mes amis, si nous allons jamais à*
» *la Lampedouse* fonder loin de la terre,*

* La Lampedouse est une petite île deserte de la mer d'Afrique, située à une distance presque égale de la côte de Tunis & de l'île de Malthe. La pêche y est excellente. Elle est couverte d'oliviers sauvages. Le terrain en seroit fertile. Le froment & la vigne y réussiroient : cependant elle n'a jamais été habitée que par un marabou & par un mauvais prêtre. Le marabou qui avoit enlevé la fille du Bey d'Alger, s'y étoit réfugié avec sa maîtresse, & ils y accomplissoient l'œuvre de leur salut. Le prêtre appelé frère Clément, a passé 10 ans à la Lampedouse, & y vivoit encore il n'y a pas long-temps. Il avoit des bestiaux. Il cultivoit la terre. Il renfermoit sa provision dans un souterrain; & il alloit vendre le reste sur les côtes voisines où il se livroit au plaisir tant que son argent duroit. Il y a dans l'île une petite église divisée en deux chappelles, que les Mahométans révèrent

» au milieu des flots de la mer , un petit
» peuple d'heureux ! ce seront là nos prédi-
» cateurs , & nous les choisirons sans doute
» selon l'importance de leur ministère. Tous
» les peuples ont leurs sabbaths , & nous
» aurons aussi les nôtres. Dans ces jours so-
» lemnels , on représentera une belle tra-
» gédie , qui aprenne aux hommes à redou-
» ter les passions ; une bonne comédie qui
» les instruisse de leurs devoirs , & qui leur
» en inspire le goût. «

» Dorval , j'espère qu'on n'y verra pas
» la laideur jouer le rôle de la beauté. «

Je le pense. Quoi donc , n'y a-t-il pas
dans un ouvrage dramatique assez de sup-
positions singulieres auxquelles il faut que
je me prête , sans éloigner encore l'illusion
par celles qui contredisent & choquent
mes sens ?

» A vous dire le vrai , j'ai quelquefois
» regretté les masques des anciens ; & j'au-
» rois , je crois , supporté plus patiemment
» les éloges donné à un beau masque qu'à
» un visage déplaisant. «

Et le contraste des mœurs de la piece
avec celles de la personne , vous a-t'il moins
choqué ?

comme le lieu de la sépulture du saint marabou & de sa
maîtresse. Frere Clément avoit consacré l'une à Maho-
met , & l'autre à la sainte Vierge. Voyoit-il arriver un
vaisseau chrétien , il allumoit la lampe de la Vierge. Si
le vaisseau étoit mahométan , vite il souffloit la lampe
de la Vierge & il allumoit pour Mahomet.

» Quelquefois le spectateur n'a pû s'em-
» pêcher d'en rire , & l'actrice d'en rougir. «

Non je ne connois point d'état qui de-
mandât des formes plus exquises , ni des
mœurs plus honnêtes que le Théâtre.

» Mais nos fots préjugés ne nous permet-
» tent pas d'être bien difficiles. «

Mais nous voilà bien loin de ma piece.
Où en étions-nous ?

» A la scene d'André. «

Je vous demande grace pour cette scene.
J'aime cette scene , parce qu'elle est d'une
impartialité tout à fait honnête & cruelle.

» Mais elle coupe la marche de la piece ,
» & ralentit l'intérêt. »

Je ne la lirai jamais sans plaisir. Puissent
nos ennemis la connoître , en faire cas :
& ne la relire jamais sans peine. Que je
serois heureux , si l'occasion de peindre un
malheur domestique , avoit encore été pour
moi celle de repousser l'injure d'un peuple
jaloux , d'une manière à laquelle ma na-
tion pût se reconnoître , & qui ne laissât pas
même à la nation ennemie la liberté de
s'en offenser.

» La scene est pathétique; mais longue. »

Elle eût été & plus pathétique & plus
longue , si j'en avois voulu croire André.
Monsieur, me dit-il, après en avoir pris
lecture , *voilà qui est fort bien ; mais il y a
un petit défaut : c'est que cela n'est pas tout-à-
fait dans la vérité. Vous dites , par exem-
ple , qu'arrivé dans le port ennemi , lors-*

qu'on me sépara de mon maître , je l'appelai plusieurs fois , mon maître , mon cher maître ; qu'il me regarda fixement laissa tomber ses bras , se retourna , & suivit sans parler ceux qui l'environtoient.

Ce n'est pas cela. Il falloit dire que , quand je l'eus appelé , mon maître , mon cher maître , il m'entendit , se retourna , me regarda fixement ; que ses mains se portèrent d'elles-mêmes à ses poches ; & que ni trouvant rien , car l'Anglois avide n'y avoit rien laissé ; il laissa tomber ses bras tristement ; que sa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compassion froide ; qu'il se retourna & suivit sans parler ceux qui l'environtoient. Voilà le fait.

Ailleurs , vous passez de votre autorité une des choses qui marquent le plus la bonté de feu Monsieur votre pere. Cela est formel. Dans la prison , lorsqu'il sentit ses bras nus mouillés de mes larmes , il me dit :
» Tu pleures , André ! Pardonne mon ami.
» C'est moi qui t'ai entraîné ici. Je le fais.
» Tu es tombé dans le malheur , à ma suite.
» te. . . . « Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même ! Cela étoit donc bon à mettre.

Dans un autre endroit , vous faites encore pis. Lorsqu'il m'eut dit : Mon enfant , prends courage , tu sortiras d'ici. Pour moi , je sens à ma foiblesse qu'il faut que j'y meure. Je m'abandonnai à toute ma douleur , & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit : » André , cesse ta plainte.

» Respecte la volonté du Ciel & le mal-
» heur de ceux qui sont à tes côtés, & qui
» souffrent en silence « *Et où est-ce
que cela est ?*

*Et l'endroit du correspondant ? Vous l'a-
vez si bien brouillé que je n'y entends plus
rien. Votre pere me dit, comme vous l'a-
vez rapporté, que cet homme avoit agi,
& que ma présence auprès de lui étoit sans
doute le premier de ses bons offices. Mais il
ajouta : » Oh, mon enfant, quand Dieu
» ne m'auroit accordé que la consolation
» de t'avoir dans ces moments cruels, com-
» bien n'aurois-je pas de graces à lui ren-
» dre ? « Je ne trouve rien de cela dans
votre papier. Monsieur, est-ce qu'il est dé-
fendu de prononcer sur la scene le nom de
Dieu, ce nom saint que votre pere avoit si
souvent à la bouche ? Je ne crois pas,
André ! Est-ce que vous avez appré-
hendé qu'on fût que votre pere étoit chré-
tien ? Nullement, André. La morale
du chrétien est si belle ! mais pourquoi cet-
te question ? Entre nous, on dit
Quoi ? que vous êtes . . . un peu
esprit fort ; & sur les endroits que vous avez
retranchés, j'en croirois quelque chose
André, je serois obligé d'en être d'autant
meilleur citoyen & plus honnête homme . . .
Monsieur, vous êtes bon ; mais n'allez pas
vous imaginer que vous valiez Monsieur
votre pere. Cela viendra peut-être un jour . . .
André, est-ce-là tout ? . . . J'aurois bien en-*

core un mot à vous dire ; mais je n'ose Vous pouvez parler Puisque vous me le permettez, vous êtes un peu bref sur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre secours. Monsieur il y a d'honnêtes gens partout Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été, si ce qu'on dit encore de vous est vrai Et qu'est-ce qu'on dit encore ? . . . Que vous avez été fou de ces gens-là André ! . . . que vous regardiez leur pays comme l'azyle de la liberté, la patrie de la vertu, de l'invention, de l'originalité André A-présent cela vous ennuie. Eh bien, n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correspondant, voyant Monsieur votre pere tout nud, se dépouilla & le couvrit de ses vêtements. Cela est fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ses gens en fit autant pour moi. Ce silence, Monsieur, retomberoit sur mon compte, & me donneroit un air d'ingratitude que je ne veux point avoir, absolument.

Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la scene comme elle s'étoit passée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage ; & c'est moi seul qui ai tort, de vous avoir mécontentés tous les deux.

» *Qui le faisoit mourir dans le fond d'un*
» *cachot, sur les haillons de son valet ! est*
» *un mot dur.* «

C'est un mot d'humeur, il échappe à un mélancolique qui a pratiqué la vertu toute

sa vie , qui n'a pas encore eu un moment de bonheur , & à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien.

» Ajoutez que cet homme de bien est
» peut-être son pere & que ces infortunes
» détruisent les espérances de son ami ,
» jettent sa maîtresse dans la misere , &
» ajoutent une amertume nouvelle à sa situation. Tout cela sera vrai. Mais vos
» ennemis ? »

S'ils ont jamais connoissance de mon ouvrage , le public sera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille , de Racine , de Voltaire & de Crébillon , où le caractère & la situation amènent des choses plus fortes , qui n'ont jamais scandalisé personne. Ils resteront sans réponse ; & l'on verra , ce qu'ils n'ont garde de déceler , que ce n'est point l'amour du bien qui les anime , mais la haine de l'homme qui les dévore.

» Mais qu'est-ce que cet André ? je
» trouve qu'il parle trop bien pour un do-
» mestique ; & je vous avoue qu'il y a dans
» son récit des endroits qui ne seroient
» point indignes de vous. »

Je vous l'ai déjà dit. Rien ne rend éloquent comme le malheur. André est un garçon qui a eu de l'éducation , mais qui a été je crois un peu libertin dans sa jeunesse. On le fit passer aux Isles , où mon pere , qui se connoissoit en hommes , se l'attacha , le mit à la tête de ses affaires , & s'en trouva

bien. mais suivons vos observations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte.

» Cela est vrai. «

Qu'est-ce qu'il signifie ?

» Qu'il est beau, mais d'une longueur insupportable. «

Eh bien, raccourcissons-le. Voyons. Que voulez-vous en retrancher ?

» Je n'en fais rien. «

Cependant il est long.

» Vous m'embarrasserés tant qu'il vous plaira. Mais vous ne détruirez pas la sensation. «

Peut-être.

» Vous me ferés grand plaisir. «

Je vous demanderai seulement comment vous l'avez trouvé dans le salon.

» Bien. Mais je vous demanderai à mon tour, comment il arrive que ce qui m'a paru court à la représentation, me paroisse long à la lecture. «

C'est que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappelée. Nous ne savons point encore jusqu'où la pantomime peut influer sur la composition d'un ouvrage dramatique & sur la représentation.

» Cela peut-être. «

Et puis, je gage que vous me voyés encore sur la scène Française, au Théâtre.

» Vous croyés donc que votre ouvrage ne réussiroit point au Théâtre ?

Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théâtrale & la scène.

» Qu'appellez-vous changer la scène ? «

En ôter tout ce qui resserre un lieu déjà trop étroit. Avoir des décorations. Pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans ; en un mot, transporter au Théâtre le salon de Clairville, comme il est.

» Il est donc bien important d'avoir une scène ? «

Sans doute. Songez que le Spectacle François comporte autant de Décorations que le Théâtre Lyrique ; & qu'il en offriroit de plus agréables , parce que le monde enchanté peut amuser des enfans, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaise à la raison... Faute de scène , on n'imaginera rien. Les hommes qui auront du génie se dégoûteront. Les Auteurs médiocres réussiront par une imitation fervile. On s'attachera de plus en plus à des petites bienséances , & le goût national s'appauvrira Avez-vous vû la Salle de Lyon ? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la Capitale , pour faire éclore une multitude de poèmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux.

» Je n'entends pas. Vous m'obligerés de vous expliquer davantage. »

Je le veux.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval

me dit , & de la manière dont il le dit ? Il débuta gravement. Il s'échauffa peu-à-peu. Ses idées se pressèrent ; & il marchoit sur la fin avec tant de rapidité , que j'avois peine à le suivre. Voici ce que j'ai retenu.

Je voudrois bien (dit-il d'abord) persuader à ces esprits timides qui ne connoissent rien au-delà de ce qui est , que si les choses étoient autrement , ils les trouveroient également bien ; & que l'autorité de la raison n'étant rien devant eux , en comparaison de l'autorité du tems , ils approuveroient ce qu'ils reprennent , comme il leur est souvent arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé Pour bien juger dans les beaux arts , il faut reunir plusieurs qualités rares ! Un grand goût suppose un grand sens , une longue expérience , une ame honnête & sensible , un esprit élevé , un tempérament un peu mélancolique , & des organes délicats.....

Après un moment de silence , il ajouta. Je ne demanderois pour changer la face du genre dramatique , qu'un théâtre très-étendu , où l'on montrât quand le sujet d'une piece l'exigeroit , une grande place avec les édifices adjacents , tels que le péristyle d'un palais , l'entrée d'un temple , differens endroits distribués de manière que le spectateur vit toute l'action , & qu'il y en eût une partie de cachée pour les acteurs.

Telle fut ou put être autrefois la scène des Eumenides d'Eschyle. D'un côté c'étoit

un espace sur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreste qui s'étoit dérobé à leur poursuites , tandis qu'elles étoient assoupies. De l'autre , on voyoit le coupable le front ceint d'un bandeau , embrassant les pieds de la statue de Minerve , & implorant son assistance. Ici , Oreste adresse sa plainte à la Déesse. Là , les Furies s'agitent ; elles vont , elles viennent , elles courent. Enfin une d'entr'elles s'écrie : » Voici la trace » du sang que le parricide a laissé sur ses » pas ... Je le sens Je le sens Elle marche. Ses sœurs impitoyables la suivent. Elles passent de l'endroit où elles étoient , dans l'asile d'Oreste. Elles l'entourent en poussant des cris , en frémissant de rage , en secouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié , que celui où l'on entend la prière & les gémissemens du malheureux , percer à travers les cris & les mouvemens effroyables des êtres cruels qui le cherchent ! Exécuterons-nous rien de pareil sur nos théâtres ? On n'y peut jamais montrer qu'une action , tandis que dans la nature il y en a presque toujours de ~~simulta~~ *simult* née, dont les représentations concomitantes se fortifiant réciproquement , produiroient sur nous des effets terribles. C'est alors qu'on trembleroit d'aller au spectacle , & qu'on ne pourroit s'en empêcher ; c'est alors que au lieu de ces petites émotions passagères , de ces froids applaudissemens , de ces larmes rares dont le poëte se contente , il

renverferoit les esprits , il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante ; & que l'on verroit ces phénomènes de la tragédie ancienne , si possibles & si peu crus , se renouveler parmi nous. Ils attendent pour se montrer , un homme de génie qui sçache combiner la pantomime avec le discours ; entremêler une scène parlée avec une scène muette ; & tirer parti de la reunion des deux scènes , & sur tout de l'approche ou terrible ou comique de cette reunion , qui se feroit toujours. Après que les Eumenides se sont agitées sur la scène , elles arrivent dans le sanctuaire , où le coupable s'est réfugié , & les deux scènes n'en font qu'une.

» Deux scènes alternativement muettes
» & parlées. Je vous entends. Mais la confusion. »

Une scène muette est un tableau , c'est une décoration animée. Au théâtre lyrique, le plaisir de voir nuit-il au plaisir d'entendre?

» Non Mais seroit-ce ainsi qu'il faudroit entendre ce qu'on nous raconte de
» ces spectacles anciens où la musique , la
» déclamation & la pantomime étoient
» tantôt reunies & tantôt séparées ? »

Quelquefois. Mais cette discussion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre sujet. Voyons ce qui seroit possible aujourd'hui , & prenons un exemple domestique & commun.

Un pere a perdu son fils dans un combat singulier. C'est la nuit. Un domestique té-

moins du combat vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du père malheureux qui dormoit. Il se promène. Le bruit d'un homme qui marche l'éveille. Il demande qui c'est ... C'est moi, Monsieur, lui répond le domestique d'une voix altérée. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? Rien. Comment rien ? Non, Monsieur. Cela n'est pas. Tu trembles. Tu détournes la tête. Tu évites ma vue. Encore un coup, qu'est-ce qu'il y a ? Je veux le savoir. Parle. Je te l'ordonne. Je vous dis, Monsieur, qu'il n'y a rien, lui répond encore le domestique, en versant des larmes. Ah, malheureux, s'écrie le père, en s'élançant du lit sur lequel il reposoit. Tu me trompes. Il est arrivé quelque grand malheur. Ma femme est-elle morte ? Non, Monsieur. Ma fille ? Non, Monsieur. C'est donc mon fils ? Le domestique se tait. Le père entend son silence, se jette à terre. Il remplit son appartement de sa douleur & de ses cris. Il fait, il dit tout ce que le désespoir suggère, à un père qui perd son fils, l'espérance unique de sa famille.

Le même homme court chez la mère. Elle dormoit aussi. Elle se réveille au bruit de ses rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t'il ? demande-t-elle. Madame, le malheur le plus grand. Voici le moment d'être chrétienne. Vous n'avez plus de fils. Ah Dieu ! s'écrie cette mère affligée. Et

prenant un Christ qui étoit à son chevet, le serre entre ses bras. Elle y colle sa bouche. Ses yeux fondent en larmes. Et ces larmes arrosent son Dieu cloué sur un croix.

Voilà le tableau de la femme pieuse. Bientôt nous verrons celui de l'épouse tendre & de la mere désolée. Il faut à une ame où la religion domine les mouvemens de la nature, une secousse plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere, le cadavre de son fils; & il s'y passoit une scene de désespoir, tandis qu'il se faisoit une pantomime de pitié chez la mere.

Vous voyez comment la pantomime & la déclamation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut substituer à nos *à parte*. Mais le moment de la réunion des scenes approche. La mere, conduite par le domestique s'avance vers l'appartement de son époux... Je demande ce que devient le spectateur pendant ce mouvement?.... C'est un époux, c'est un pere étendu sur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere!.... Mais elle a traversé l'espace qui sépare les deux scenes. Des cris lamentables ont atteint son oreille. Elle a vu. Elle se rejette en arriere. La force l'abandonne, & elle tombe sans sentiment entre les bras de celui qui l'accompagne. Bientôt sa bouche se remplira de sanglots. *Tum vera voces.*

Il y a peu de discours dans cette action ; mais un homme de génie qui aura à remplir les intervalles vuides , n'y répandra que quelques monosyllabes. Il jettera ici une exclamation , là un commencement de phrase. Il se permettra rarement un discours suivi quelque court qu'il soit.

Voilà de la tragédie ; mais il faut pour ce genre , des auteurs , des acteurs , un théâtre , & peut-être un peuple.

» Quoi, vous voudriez , dans la tragédie un lit de repos , une mere , un pere endormis ; un crucifix , un cadavre ; deux scenes alternativement muettes & parlées ! & les bienséances ! «

Ah ; bienséances cruelles , que vous rendez les ouvrages décents & petits ! ... Mais ajouta Dorval d'un sang froid qui me surprit , ce que je propose ne se peut donc plus ?

» Je ne crois pas que nous en venions jamais là. «

Eh bien , tout est perdu ! Corneille ! Racine , Crébillon , Voltaire , ont reçu les plus grands applaudissemens auxquels des hommes de génie pouvoient prétendre ; & la tragédie est arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection.

Pendant que Dorval parloit ainsi , je faisois une réflexion bien singuliere. C'est comment , à l'occasion d'une aventure domestique qu'il avoit mise en comédie , il établissoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques ; & étoit toujours entraî-

né par la mélancolie , à ne les appliquer qu'à la tragédie.

Après un moment de silence , il dit :

Il y a cependant une ressource. Il faut espérer que quelque jour un homme de génie sentira l'impossibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue , & se jettera de dépit dans une autre. C'est le seul événement qui puisse nous affranchir de plusieurs préjugés que la Philosophie a vainement attaqués. Ce ne sont plus des raisons , c'est une production qu'il nous faut.

» Nous en avons une. «

Quelle ?

» Sylvie, tragédie en un acte, & en
» prose. «

Je la connois. C'est le Jaloux, tragédie. L'ouvrage est d'un homme qui pense & qui sent.

» La scène s'ouvre par un tableau char-
» mant. C'est l'intérieur d'une chambre
» dont on ne voit que les murs. Au fond de
» la chambre , il y a sur une table , une
» lumière , un pot à l'eau & un pain.
» Voilà le séjour & la nourriture qu'un
» mari jaloux destine , pour le reste de ces
» jours à une femme innocente dont il a
» soupçonné la vertu. «

» Imaginez à présent cette femme en
» pleurs , devant cette table. Mademoi-
» selle Gauffin. «

Et vous jugez de l'effet des tableaux par

celui que vous me citez. Il y a dans la pièce d'autres détails qui m'ont plu. Elle suffit pour éveiller un homme de génie, mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple.

En cet endroit Dorval s'écria : » O toi
» qui possèdes toute la chaleur du génie à
» un âge où il reste à peine aux autres une
» froide raison, que ne puis-je être, à tes
» côtés ton Euménide ? Je t'agitierois sans
» relâche : tu le ferois cet ouvrage : je te
» rappellerois les larmes que nous a fait
» répandre la scène de l'Enfant Prodigue
» & de son valet : & en disparoissant d'en-
» tre nous, tu ne nous laisserois pas le re-
» gret d'un genre dont tu pouvois être le
» fondateur. »

» Et ce genre, comment l'appellerez-
» vous ? «

La tragédie domestique & bourgeoise. Les Anglois ont le Marchand de Londres, & le Joueur, tragédies en prose. Les tragédies de Shakespear sont moitié vers & moitié prose. Le premier poète qui nous fit rire avec de la prose, introduisit la prose dans la comédie. Le premier poète qui nous fera pleurer avec de la prose, introduira la prose dans la tragédie.

Mais dans l'art, ainsi que dans la nature, tout est enchaîné ; si l'on se rapproche d'un côté de ce qui est vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'est alors que nous verrons sur la scène des situations naturel-

les qu'une décence ennemie du génie & des grands effets a prosrites. Je ne me lasserai point de crier à nos François : La Vérité ! La Nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctète ! Le poète l'a montré sur la scène , couché à l'entrée de sa caverne & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule. Il y éprouve une attaque de douleur. Il y crie. Il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit sauvage ; la piece marchoit sans appareil. Des habits vrais , des discours vrais , une intrigue simple & naturelle. Notre goût seroit , bien dégradé si ce spectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu , apprêté dans sa parure.

» Comme s'il sortoit de sa toilette. «

Se promenant à pas comptés sur la scène, & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & sesquipedalia verba* , des sentences , des bouteilles soufflées , des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conservé des anciens l'emphase de la versification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué , à des théâtres spacieux , à une déclamation notée & accompagnée d'instruments ; & nous avons abandonné la simplicité de l'intrigue & du dialogue , & la vérité des Tableaux.

Je ne voudrois pas remettre sur la scène les grands focs & les hauts cothurnes , les

habits colossals, les masques, les porte-voix, quoique toutes ces choses ne fussent que les parties nécessaires d'un système théâtral. Mais n'y avoit-il pas dans ce système des côtés précieux ; & croyez-vous qu'il fut à propos d'ajouter encore des entraves au génie , au moment où il se trouvoit privé d'une grande ressource ?

» Quelle ressource ? «

Le concours d'un grand nombre de spectateurs.

Il n'y a plus, à proprement parler de spectacles publics. Quel rapport entre nos assemblées au théâtre , dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athènes, ou de Rome ? Les théâtres anciens recevoient jusqu'à quatre-vingt-mille citoyens. La scène de Scaurus étoit décorée de trois cents soixante colonnes & de trois mille statues. On employoit à la construction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les instruments & les voix. On en avoit l'idée d'un grand instrument. *Uti enim organa aeneis laminis aut corneis, &c. . . . ad chordarum, sonituum claritatem perficiuntur. Sic theatrorum per harmonicem, ad augendam vocem, ratiocinationes ab antiquis sunt constituta.*

En cet endroit j'interrompis Dorval , je lui dis : j'aurois une petite aventure à vous raconter sur nos salles de spectacles.

Je vous la demanderai , me répondit-il , & il continua :

Jugez de la force d'un grand concours de spectateurs par ce que vous sçavez vous-même de l'action des hommes les uns sur les autres, & de la communication des passions dans les émeutes populaires. Quarante à cinquante mille hommes ne se contiennent pas par décence. Et s'il arrivoit à un grand personnage de la république de verser une larme, quel effet croyez-vous que sa douleur dût produire sur le reste des spectateurs ? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un homme vénérable ?

Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice secret ; il y a dans son caractère je ne sçais quoi de solitaire qui me déplaît.

Mais si le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajouter à l'émotion du spectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir sur les auteurs, sur les acteurs ? Quelle différence entre amuser tel jour, depuis telle jusqu'à telle heure, dans un petit endroit obscur, quelques centaines de personnes, ou fixer l'attention d'une nation entière dans ses jours solennels, occuper ses édifices les plus somptueux, & voir ces édifices environnés & remplis, d'une multitude innombrable, dont l'amusement ou l'ennui va dépendre de notre talent ?

» Vous attachez bien de l'effet à des
» circonstances purement locales. «

Celui qu'elles auroient sur moi , & je crois sentir juste.

» Mais on diroit , à vous entendre , que
» ce sont ces circonstances qui ont soutenu
» nu & peut-être introduit la poésie &
» l'emphase au théâtre. «

Je n'exige pas qu'on admette cette conjecture. Je demande qu'on l'examine. N'est-il pas assez vraisemblable que le grand nombre des spectateurs auxquels il falloit se faire entendre , malgré le murmure confus qu'ils excitent , même dans les moments attentifs , a fait élever la voix , détacher les syllabes , soutenir la prononciation , & sentir l'utilité de la versification ? Horace dit du vers dramatique : *Vincentem strepitus & natum rebus agendis*. Il est commode pour l'intrigue , il se fait entendre à travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération se répandit en même temps & par la même cause , sur la démarche , le geste & toutes les autres parties de l'action ? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoiqu'il en soit : que la poésie ait fait naître la déclamation théâtrale ; que la nécessité de cette déclamation ait introduit , ait soutenu sur la scène la poésie & son emphase ; ou que ce système formé peu-à-peu ait duré par la convenance de ses parties , il est certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme se produit & disparoit en même temps. L'acteur laisse & reprend l'exagération sur la scène.

Il y a une sorte d'unité qu'on cherche sans s'en appercevoir , & à laquelle on se fixe quand on l'a trouvée. Cette unité ordonne des vêtements , du ton , du geste , de la contenance , depuis la chaire placée dans les temples jusqu'aux traiteaux élevés dans les carrefours. Voyez un charlatan au coin de la place Dauphine , il est bigarré de toutes sortes de couleurs ; ses doigts sont chargés de bagues ; de longues plumes rouges flottent autour de son chapeau. Il mène avec lui un singe ou un ours. Il s'élève sur ses étrières. Il crie à pleine tête. Il gesticule de la manière la plus outrée ; & toutes ces choses conviennent au lieu à l'orateur & à son auditoire. J'ai un peu étudié le système dramatique des anciens. J'espère vous en entretenir un jour ; vous exposer sans partialité sa nature , ses défauts , & ses avantages , & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué , ne l'avoient pas considéré d'assez près Et l'aventure que vous aviez à me raconter sur nos salles de spectacles ?

» La voici. J'avois un ami un peu libertin. Il se fit une affaire sérieuse en province ; il fallut se dérober aux suites qu'il le pouvoit avoir , en se réfugiant dans la capitale , & il vint s'établir chez moi. Un jour de spectacle comme je cherchois à desennuyer mon prisonnier , je lui proposai d'aller au spectacle. Je ne fais aucun des trois. Cela est indifférent à mon histoire. Mon ami accepte. Je le conduis.

» Nous arrivons ; mais à l'aspect de ces
» gardes répandus , de ces petits guichets
» obscurs qui servent d'entrée , & de ce
» trou fermé d'une grille de fer , par le-
» quel on distribue les billets , le jeune
» homme s'imagine qu'il est à la porte d'u-
» ne maison de force , & que l'on a obte-
» nu un ordre pour l'y renfermer. Com-
» me il est brave , il s'arrête de pied fer-
» me. Il met la main sur la garde de son
» épée ; & tournant sur moi des yeux indi-
» gnés , il s'écrie d'un ton mêlé de fureur
» & de mépris , *Ah , mon ami !* Je le com-
» pris. Je le rassurai ; & vous conviendrez
» que son erreur n'étoit pas déplacée.... »

Mais où en sommes-nous de notre exa-
men ? Puisque c'est vous qui m'égars ,
vous vous chargés sans doute de me remet-
tre dans la voie.

» Nous en sommes au quatrième Acte ,
» à votre scène avec Constance Je n'y
» vois qu'un coup de crayon , mais il s'é-
» tend depuis la première ligne jusqu'à la
» dernière. »

Qu'est-ce qui vous en a déplu ?

» Le ton d'abord. Il me paroît au-dessus
» d'une femme. »

D'une femme ordinaire , je le crois. Mais
vous connoîtrés Constance , & peut-être
alors la scène vous paroîtra-t'elle au-des-
sous d'elle.

» Il y a des expressions , des pensées qui
» font moins d'elle que de vous. »

Cela doit être. Nous empruntons nos expressions , nos idées , des personnes avec lesquelles nous conversons , nous vivons. Selon l'estime que nous en faisons (& Constance m'estime beaucoup) notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractère a du refléter sur le sien , & le sien sur celui de Rosalie.

» Et la longueur ? »

Ah , vous voilà remonté sur la scène. Il y a long-tems que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyés Constance & moi sur le bord d'une planche , bien droits , nous regardant de profil , & récitant alternativement la demande & la reponse. Mais est-ce ainsi que cela se passoit dans le salon ? Nous étions tantôt assis , tantôt droits. Nous marchions quelquefois. Souvent nous étions arrêtés , & nullement pressés de voir la fin d'un entretien qui nous intéressoit tous deux également. Que ne me dit-elle point ? Que ne lui repondis-je pas ? Si vous sçaviés comment elle s'y prenoit , lorsque cette ame féroce se fermoit à la raison , pour y faire descendre les douces illusions & le calme !

» Dorval , vos filles seront honnêtes &
» décentes , vos fils seront nobles & fiers.
» Tous vos enfans seront charmans . . . Je ne peux vous exprimer quel fut le prestige de ces mots accompagnés d'un souris plein de tendresse & de dignité.

» Je vous comprends. J'entends ces mots

» de la bouche de Mademoiselle Clairon ,
» & je la vois. »

Non , il n'y a que les femmes qui possèdent cet art secret. Nous sommes des raisonneurs durs & secs.

Ne vaut-il pas mieux encore , me disoit-elle , faire des ingrats , que de manquer à faire le bien ?

Les parens ont pour leurs enfans un amour inquiet & pusillanime qui les gâte. Il en est un autre attentif & tranquille qui les rend honnêtes ; & c'est celui-ci qui est le véritable amour de pere.

L'ennui de tout ce qui amuse la multitude , est la suite du goût réel pour la vertu.

Il y a un tact moral qui s'étend à tout , & que le méchant n'a point.

L'homme le plus heureux est celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.

Je voudrois être mort : est un souhait fréquent qui prouve , du moins quelquefois , qu'il y a des choses plus précieuses que la vie.

Un honnête homme est respecté de ceux même qui ne le sont pas , fut-il dans une autre planète.

Les passions détruisent plus de préjugés que la Philosophie. Et comment le mensonge leur résisteroit-il ? Elles ébranlent quelquefois la vérité.

Elle me dit un autre mot , simple à la vérité ; mais si voisin de ma situation , que j'en fus effrayé.

C'est qu'il n'y avoit point d'homme ,
quelqu'honnête qu'il fût , qui , dans un vio-
lent accès de passion , ne desirât au fond de
son cœur , les honneurs de la vertu & les
avantages du vice.

Je me rapellai bien ces idées , mais l'en-
chaînement ne me revint pas ; & elles n'en-
trerent point dans la scène. Ce qu'il y en
a , & ce que je viens de vous en dire , suf-
fit , je crois , pour vous montrer que Con-
stance a l'habitude de penser. Aussi m'en-
chaina-t-elle , sa raison dissipant , comme
de la poussière , tout ce que je lui oposois
dans mon humeur.

» Je vois dans cette scène un endroit
» que j'ai souligné , mais je ne sçais plus
» à quel propos. »

Lisez l'endroit.

» Je lus : *Rien ne captive plus fortement*
» *que l'exemple de la vertu , pas même*
» *l'exemple du vice.* »

J'entends. La maxime vous a paru fausse.

» C'est cela. »

Je pratique trop peu la vertu , me dit
Dorval , mais personne n'en a une plus
haute idée que moi. Je vois la vérité & la
vertu comme deux grandes statues élevées
sur la surface de la terre , & immobiles au
milieu du ravage & des ruines de tout ce
qui les environne. Ces grandes figures sont
quelquefois couvertes de nuages. Alors les
hommes se meuvent dans les ténèbres. Ce
sont les temps de l'ignorance & du crime ,

du fanatisme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entr'ouve ; alors les hommes prosternés reconnoissent la vérité & rendent hommage à la vertu. Tout passe , mais la vertu & la vérité restent.

— Je définis la vertu : le goût de l'ordre dans les choses morales. Le goût de l'ordre en général nous domine dès la plus tendre enfance. Il est plus ancien dans notre ame , me disoit Constance , qu'aucun sentiment réfléchi ; & c'est ainsi qu'elle m'opposoit à moi-même. Il agit en nous , sans que nous nous en apercevions. C'est le germe de l'honnêteté & du bon goût. Il nous porte au bien , tant qu'il n'est point gêné par la passion. Il nous suit jusques dans nos écarts. Alors il dispose les moyens , de la manière la plus avantageuse pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé , il y auroit des hommes qui sentiroient le remords de la vertu , comme d'autres sentent le remords du vice. Lorsque je vois un scélérat capable d'une action héroïque , je demeure convaincu que les hommes de bien sont plus réellement hommes de bien , que les méchants ne sont vraiment méchants ; que la bonté nous est plus indivisiblement attachée que la méchanceté , & qu'en général , il reste plus de bonté dans l'ame d'un méchant , que de méchanceté dans l'ame des bons.

» Je sens d'ailleurs qu'il ne faut pas exa-
» miner la morale d'une femme , comme
» les maximes d'un philosophe. »

Ah si Constance vous entendoit !

» Mais cette morale n'est-elle pas un
» peu forte pour le genre dramatique ? »

Horace vouloit qu'un poëte allât puiser
sa science dans les ouvrages de Socrate :
Rem tibi Socratica poterunt ostendere charta.
Or je crois qu'en un ouvrage , quel qu'il
soit , l'esprit du siècle doit se remarquer. Si
la morale s'épure. Si le préjugé s'affoiblit.
Si les esprits ont une pente à la bienfaisance
générale. Si le goût des choses utiles s'est
répandu. Si le peuple s'intéresse aux opéra-
tions du ministre : il faut qu'on s'en apper-
çoive , même dans une comédie.

» Malgré tout ce que vous me dites , je
» persiste. Je trouve la scène fort belle &
» fort longue. Je n'en respecte pas moins
» Constance. Je suis enchanté qu'il y ait
» au monde une femme comme elle , &
» que ce soit la vôtre

» Les coups de crayon commencent à
» s'éclaircir. En voici pourtant encore un.

» Clairville a remis son sort entre vos
» mains. Il vient apprendre ce que vous
» avés décidé. Le sacrifice de votre passion
» est fait. Celui de votre fortune est reso-
» lu. Clairville & Rosalie redeviennent
» opulents par votre générosité. Celez à
» votre ami cette circonstance , je le veux ,
» mais pourquoi vous amuser à le tourmen-
» ter , en lui montrant des obstacles qui ne
» subsistent plus ? Cela amène l'éloge du
» commerce ; Je le fais. Cet éloge est sensé.

» Il étend l'instruction & l'utilité de l'ouvrage. Mais il allonge, & je le supprimerois. *Ambitiosa recidet ornamenta.* »

Je vois, me répondit Dorval, que vous êtes heureusement né. Après un violent effort, il est une sorte de délassement auquel il est impossible de se refuser, & que vous connoîtriez, si l'exercice de la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez jamais eu besoin de respirer.... Je jouissois de ma victoire. Je faisois sortir du cœur de mon ami les sentiments les plus honnêtes. Je le voyois toujours plus digne de ce que je venois de faire pour lui. Et cette action ne vous paroît pas naturelle ! Reconnoissez au contraire à ces caractères la différence d'un événement imaginaire & d'un événement réel.

„ Vous pouvés avoir raison. Mais dites-moi, Rosalie n'auroit-t'elle point ajouté après-coup cet endroit de la première scène du cinquième acte ? *Amant qui m'étois autrefois si cher ! Clairville que j'estime toujours*, &c. „

Vous l'avez deviné.

„ Il ne me reste presque plus que des éloges à vous faire. Je ne peux vous dire combien je suis content de la scène troisième du cinquième acte. Je me disois avant que de la lire : il se propose de détacher Rosalie. C'est un projet fou qui lui a mal réussi avec Constance, & qui ne lui réussira pas mieux avec l'autre.

» Que lui dira-t-il qui ne doive encore
» augmenter son estime & sa tendresse ?
» Voyons cependant. Je lus ; & je demeu-
» rai convaincu qu'à la place de Rosalie ,
» il n'y avoit point de femme en qui il res-
» tât quelques vestiges d'honnêteté , qui
» n'eût été détachée & rendue à son amant.
» Et je conçus qu'il n'y avoit rien qu'on
» ne put sur le cœur humain , avec de la
» vérité , de l'honnêteté , & de l'éloquence.

» Mais comment est-il arrivé que votre
» piece ne soit pas d'invention , & que les
» moindres événemens y soient préparés ? «

L'art dramatique ne prépare les événemens que pour les enchaîner , & il ne les enchaîne dans ses productions , que parce qu'ils le sont dans la nature. L'art imite jusqu'à la manière subtile avec laquelle la nature nous dérobe la liaison de ses effets.

» La pantomime prépareroit , ce me
» semble quelquefois d'une manière bien
» naturelle & bien déliée. «

Sans doute ; & il y en a un exemple dans la piece. Tandis qu'André nous annonçoit les malheurs arrivés à son maître , il me vint cent fois dans la pensée qu'il parloit de mon pere ; & je témoignai cette inquiétude par des mouvements sur lesquels il eût été facile à un spectateur attentif de prendre le même soupçon.

» Dorval , je vous dis tout. J'ai remar-
» qué de temps en temps des expressions
» qui ne sont pas d'usage au théâtre. «

Mais que personne, n'oseroit relever, si un auteur de nom les eut employées.

» D'autres qui sont dans la bouche de
 » tout le monde, dans les ouvrages des
 » meilleurs écrivains & qu'il seroit impos-
 » sible de changer, sans gâter la pensée ;
 » mais vous savés que la langue du specta-
 » cle s'épure, à mesure que les mœurs d'un
 » peuple se corrompent ; & que le vice se
 » fait un idiome qui s'étend peu-à-peu, &
 » qu'il faut connoître, parce qu'il est dan-
 » gereux d'employer les expressions dont il
 » s'est une fois emparé. «

Ce que vous dites est bien vu. Il ne reste plus qu'à savoir où s'arrêtera cette sorte de condescendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à mesure que celle du vice s'étend, bientôt on en fera réduit à ne pouvoir parler sans dire une sottise. Pour moi, je pense qu'il y a mille occasions où un homme feroit honneur à son goût & à ses mœurs, en méprisant cette espèce d'invasion du libertinage.

Je vois déjà dans la société que si quelqu'un s'avise de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théâtre François attendra-t-il pour suivre cet exemple, que son dictionnaire soit aussi borné que le dictionnaire du théâtre lyrique, & que le nombre des expressions honnêtes soit égal à celui des expressions musicales ?

» Voilà tout ce que j'avois à vous obser-
 » ver sur le détail de votre ouvrage. Quand

» à la conduite , j'y trouve un défaut.
» Peut-être est-il inhérent au sujet. Vous
» en jugerez. L'intérêt change de nature.
» Il est du premier acte jusqu'à la fin du
» troisieme, de la vertu malheureuse; &
» dans le reste de la Piece, de la vertu
» victorieuse. Il falloit, & il eût été facile
» d'entretenir le tumulte & de prolonger
» les épreuves & le mal-aise de la vertu. »
» Par exemple. Que tout reste comme
» il est depuis le commencement de la piece
» jusqu'à la quatrieme scène du troisieme
» acte. C'est le moment où Rosalie apprend
» que vous épousez Constance, s'évanouit
» de douleur & dit à Clairville dans son
» dépit : *Laissez-moi . . . Je vous hais . . .*
» qu'alors Clairville conçoive des soupçons
» & que vous priés de l'humeur contre
» un ami importun qui vous perce le cœur,
» sans s'en douter, & que le troisieme
» acte finisse.
» Voici maintenant comment j'arrangerois
» le quatrieme. Je laisse la premiere scène à
» peu-près comme elle est. Seulement Jus-
» tine apprend à Rosalie qu'il est venu un
» émissaire de son pere, qu'il a vu Constance
» en secret, & qu'elle a tout lieu de croi-
» re qu'il apporte de mauvaises nouvelles.
» Après cette scène, je transporte la scène
» seconde du troisieme acte, celle où Clair-
» ville se précipite aux genoux de Rosalie
» & cherche à la fléchir. Constance vient
» ensuite. Elle amene André. On l'interro-

„ ge. Rosalie apprend les malheurs arrivés à
„ son pere. Vous voyez à peu-près la marche
„ du reste. En irritant la passion de Clair-
„ ville & celle de Rosalie, on vous eut prépa-
„ ré des embarras plus grands peut-être en-
„ core que les précédens. De temps en tems
„ vous eussiez été tenté de tout avouer. A
„ la fin, peut-être l'eussiez-vous fait. „

Je vous entends. mais ce n'est plus là
notre histoire. Et mon pere qu'auroit-il dit ?
D'ailleurs êtes vous bien convaincu que la
pièce y auroit gagné ? En me réduisant à des
extrémités terribles, vous eussiez fait d'une
aventure simple, une pièce fort compliquée.
Je serois devenu plus théâtral,

„ Et plus ordinaire, il est vrai. Mais
„ l'ouvrage eût été d'un succès assuré. „

Je le crois, & d'un goût fort petit. Il y
avoit certainement moins de difficulté ;
mais je pense qu'il y avoit encore moins de
vérité & de beauté réelles, à entretenir
l'agitation qu'à se soutenir dans le calme,
songez que c'est alors que les sacrifices
de la vertu commencent & s'enchainent.
Voyez comme l'élévation du discours &
la force des scènes succèdent au pathétique
de situation. Cependant au milieu de ce
calme le sort de Constance, de Clairville,
de Rosalie & le mien, demeurent incer-
tains. On sçait ce que je me propose. Mais
il n'y a nulle apparence que je réussisse. En
effet je ne réussis point avec Constance, & il
est bien moins vraisemblable que je sois plus

heureux avec Rosalie. Quel événement assez important auroit remplacé ces deux scènes, dans le plan que vous venez de m'exposer ?
Aucun.

„ Il ne me reste plus qu'une question à
„ vous faire. C'est sur le genre de votre
„ ouvrage. Ce n'est pas une tragédie. Ce
„ n'est pas une comédie. Qu'est-ce donc ,
„ & quel nom lui donner ? „

Celui Qui vous plaira. Mais demain , si vous voulez nous chercherons ensemble celui qui lui convient.

„ Et pourquoi pas aujourd'hui ? „

Il faut que je vous quitte. J'ai fait avvertir deux fermiers du voisinage , & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maison.

„ Autre procès à accommoder ? „

Non. C'est une affaire un peu différente. L'un de ces fermiers a une fille. L'autre un garçon. Ces enfants s'aiment. Mais la fille est riche ; & le garçon n'a rien.

„ Et vous voulez accommoder les pa-
„ rents ; & rendre les enfants contents.
„ Adieu , Dorval. A demain , au même
„ endroit. „



Troisième Entretien.

LE lendemain le ciel se troubla. Une nue qui amenoit l'orage & qui portoit le tonnerre s'arrêta sur la colline, & la couvrit de ténèbres. A la distance où j'étois, les éclairs sembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténèbres. La cime des chênes étoit agitée. Le bruit des vents se mêloit au murmure des eaux. Le tonnerre, en grondant se promenoit, entre les arbres. Mon imagination dominée par des rapports secrets, me montrait au milieu de cette scène obscure, Dorval tel que je l'avois vû la veille dans les transports de son enthousiasme; & je croyois entendre sa voix harmonieuse s'élever au-dessus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage se dissipa. L'air en devint plus pur, le ciel plus serain; & je serois allé chercher Dorval sous les chênes, mais je pensai que la terre y seroit trop fraîche, & l'herbe trop molle. Si la pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit, car il avoit pensé de son côté, que je n'irois point au rendez-vous de la veille, & ce fut dans son jardin, sur les bords sablés d'un large canal, où il avoit coutume de se promener, qu'il acheva de me développer ses idées. Après quelque discours géné-

raux sur les actions de la vie , & sur l'imitation qu'on en fait au théâtre , il me dit :

On distingue dans tout objet moral un milieu & deux extrêmes. Il semble donc que toute action dramatique étant un objet moral il devroit y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci : c'est la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'est pas toujours dans la douleur ou dans la joie. Il y a donc un point qui sépare la distance du genre comique au genre tragique.

Térence a composé une pièce dont voici le sujet. Un jeune homme se marie. A peine est-il marié que des affaires l'appellent au loin. Il est absent. Il revient. Il croit apercevoir dans sa femme des preuves certaines d'infidélité. Il en est au désespoir. Il veut la renvoyer à ses parents. Qu'on juge de l'état du pere , de la mere & de la fille. Il y a cependant un Dave personnage plaisant par lui même. Qu'en fait le poëte ? Il l'éloigne de la scène pendant les quatre premiers actes , & il ne le rappelle que pour égayer un peu son dénouement.

Je demande dans quel genre est cette pièce ? dans le genre comique ? il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur , la commisération & les autres grandes passions n'y sont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; & il y en aura , sans ridicule qui fasse rire , sans danger qui fasse frémir , dans toute compo-

tion dramatique où le sujet sera important où le poète prendra le ton que nous avons dans les affaires sérieuses, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or il me semble que ces actions étant les plus communes de la vie, le genre qui les aura pour objet, doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre, *le genre sérieux*.

Ce genre établi, il n'y aura point de conditions dans la société, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puisse rapporter à quelque partie du système dramatique.

Voulez-vous donner à ce système toute l'étendue possible, y comprendre la vérité & les chimères, le monde imaginaire & le monde réel? ajoutez le burlesque au-dessous du genre comique, & le merveilleux au-dessus du genre tragique.

» Je vous entends. *Le burlesque . . .*
 » *Le genre comique . . . Le genre sérieux . . .*
 » *Le genre tragique . . . Le merveilleux . . .* «

Une pièce ne se renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ne seroient point déplacés dans le genre sérieux; & il y en aura réciproquement dans celui-ci qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'est l'avantage du genre sérieux, que, placé entre les deux autres, il a des res-

sources, soit qu'il s'élève, soit qu'il descende. Il n'en est pas ainsi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique sont comprises entre ce genre même & le genre sérieux, & toutes celles du tragique, entre le genre sérieux & la tragédie. Le burlesque & le merveilleux sont également hors de la nature ; on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les peintres & les poètes ont le droit de tout oser ; mais ce droit ne s'étend pas jusqu'à la licence de fondre des espèces différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même absurdité dans Castor élevé aux rang des Dieux, & dans le Bourgeois Gentilhomme fait Mamamouchi.

Le genre comique & le genre tragique, sont les bornes réelles de la composition dramatique. Mais s'il est impossible au genre comique d'appeler à son aide le burlesque, sans se dégrader ; au genre tragique d'empiéter sur le genre merveilleux, sans perdre de sa vérité, il s'ensuit que placés dans les extrémités, ces genres sont les plus frappans & les plus difficiles.

C'est dans le genre sérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de Lettres qui se sent du talent pour la scène. On apprend à un jeune élève qu'on destine à la peinture à dessiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui est familière, il peut choisir un sujet. Qu'il le prenne ou dans les conditions communes, ou dans un rang
élevé

élevé. Qu'il drappe ses figures à son gré, mais qu'on ressent toujours le nud sous la draperie. Que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre sérieux, chauffe selon son génie, le cothurne ou le soc. Qu'il jette sur les épaules de son personnage un manteau royal ou une robe de palais, mais que l'homme ne disparaisse jamais sous le vêtement.

Si le genre sérieux est le plus facile de tous, c'est en revanche le moins sujet aux vicissitudes des temps & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention s'il est bien dessiné. Si vous excellez dans le genre sérieux, vous plairez dans tous les temps & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral seront trop foibles pour le déguiser. Ce sont des bouts de draperie qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laissent les grandes parties nues.

Vous voyez que la tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux genres éloignés & séparés par une barrière naturelle. On n'y passe point par des nuances imperceptibles. On tombe à chaque pas dans les contrastes, & l'unité disparaît.

Vous voyez que cette espèce de drame où les traits les plus plaisants du genre comique sont placés à côté des traits les plus touchants du genre sérieux, & où l'on sau-

te alternativement d'un genre à un autre, ne fera pas sans défaut aux yeux d'un critique sévère.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir dans la barrière que la nature a mise entre les genres ? Portez les choses à l'excès ; rapprochez deux genres fort éloignés , tels que la tragédie & le burlesque , & vous verrez alternativement un grave sénateur jouer aux pieds d'une courtisane le rôle du débauché le plus vil , & des factieux méditer la ruine d'une république. *

La farce , la parade , & la parodie ne sont pas des genres ; mais des espèces de comique ou de burlesque qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poétique du genre comique & du genre tragique. Le genre sérieux a la sienne ; & cette poétique seroit aussi fort étendue. Mais je ne vous en dirai que ce qui s'est offert à mon esprit , tandis que je travaillois à ma pièce.

Puisque ce genre est privé de la vigueur de coloris des genres extrêmes entre lesquels il est placé , il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le sujet en soit important , & l'intrigue simple , domestique & voisine de la vie réelle.

* Voyez la *Venise préservée* d'Ortvyay ; le *Hamlet* de Sakespear , & la plupart des pièces du théâtre Anglois.

Je n'y veux point de valets. Les honnêtes gens ne les admettent point à la connoissance de leurs affaires ; & si les scènes se passent toutes entre les maîtres , elles n'en seront que plus intéressantes. Si un valet parle sur la scène comme dans la société , il est maussade ; s'il parle autrement, il est faux.

Les nuances empruntées du genre comique sont-elles trop fortes ? L'ouvrage fera rire & pleurer ; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt , ni unité de coloris.

Le genre sérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il panche plutôt vers la tragédie que vers la comédie ; genre dans lequel ils sont rares & courts.

Il seroit dangereux d'emprunter dans une même composition des nuances du genre comique & du genre tragique. Connoissez bien la pente de votre sujet & de vos caractères , & suivez-là.

Que votre morale soit générale & forte.

Point de personnages épisodiques ; ou si l'intrigue en exige un , qu'il ait un caractère singulier qui le relève.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime , laisser là ces coups de théâtre dont l'effet est momentané , & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau , plus il plait.

Le mouvement nuit presque toujours à la dignité. Ainsi , que votre principal personnage soit rarement le machiniste de votre pièce.

Et sur-tout ressouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer, qu'un homme de genie ne puisse enfreindre avec succès.

„ Vous avés prevenu mon objection. „

Le genre comique est des espèces, & le genre tragique est des individus. Je m'explique. Le héros d'une tragédie est tel ou tel homme. C'est ou Regulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'est point un autre. Le principal personnage d'une comédie doit au contraire représenter un grand nombre d'hommes. Si par hasard on lui donnoit une phisionomie si particuliere qu'il n'y eut dans la société qu'un seul individu qui lui ressemblât, la comédie retourneroit à son enfance, & dégénéreroit en satire.

Terence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Heautontimorumenos* est un pere affligé du parti violent auquel il a porté son fils par un excès de sévérité dont il se punit lui-même, en se couvrant de lambeaux, se nourrissant durement, fuyant la société, chassant ses domestiques, & se condamnant à cultiver la terre de ses propres mains. On peut dire que ce pere là n'est pas dans la nature. Une grande ville fourniroit à peine dans un siècle l'exemple d'une affliction aussi bizarre.

„ Horace, qui avoit le goût d'une délicatesse singuliere, me paroît avoir aper-

» çu ce défaut , & l'avoir critiqué d'une fa-
» çon bien légère. «

Je ne me rapelle pas l'endroit.

„ C'est dans la satire première ou deu-
„ xième du premier livre , où il se propose
„ de montrer que pour éviter un excès , les
„ fous se précipitent dans l'excès opposé.
„ Fufidius , dit-il , craint de passer pour
„ dissipateur. Sçavez-vous ce qu'il fait ? Il
„ prête à cinq pour cent par mois , & se
„ paie d'avance. Plus un homme est obéré ,
„ plus il exige. Il sçait par cœur les noms
„ de tous les enfants de famille qui com-
„ mencent à aller dans le monde & qui
„ ont des peres durs. Mais vous croiries
„ peut-être que cet homme dépense à pro-
„ portion de son revenu. Erreur. Il est son
„ plus cruel ennemi , & ce pere de la co-
„ médie qui se punit de l'évasion de son
„ fils , ne se tourmente pas plus mécham-
„ ment. *Non se pejus cruciaverit.* „

Oui. Rien n'est plus dans le caractère de
cet auteur , que d'avoir attaché deux sens
à ce *méchamment* , dont l'un tombe sur
Terence , & l'autre sur Fufidius.

Dans le genre sérieux , les caractères
seront souvent aussi généraux que dans le
genre comique ; mais ils seront toujours
moins individuels que dans le genre tra-
gique.

On dit quelquefois, il est arrivé une avan-
ture fort plaisante à la cour , un événement
fort tragique à la ville. D'où il s'ensuit que

la comédie & la tragédie sont de tous les états ; avec cette différence , que la douleur & les larmes sont encore plus souvent sous les toits des sujets , que l'enjouement & la gaieté dans les palais des Rois. C'est moins le sujet qui rend une pièce comique , sérieuse ou tragique , que le ton , les passions , les caractères & l'intérêt. Les effets de l'amour , de la jalousie , du jeu , du dérèglement , de l'ambition , de la haine , de l'envie , peuvent faire rire , réfléchir ou trembler. Un jaloux qui prend des mesures pour s'assurer de son deshonneur , est ridicule ; un homme d'honneur qui le soupçonne , & qui aime , en est affligé ; un furieux qui le sçait , peut commettre un crime. Un joueur portera chez un usurier le portrait d'une maîtresse ; un autre joueur embarrasera sa fortune , la renversera , plongera une femme & des enfans dans la misère , & tombera dans le desespoir. Que vous dirai-je de plus ? La pièce dont nous nous sommes entretenus a presque été faite dans les trois genres.

„ Comment ? „

Oui.

„ La chose est singulière. „

Clairville est d'un caractère honnête , mais impétueux & léger. Au comble de ses vœux , possesseur tranquille de Rosalie , il oublia ses peines passées. Il ne vit plus dans notre histoire qu'une aventure commune.

Il en fit des plaisanteries. Il alla même jusqu'à parodier le troisième acte de la pièce. Son ouvrage étoit excellent. Il avoit exposé mes embarras sous un jour tout-à-fait comique. J'en ris ; mais je fus secrètement offensé du ridicule que Clairville jettoit sur une des actions des plus importantes de notre vie : car enfin, il y eut un moment qui pouvoit lui coûter, à lui, sa fortune & sa maîtresse, à Rosalie l'innocence & la droiture de son cœur, à Constance le repos, à moi la probité, & peut-être la vie. Je me vengeai de Clairville, en mettant en tragédie les trois derniers actes de la pièce, & je puis vous assurer que je le fis pleurer plus long-tems qu'il ne m'avoit fait rire.

„ Et pourroit-on voir ces morceaux ? „

Non. Ce n'est point un refus. Mais Clairville a brûlé son acte, & il ne me reste que le canevas des miens.

» Et ce canevas ? «

Vous l'allez voir, si vous me le demandés. Mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame sensible. Vous m'aimés ; & cette lecture pourra vous laisser des impressions dont vous aurés de la peine à vous distraire.

„ Donnez le canevas tragique ; Dorval, „ donnez. „

Dorval tira de sa poche quelques feuilles volantes qu'il me tendit en détournant la tête, comme s'il eut craint d'y jeter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Rosalie instruite au troisieme acte du mariage de Dorval & de Constance , & persuadée que ce Dorval est un ami perfide , un homme sans foi , prend un parti violent. C'est de tout révéler. Elle voit Dorval; elle le traite avec le dernier mépris.

Dorval. Je ne suis point un ami perfide , un homme sans foi. Je suis Dorval. Je suis un malheureux.

Rosalie. Dis un misérable Ne m'a-t'il pas laissé croire qu'il m'aimoit ?

Dorval. Je vous aimois ; & je vous aime encore.

Rosalie. Il m'aimoit ! Il m'aime ! Il épouse Constance ! Il en a donné sa parole à son frere ! & cette union se consomme aujourd'hui ! Allez esprits pervers. Eloignez-vous ! permettez à l'innocence d'habiter un séjour d'où vous l'avés bannie. La paix & la vertu rentreront ici , quand vous en sortirez. Fuyez. La honte & les remords qui ne manquent jamais d'atteindre le méchant, vous attendent à cette porte.

Dorval. On m'accable ! on me chasse ! Je suis un scélerat ! O vertu ! Voilà donc ta dernière récompense !

Rosalie. Il s'étoit promis sans doute que je me taisois Non , non tout se sçaura Constance aura pitié de mon inexpérience , de ma jeunesse . . . Elle trouvera mon excuse & mon pardon dans son cœur O Clairville ! combien il faudra que je t'aime , pour expier mon in-

justice & réparer les maux que je t'ai faits !
..... Mais le moment approche où le méchant sera connu.

Dorval. Jeune imprudente, arrêtez , ou vous allés devenir coupable du seul crime que j'aurai jamais commis , si ç'en est un que de jeter loin de soi un fardeau qu'on ne peut plus porter Encore un mot , & je croirai que la vertu n'est qu'un fantôme vain ; que la vie n'est qu'un présent fatal du sort ; que le bonheur n'est nulle part ; que le repos est sous la tombe , & j'aurai vécu.

Rosalie s'est éloigné. Elle ne l'entend plus. Dorval se voit tréprisé de la seule femme qu'il aime & qu'il ait jamais aimée ; exposé à la haine de Constance , à l'indignation de Clairville , sur le point de perdre les seuls êtres qui l'attachoient au monde , & de retomber dans la solitude de l'univers Où ira-t'il ? à qui s'adressera-t'il ? qui aimera-t'il ? de qui sera-t'il aimé ? Le desespoir s'empare de son ame. Il sent le dégoût de la vie. Il incline vers la mort. C'est le sujet d'un monologue qui finit le troisieme acte. Dès la fin de cet acte, il ne parle plus à ces domestiques. Il leur commande de la main & ils obéissent.

Rosalie exécute son projet au commencement du quatrieme. Quelle est la surprise de Constance & de son frere ! Ils n'osent voir Dorval, ni Dorval aucun d'eux. Ils

s'évitent tous ; ils se fuient ; & Dorval se trouve tout-à-coup & naturellement dans cet abandon général qu'il redoutoit. Son dessein s'accomplit. Il s'en aperçoit ; & le voilà résolu d'aller à la mort qu'il entraîne. Charles son valet est le seul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeste pensée de son maître. Il répand sa terreur dans toute la maison. Il court à Clairville, à Constance, à Rosalie. Il parle. Ils sont consternés. A l'instant, les intérêts particuliers disparaissent. On cherche à se rapprocher de Dorval. Mais il est trop tard. Dorval n'aime plus, ne hait plus, personne, ne parle plus, ne voit plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'est capable d'aucun sentiment. Il lutte un peu contre cet état ténébreux ; mais c'est foiblement, par élans courts, sans force & sans effet. Le voilà tel qu'il est au commencement du cinquième acte.

Cet acte s'ouvre par Dorval seul qui se promène sur la scène, sans rien dire. On voit dans son vêtement, son geste, son silence, le projet de quitter la vie. Clairville entre, il le conjure de vivre ; il se jette à ses genoux, il les embrasse ; il le presse par les raisons les plus honnêtes & les plus tendres d'accepter Rosalie. Il n'en est que plus cruel. Cette scène avance le sort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monosyllabes. Le reste de l'action de Dorval est muette.

Constance arrive. Elle joint ses efforts à

ceux de son frere. Elle dit à Dorval ce qu'elle pense de plus pathétique sur la resignation aux événements ; sur la puissance de l'Etre suprême , puissance à laquelle c'est un crime de se soustraire ; sur les offres de Clairville, &c... Pendant que Constance parle elle a un des bras de Dorval entre les siens : & son ami le tient embrassé par le milieu du corps , comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval tout en lui-même , ne sent point son ami qui le tient embrassé , n'entend point Constance qui lui parle. Seulement il se renverse quelquefois sur eux pour pleurer. Mais les larmes se refusent. Alors il se retire , il pousse des soupirs profonds ; il fait quelques gestes lents & terribles ; on voit sur ses lèvres des mouvements d'un ris passager plus effrayants que ses soupirs & ses gestes.

Rosalie vient. Constance & Clairville se retirent. Cette scène est celle de la timidité , de la naïveté , des larmes , de la douleur , & du repentir. Rosalie voit tout le mal qu'elle a fait. Elle en est désolée. Pressée entre l'amour qu'elle ressent , l'intérêt qu'elle prend à Dorval , le respect qu'elle doit à Constance , & les sentiments qu'elle ne peut refuser à Clairville ; combien elle dit de choses touchantes ! Dorval paroît d'abord , ni ne la voir ni ne l'écouter. Rosalie pousse des cris , lui prend les mains , l'arrête , & il vient un moment où Dorval fixe sur elle des yeux égarés. Ses regards

sont ceux d'un homme qui sortiroit d'un sommeil léthargique. Cet effort le brise. Il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé. Rosalie se retire en poussant des sanglots, se désolant, s'arrachant les cheveux.

Dorval reste un moment dans cet état de mort. Charles est debout devant lui, sans rien dire... Ses yeux sont à demi fermés. Ses longs cheveux pendent sur le derrière du fauteuil. Il a la bouche entr'ouverte, la respiration haute, la poitrine haletante. Cette agonie passe peu à peu. Il en revient par un soupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête sur ses mains & les coudes sur ses genoux. Il se lève avec peine. Il erre à pas lents. Il rencontre Charles. Il le prend par le bras, le regarde un moment, tire sa bourse & sa montre, les lui donne avec un papier cacheté sans adresse, & lui fait signe de sortir. Charles se jette à ses pieds, & se colle le visage contre terre. Dorval l'y laisse, & continue d'errer. En errant, ses pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il se détourne.... Alors Charles se lève subitement, laisse la bourse & la montre à terre, & court appeler du secours.

Dorval le suit lentement.... Il s'appuie sans dessein contre la porte.... Il y voit un verrouil.... Il le regarde.... le ferme.... tire son épée... en appuie le pommeau contre la terre.... en dirige la

pointe vers sa poitrine....se penche le corps sur le côté....leve les yeux au Ciel :....les ramene sur lui....demeure ainsi quelque temps....pousse un profond soupir , & se laisse tomber.

Charles arrive. Il trouve la porte fermée. Il appelle. On vient. On force la porte. On trouve Dorval baigné dans son sang & mort. Charles rentre en poussant des cris. Les autres domestiques restent autour du cadavre. Constance arrive. Frappée de ce spectacle , elle crie , elle court égarée sur la scène , sans trop sçavoir ce qu'elle dit , ce qu'elle fait , où elle va. On enleve le cadavre de Dorval. Cependant Constance tournée vers le lieu de la scène sanglante , est immobile dans un fauteuil , le visage couvert de ses mains.

Arrivent Clairville & Rosalie. Ils trouvent Constance dans cette situation. Ils l'interrogent. Elle se tait. Ils l'interrogent encore. Pour toute réponse , elle découvre son visage , détourne la tête , & leur montre de la main l'endroit teint du sang de Dorval. Alors ce ne sont plus que des cris , des pleurs , du silence & des cris.

Charles donne à Constance le paquet cacheté. C'est la vie & les dernières volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premières lignes , que Clairville sort comme un furieux ; Constance le suit. Justine & les domestiques emportent Rosalie qui se trouve mal , & la pièce finit.

» Ah, m'écriai-je, ou je n'y entends
» rien ou voilà de la tragédie ! A la vérité
» ce n'est plus l'épreuve de la vertu, c'est
» son desespoir. Peut-être y auroit-il du
» danger à montrer l'homme de bien réduit
» à cette extrémité funeste; mais on n'en sent
» pas moins la force de la pantomime seule
» & de la pantomime réunie au discours.
» Voilà les beautés que nous perdons faute
» de scène & faute de hardiesse, en imi-
» tant servilement nos prédécesseurs, &
» laissant la nature & la vérité Mais
» Dorval ne parle point ? ... Mais peut-il
» y avoir des discours qui frappent autant
» que son action & son silence ? ... Qu'on
» lui fasse dire quelques mots par inter-
» valles. Cela se peut. Mais il ne faut pas
» oublier qu'il est rare que celui qui parle
» beaucoup se tue. »

Je me levai. J'allai trouver Dorval. Il
erroit parmi les arbres, & il me paroissoit
absorbé dans ses pensées. Je crus qu'il étoit
à propos de garder son papier, & il ne me
le redemanda pas.

Si vous êtes convaincu, me dit-il, que ce
soit là de la tragédie, & qu'il y ait entre
la tragédie & la comédie un genre intermé-
diaire; voilà donc deux branches du genre
dramatique qui sont encore incultes, &
qui n'attendent que des hommes. Faites des
comédies dans le genre sérieux. Faites des
tragédies domestiques, & soyez sûr qu'il y
a des applaudissements & une immortalité

qui vous sont réservés. Sur-tout négligez les coups de théâtre. Cherchez des tableaux. Rapprochez-vous de la vie réelle, & ayez d'abord un espace qui permette l'exercice de la pantomime dans toute son étendue... On dit qu'il n'y a plus des grandes passions tragiques à émouvoir ; qu'il est impossible de présenter les sentiments élevés d'une manière neuve & frappante. Cela peut être dans la tragédie telle que les Grecs, les Romains, les François, les Italiens, les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont composée. Mais la tragédie domestique aura une autre action, un autre ton, & un sublime qui lui sera propre. Je le sens ce sublime. Il est dans ces mots d'un pere qui disoit à son fils qui le nourrissoit dans sa vieillesse : *Mon fils nous sommes quittes. Je t'ai donné la vie & tu me l'as rendue ;* & dans ceux-ci d'un autre pere qui disoit au sien : *Dites toujours la vérité. Ne promettez rien à personne que vous ne vouliez tenir. Je vous en conjure par ces pieds que je réchauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau.*

» Mais cette tragédie nous intéressera-t-elle ? «

Je vous le demande. Elle est plus voisine de nous. C'est le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi ! vous ne concevez pas l'effet que produiroient sur vous une scène réelle, des habits vrais, des discours proportionnés aux actions, des actions simples,

des dangers dont il est impossible que vous n'ayez tremblé pour vos parents, vos amis, pour vous-même ? Un renversement de fortune, la crainte de l'ignominie, les suites de la misère, une passion qui conduit l'homme à sa ruine, de sa ruine au desespoir, du desespoir à une mort violente, ne sont pas des événements rares ; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuse d'un tyran, ou le sacrifice d'un enfant aux autels des Dieux d'Athènes ou de Rome ? ... Mais vous êtes distrait Vous rêvez Vous ne m'écoutez pas

» Votre ébauche tragique m'obsède
» Je vous vois errer sur la scène
» détourner vos pieds de votre valet prof-
» terné fermer le verrouil tirer
» votre épée L'idée de cette panto-
» mime me fait frémir Je ne crois
» pas qu'on en soutînt le spectacle : &
» toute cette action est peut-être de celles
» qu'il faut mettre en recit. Voyez. «

Je crois qu'il ne faut ni réciter ni montrer au spectateur un fait sans vraisemblance ; & qu'entre les actions vraisemblables, il est facile de distinguer celles qu'il faut exposer aux yeux, & renvoyer derrière la scène. Il faut que j'applique mes idées à la tragédie connue ; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'existe pas encore parmi nous.

Lorsqu'une action est simple, je crois qu'il faut plutôt la représenter que la réciter.

ter. La vûe de Mahomet tenant un poignard levé sur le sein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le presse d'enfoncer, & la passion qui retient son bras, est un tableau frappant. La commisération qui nous substitue toujours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon ame. Ce ne sera pas sur le sein d'Irene, c'est sur le mien que je verrai ce poignard suspendu & vacillant Cette action est trop simple pour être mal imitée. Mais si l'action se complique; si les incidents se multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-unes qui me rappelleront que je suis dans un parterre; que tous ces personnages sont des comédiens; & que ce n'est point un fait qui se passe. Le récit au contraire me transportera au-delà de la scène. J'en suivrai toutes les circonstances. Mon imagination les réalisera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne se démentira. Le poète aura dit :

Entre les deux partis Calcas s'est avancé :

L'œil farouche, l'air sombre & le poil hérissé,

Terrible & plein du Dieu qui l'agitoit sans doute . . .

ou

. Les ronces dégoussantes

Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes

Où est l'acteur qui me montrera Calcas, tel qu'il est dans ces vers ? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis. Il aura l'air sombre; peut-être même l'œil farouche. Je reconnoîtrai à son ac-

tion , à son geste , la présence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais quelque terrible qu'il soit , ses cheveux ne se hérissent point sur sa tête. L'imitation dramatique ne va pas jusques-là.

Il en fera de même de la plupart des autres images qui animent ce récit. L'air obscurci de traits. Une armée en tumulte. La terre arrosée de sang. Une jeune princesse le poignard enfoncé dans le sein. Les vents déchaînés. Le tonnerre retentissant au haut des airs. Le ciel allumé d'éclairs. La mer qui écume & mugit. Le poète a peint toutes ces choses. L'imagination les voit. L'art ne les imite point.

Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre , dont je vous ai déjà entretenu , nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonstance nous est donnée au-dessus de la nature commune , elle agrandit le reste dans notre pensée. Le poète n'a rien dit de la statue de Calcas. Mais je la vois. Je la proportionne à son action. L'exagération intellectuelle s'échappe de là , & se répand sur tout ce qui approche de cet objet. La scène réelle eut été petite , foible , mesquine , fautive ou marquée. Elle devient grande , forte , vraie , & même énorme dans le récit. Au théâtre , elle eût été fort au-dessous de nature ; je l'imagine un peu au-delà. C'est ainsi que dans l'épopée , les hommes poé-

tiques deviennent un peu plus grand que les hommes vrais.

Voilà les principes. Appliquez-les vous-même à l'action de mon esquisse tragique. L'action n'est-elle pas simple ?

» Elle l'est. «

Y a-t-il quelque circonstance qu'on n'en puisse imiter sur la scène ?

» Aucune. «

L'effet en sera-t-il terrible ?

» Que trop, peut-être. Qui sait si nous
» irions chercher au théâtre des impres-
» sions aussi fortes ? On veut être attendri ,
» touché , effrayé , mais jusques à un cer-
» tain point. «

Pour juger sainement , expliquons-nous. Quel est l'objet d'une composition dramatique ?

» C'est, je crois, d'inspirer aux hom-
» mes l'amour de la vertu, l'horreur du
» vice..... «

Ainsi, dire qu'il ne faut les émouvoir que jusqu'à un certain point, c'est prétendre qu'il ne faut pas qu'ils sortent d'un spectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poétique pour un peuple qui seroit aussi pusillanime. Que seroit-ce que le goût ? & que l'art deviendrait-il, si l'on se refusoit à son énergie, & si l'on posoit des barrières arbitraires à ses effets ?

» Il me resteroit encore quelques ques-
» tions à vous faire sur la nature du tragi-

» que domestique & bourgeois, comme
» vous l'appellez; mais j'entrevois vos ré-
» ponses. Si je vous demandois pourquoi
» dans l'exemple que vous m'en avés don-
» né, il n'y a point de scènes alternative-
» ment muettes & parlées : vous me répon-
» driez sans doute que tous les sujets ne
» comportent pas ce genre de beautés? «
Cela est vrai.

» Mais quels seront les sujets de ce co-
» mique sérieux que vous regardez comme
» une branche nouvelle du genre dramati-
» que? Il n'y a, dans la nature humaine,
» qu'une douzaine tout au plus, de carac-
» tères vraiment comiques & marqués de
» grands traits. «

Je le pense.

» Les petites différences qui se remar-
» quent dans les caractères des hommes
» ne peuvent être maniées aussi heureuse-
» ment que les caractères tranchés. »

Je le pense. Mais sçavez-vous ce qui s'en-
suit de-là?.... Que ce ne sont plus, à
proprement parler, les caractères qu'il
faut mettre sur la scène, mais les condi-
tions. Jusqu'à-présent, dans la comédie,
le caractère a été l'objet principal, & la
condition n'a été que l'accessoire : il faut
que la condition devienne aujourd'hui
l'objet principal, & que le caractère ne
soit que l'accessoire. C'est du caractère
qu'on tiroit toute l'intrigue. On cherchoit
en général les circonstances qui le fai-

soient sortir, & l'on enchaînoit ces circonstances. C'est la condition, les devoirs, les avantages, les embarras qui doivent servir de base à l'ouvrage. Il me semble que cette source est plus féconde, plus étendue, & plus utile que celle des caractères. Pour peu que le caractère fût chargé, un spectateur pouvoit se dire à lui-même, ce n'est pas moi. Mais il ne peut se cacher que l'état qu'on joue devant lui ne soit le sien; il ne peut méconnoître ses devoirs. Il faut absolument qu'il s'applique ce qu'il entend.

» Il me semble qu'on a déjà traité plusieurs de ces sujets. «

Cela n'est pas. Ne vous y trompez point.

» N'avons-nous pas des financiers, dans nos pièces? »

Sans doute, il y en a. Mais le financier n'est pas fait.

» On auroit de la peine à en citer une sans un père de famille. «

J'en conviens; mais le père de famille n'est pas fait. En un mot, je vous demanderai si les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvénients, leurs dangers ont été mis sur la scène? Si c'est la base de l'intrigue & de la morale de nos pièces? Ensuite, si ces devoirs, ces avantages, ces inconvénients, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des situations très-embarrassantes?

» Ainsi vous voudriez qu'on jouât
» l'homme de lettres, le philosophe, le
» commerçant, le juge, l'avocat, le poli-
» tique, le citoyen, le magistrat, le
» financier, le grand seigneur, l'inten-
» dant. «

Ajoutez à cela toutes les relations, le pere de famille, l'époux, la sœur, les freres. Le pere de famille ! Quel sujet dans un siecle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est qu'un pere de famille !

Songez qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous est moins connu que les conditions, & ne doit nous intéresser davantage. Nous avons chacun notre état dans la société, mais nous avons à faire à des hommes de tous les états.

Les conditions ! Combien de détails importants ! d'actions publiques & domestiques ! de vérités inconnues ! de situations nouvelles à tirer de ce fonds ! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contrastes que les caractères ? & le poëte ne pourra-t-il pas les opposer ?

Mais ces sujets n'appartiennent pas seulement au genre sérieux. Ils deviendront comiques ou tragiques, selon le génie de l'homme qui s'en saisira.

Telle est encore la vicissitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un *Misanthrope* nouveau tous

les cinquante ans. Et n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'autres caractères?

» Ces idées ne me déplaisent pas. Me
» voilà tout disposé à entendre la première
» comédie dans le genre sérieux, où la
» première tragédie bourgeoise qu'on re-
» présentera. J'aime qu'on étende la sphere
» de nos plaisirs. J'accepte les ressources
» que vous nous offrez; mais laissez-nous
» encore celles que nous avons. Je vous
» avoue que le genre merveilleux me tient
» à cœur. Je souffre à le voir confondu
» avec le genre burlesque, & chassé du sys-
» tème de la nature & du genre dramatique.
» Quinalut mis à côté de Scarron & de
» Daffouci. Ah, Dorval; Quinault!

Personne ne lit Quinault avec plus de plaisir que moi. C'est un poète plein de graces, qui est toujours tendre & facile, & souvent élevé. J'espère vous montrer un jour jusqu'où je porte la connoissance & l'estime des talents de cet homme unique, & quel parti on auroit pu tirer de ses tragédies, telles qu'elles sont. Mais il s'agit de son genre que je trouve mauvais. Vous m'abandonnez, je crois, le monde burlesque. Et le monde enchanté, vous est-il mieux connu? A quoi en comparez-vous les peintures, si elles n'ont aucun modèle subsistant dans la nature?

Le genre burlesque & le genre merveilleux n'ont point de poétique & n'en peuvent avoir. Si l'on hazarde sur la scène ly-

rique un trait nouveau , c'est une absurdité qui ne se soutient que par des liaisons plus ou moins éloignées avec une absurdité ancienne. Le nom & les talents de l'auteur y font aussi quelque chose. Moliere allume des chandelles tout autour de la tête du Bourgeois Gentilhomme : c'est une extravagance qui n'a pas de bon sens ; on en convient , & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à mesure qu'ils font de sottises : il y a dans cette fiction une allégorie sensée ; & il est sifflé. Angelique se rend invisible à son amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des spectateurs , & cette machine ridicule ne choque personne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ses ennemis , & qui ne blesse que lui-même : c'est assez le sort de la méchanceté ; & rien n'est plus incertain que le succès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois dans toutes ces inventions dramatiques que des contes semblables à ceux dont on berce les enfants. Croit-on qu'à force de les embellir , ils prendront assez de vraisemblance pour intéresser des hommes sensés ? L'héroïne de la Barbe bleue est au haut d'une tour. Elle entend au pied de cette tour la voix terrible de son tyran. Elle va périr si son libérateur ne paroît. Sa sœur est à ces côtés. Ses regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette situation ne soit pas aussi belle qu'aucune

qu'aucune du théâtre lyrique ; & la question , *Ma sœur , ne voyez-vous rien venir* , soit sans pathétique ? Pourquoi donc n'attendrait-elle pas un homme sensé , comme elle fait pleurer les petits enfants ? C'est qu'il y a une barbe bleue qui détruit son effet.

» Et vous pensez qu'il n'y a aucun ouvrage dans le genre , soit burlesque , soit merveilleux , où l'on ne rencontre quelques poils de cette barbe ? «

Je le crois ; mais je n'aime pas votre expression. Elle est burlesque , & le burlesque me déplaît par-tout.

» Je vais tâcher de réparer cette faute par quelque observation plus grave. Les Dieux du théâtre lyrique ne sont-ils pas les mêmes que ceux de l'épopée ? Et pour-quoi , je vous prie , Vénus n'auroit-elle pas aussi bonne grace à se désoler sur la scène , de la mort d'Adonis , qu'à pousser des cris dans l'Iliade , de l'égratignure légère qu'elle a reçue de la lance de Diomede , ou qu'à soupirer en voyant l'endroit de sa belle main blanche où la peau meurtrie commençoit à noircir ? N'est-ce pas dans le poème d'Homère un tableau charmant que celui de cette Déesse en pleurs , renversée sur le sein de sa mère Dioné ? Pourquoi ce tableau plairait-il moins dans une composition lyrique ? «

Un plus habile que moi vous répondra que les embellissements de l'épopée conve-

nables aux Grecs , aux Romains , aux Italiens du quinzième & du seizième siècle , sont proscrits parmi les François , & que les Dieux de la Fable , les oracles , les héros invulnérables , les aventures romanesques , ne sont plus de saison.

Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination & mettre en action sous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut ; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en est pas ainsi de mes sens. Rappelez-vous les principes que j'établissois tout-à-l'heure sur les choses , même vraisemblables , qu'il convenoit tantôt de montrer , tantôt de dérober au spectateur. Les mêmes distinctions que je faisois s'appliquent plus sévèrement encore au genre merveilleux. En un mot , si ce système ne peut avoir la vérité qui convient à l'épopée , comment pourroit-il nous intéresser sur la scène ?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées , il faut donner de la force aux situations. Il n'y a que ce moyen d'arracher de ces âmes froides & contraintes l'accent de la nature , sans lequel les grands effets ne se produisent point. Cet accent s'affoiblit à mesure que les conditions s'élèvent. Ecoutez Agamemnon :

*Encor si je pouvois , libre dans mon malheur ,
Par des larmes au moins soulager ma douleur ;
Triste destin des Rois ! Esclaves que nous sommes*

Et des rigueurs du sort & des discours des hommes :

Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ,

Et les plus malheureux osent pleurer le moins :

Les Dieux doivent-ils se respecter moins que les Rois ? Si Agamemnon dont on va immoler la fille , craint de manquer à la dignité de son rang , quelle sera la situation qui fera descendre Jupiter du sien ?

» Mais la tragédie ancienne est pleine
» de Dieux ; & c'est Hercule qui dénoue
» cette fameuse tragédie de Philoctète , à
» laquelle vous prétendés qu'il n'y a pas
» un mot à ajouter ni à retrancher. »

Ceux qui se livrerent les premiers à une étude suivie de la nature humaine , s'attachèrent d'abord à distinguer les passions , à les connoître , & à les caractériser. Un homme en conçut les idées abstraites , & ce fut un philosophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée , & ce fut un poète. Un troisieme tailla le marbre à cette ressemblance , & ce fut un statuaire. Un quatrieme fit prosterner le statuaire au pied de son ouvrage , & ce fut un prêtre. Les Dieux du paganisme ont été faits à la ressemblance de l'homme. Qu'est-ce que les Dieux d'Homere , d'Eschyle , d'Euripide , & de Sophocle ? Les vices des hommes , leurs vertus , & les grands phénomènes de la nature personnifiés. Voilà la véritable théogonie. Voilà le coup d'œil sous lequel il faut voir Saturne , Jupiter ,

Mars , Apollon , Vénus , les Parques , l'Amour & les Furies.

Lorsqu'un payen étoit agité de remords , il pensoit réellement qu'une Furie travailloit au-dedans de lui-même ; & quel trouble ne devoit il donc pas éprouver à l'aspect de ce fantôme parcourant la scène , une torche à la main , la tête hérissée de serpents , & présentant aux yeux du coupable des mains teintes de sang ! Mais nous qui connoissons la vanité de toutes ces superstitions ! Nous !

» Eh bien , il n'y a qu'à substituer nos
» Diables aux Eumenides.

Il y a trop peu de foi sur la terre
Et puis nos Diables sont d'une figure si gothique de si mauvais goût Est-il étonnant que ce soit Hercule qui dénoue le Philoctète de Sophocle ? Toute l'intrigue de la pièce est fondée sur ses flèches ; & cet Hercule avoit dans les temples une statue au pied de laquelle le peuple se prosternoit tous les jours.

Mais sçavez-vous quelle fut la suite de l'union de la superstition nationale & de la poésie ? C'est que le poëte ne put donner à ses héros des caractères tranchés. Il eût doublé les êtres. Il auroit montré la même passion sous la forme d'un Dieu & sous celle d'un homme.

Voilà la raison pour laquelle les héros d'Homere sont presque des personnages historiques.

Mais lorsque la religion chrétienne eut chassé des esprits la croyance des Dieux du paganisme , & contraint l'artiste à chercher d'autres sources d'illusion , le système poétique changea. Les hommes prirent la place des Dieux , & on leur donna un caractère plus un.

» Mais l'unité de caractère un peu rigoureusement prise n'est - elle pas une chimère ?

Sans doute.

» On abandonna donc la vérité ? »

Point du tout. Rapellez - vous qu'il ne s'agit sur la scène que d'une seule action ; que d'une circonstance de la vie ; que d'un intervalle très-court , pendant lequel il est vraisemblable qu'un homme a conservé son caractère.

» Et dans l'épopée qui embrasse une grande partie de la vie , une multitude prodigieuse d'événements différents , des situations de toute espèce , comment faudra-t'il peindre les hommes ? »

Il me semble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'ils sont. Ce qu'ils devroient être , est une chose trop systématique & trop vague pour servir de base à un art d'imitation. Il n'y a rien de si rare qu'un homme tout-à-fait méchant , si ce n'est peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorsque Thétis trempa son fils dans le Styx , il en sortit semblable à Thersite par le talon : Thétis est l'image de la Nature.

Ici Dorval s'arrêta. Puis il reprit. Il n'y a de beautés durables que celles qui sont fondées sur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une vicissitude rapide, toute peinture ne représentant qu'un instant qui fuit, toute imitation seroit superflue. Les beautés ont dans les arts le même fondement que les vérités dans la philosophie. Qu'est-ce que la vérité ? La conformité de nos jugemens avec les êtres. Qu'est-ce que la beauté d'imitation ? La conformité de l'image avec la chose.

Je crains bien que ni les poètes, ni les musiciens, ni les décorateurs, ni les danseurs, n'aient pas encore une idée véritable de leur théâtre. Si le genre lyrique est mauvais, c'est le plus mauvais de tous les genres. S'il est bon, c'est le meilleur. Mais peut-il être bon, si l'on ne s'y propose point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte ? A quoi bon mettre en poésie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu ? En chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité ? Plus on dépense sur un fonds, plus il importe qu'il soit bon. N'est-ce pas prostituer la philosophie, la poésie, la musique, la peinture, la danse, que de les occuper d'une absurdité ? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la nature ; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable ! Et l'illusion n'est-elle pas déjà assez éloignée ? Et qu'a de

commun avec la métamorphose ou le sortilège , l'ordre universel des choses qui doit toujours servir de base à la raison poétique ? Des hommes de génie ont ramené de nos jours la philosophie du monde intelligible dans le monde réel. Ne s'en trouvera-t'il point un qui rende le même service à la poésie lyrique , & qui fasse descendre , des régions enchantées , sur la terre que nous habitons ?

Alors on ne dira plus d'un poëme lyrique, que c'est un ouvrage choquant : dans le sujet , qui est hors de la nature ; dans les principaux personnages , qui sont imaginaires ; dans la conduite , qui n'observe souvent ni unité de tems , ni unité de lieu ; ni unité d'action , & où tous les arts d'imitation semblent n'avoir été réunis , que pour affoiblir l'expression des uns par les autres.

Un usage étoit autrefois un philosophe , un poëte , un musicien. Ces talents ont dégénéré en se séparant. La sphere de la philosophie s'est resserrée. Les idées ont manqué à la poésie. La force & l'énergie aux chants ; & la sagesse , privée de ces organes , ne s'est plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand musicien & un grand poëte lyrique repareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carrière à remplir. Qu'il se montre cet homme de génie qui doit placer la véritable tragédie , la véritable comédie sur le théâtre lyrique, Qu'il s'écrie , comme le prophète du peuple hé-

breu dans son enthousiasme : *Adducite mihi psaltem* ; qu'on m'amene un musicien : & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voisin a des défauts sans doute ; mais beaucoup moins qu'on ne pense. Si le chanteur s'affujettissoit à n'imiter à la cadence que l'accent inarticulé de la passion dans les airs de sentiment , ou que les principaux phénomènes de la nature dans les airs qui font tableau, & que le poète sçut que son ariette doit être la peroraison de sa scène , la réforme seroit bien avancée.

» Et que deviendroient nos ballets ? »

La danse ? La danse attend encore un homme de génie. Elle est mauvaise par tout, parce qu'on soupçonne à peine que c'est un genre d'imitation. La danse est à la pantomime, comme la poésie est à la prose, ou plutôt comme la déclamation naturelle est au chant. C'est une pantomime mesurée.

Je voudrois bien qu'on me dit ce que signifient toutes ces danses , telles que le menuet , le passe-pied , le rigaudon , l'allemande , la sarabande , où l'on suit un chemin tracé ? Cet homme se déploie avec une grace infinie. Il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité , de la douceur & de la noblesse ; mais qu'est-ce qu'il imite ? Ce n'est pas là sçavoir chanter , c'est sçavoir solfier.

Une danse est un poëme. Ce poëme devoit donc avoir sa représentation séparée.

C'est une imitation par les mouvements qui suppose le concours du poëte , du peintre , du musicien , & du pantomime. Elle a son sujet. Ce sujet peut être distribué par actes & par scènes. La scène a son récitatif libre ou obligé , & son ariette.

» Je vous avoue que je ne vous entends
» qu'à moitié , & que je ne vous entendrois
» point du tout , sans une feuille volante
» qui parut , il y a quelques années. L'au-
» teur mécontent du ballet , qui termine
» le Devin de village , en proposoit un au-
» tre ; & je me trompe fort , ou ses idées
» ne sont pas éloignées des vôtres. »

Cela peut être.

» Un exemple acheveroit de m'éclairer.

Un exemple ? Oui. On peut en imaginer un , & je vais y rêver.

Nous fîmes quelques tours d'allée sans mot dire. Dorval rêvoit à son exemple de la danse , & moi je repassois dans mon esprit quelques-unes de ses idées. Voici à peu près l'exemple qu'il me donna. Il est commun , me dit-il ; mais j'y appliquerai mes idées aussi facilement que s'il étoit plus voisin de la nature & plus piquant.

S U J E T.

Un petit payfan & une jeune paysanne reviennent des champs sur le soir. Ils se rencontrent dans un bosquet voisin de leur hameau ; & ils se proposent de répéter une danse qu'ils doivent exécuter ensemble le

E c 5

Dimanche prochain sous le grand orme.

Acte premier.

Scène I. Leur premier mouvement est d'une surprise agréable. Ils se témoignent cette surprise par une *pantomime*.

Ils s'approchent. Ils se saluent. Le petit paysan propose à la jeune paysanne de répéter leur leçon. Elle lui répond qu'il est tard, qu'elle craint d'être grondée. Il la presse. Elle accepte. Ils posent à terre les instruments de leurs travaux. Voilà un *récitatif*. Les pas marchés & la pantomime non mesurée sont le *recitatif* de la danse. Ils répètent leur danse. Ils se recordent le geste & les pas; ils reprennent; ils recommencent; ils font mieux; ils s'aprouvent; ils se trompent; ils se dépitent: c'est un *récitatif* qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit; c'est à l'orchestre à parler; c'est à lui à rendre les discours, à imiter les actions. Le poète a dicté à l'orchestre ce qu'il doit dire; le musicien l'a écrit; le peintre a imaginé les tableaux; c'est au pantomime à former les pas & les gestes. D'où vous concevez facilement que si la danse n'est pas écrite comme un poème; si le poète a mal fait le discours; s'il n'a pas sçu trouver des tableaux agréables; si le danseur n'a fait pas jouer; si l'orchestre ne fait pas parler, tout est perdu.

Scène II. Tandis qu'ils sont occupés à s'instruire on entend des sons effrayants. Nos enfants en sont troublés. Ils s'arrêtent.

Ils écoutent. Le bruit cesse. Ils se rassurent. Ils continuent. Ils sont interrompus & troublés derechef par les mêmes sons. C'est un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant*. Il est suivi d'une pantomime de la jeune paysanne qui veut se sauver, & du jeune paysan qui la retient. Il dit ses raisons. Elle ne veut pas l'entendre; & il se fait entre eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de *récitatif* composé des petits gestes du visage, du corps & des mains de ces enfants, qui se montraient l'endroit d'où le bruit est venu.

La jeune paysanne s'est laissé persuader; & ils étoient en fort bon train de répéter leur danse, lorsque deux paysans plus âgés, déguisés d'une manière effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

Scène III. Ces paysans déguisés exécutent au bruit d'une symphonie sourde, toute l'action qui peut épouvanter des enfants. Leur approche est un *récitatif*. Leur discours un *duo*. Les enfants s'effrayaient. Ils tremblent de tous leurs membres. Leur effroi augmente à mesure que les spectres approchent. Alors ils font tous leurs efforts pour s'échapper. Ils sont retenus, poursuivis; & les paysans déguisés & les enfants effrayés forment un *quatuor* fort vif, qui finit par l'évasion des enfants.

Scène IV. Alors les spectres ôtent leurs masques. Ils se mettent à rire. Ils font toute

la pantomime qui convient à des scélérats enchantés du tour qu'ils ont joué; ils s'en félicitent par un *duo*, & ils se retirent.

Acte second.

Scène I. Le petit paysan & la jeune paysanne avoient laissé sur la scène leur panetière & leur houlette; Ils viennent les reprendre. Le paysan le premier. Il montre d'abord le bout du nez. Il fait un pas en avant. Il recule. Il écoute. Il examine. Il avance un peu plus. Il recule encore. Il s'enhardit peu-à-peu. Il va à droite & à gauche. Il ne craint plus. Ce monologue est un *récitatif obligé*.

Scène II. La jeune paysanne arrive mais elle se tient éloignée. Le paysan a beau l'inviter, elle ne veut point approcher. Il se jette à ses genoux. Il veut lui baiser la main. *Et les esprits ?* lui dit-elle. » Ils n'y sont » plus. Ils n'y sont plus. « C'est encore du *récitatif*. Mais il est suivi d'un *duo* dans lequel le petit paysan lui marque son desir de la manière la plus passionnée, & la jeune paysanne se laisse engager peu-à-peu à rentrer sur la scène, & à reprendre. Ce *duo* est interrompu par des mouvements de frayeur. Il ne se fait point de bruit; mais ils croient en entendre. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Ils se rassurent, & continuent le *duo*.

Mais pour cette fois-ci, ce n'est point une erreur. Les sons effrayants ont recom-

mencé ; la jeune payfanne a couru à fa panetiere & à fa houlette ; le petit payfan en a fait autant.

Ils veulent s'enfuir.

Scène III. Mais ils font investis par une foule de fantômes qui leur coupent chemin de tous côtés. Ils se meuvent entre ces fantômes. Ils cherchent une échappée. Ils n'en trouvent point. Et vous concevez bien que c'est un *chœur* que cela.

Au moment où leur consternation est la plus grande , les fantômes ôtent leurs masques , & laissent voir au petit payfan & à la jeune payfanne des visages amis. La naïveté de leur étonnement forme un tableau très agréable. Ils prennent chacun un masque. Ils le considèrent. Ils le comparent au visage. La jeune payfanne a un masque hideux d'homme ; le petit payfan, un masque hideux de femme. Ils mettent ces masques. Ils se regardent. Ils se font des mines ; & ce récitatif est suivi du *chœur* général. Le petit payfan & la petite payfanne se font à travers ce *chœur* mille niches enfantines , & la pièce finit avec le chœur.

» J'ai entendu parler d'un spectacle dans
» ce genre , comme de la chose la plus
» parfaite qu'on put imaginer. «

Vous voulez dire la troupe de Nicollini ?

» Précisément. «

Je ne l'ai jamais vue. Eh bien , croyez-vous encore que le siècle passé n'a plus rien laissé à faire à celui-ci ?

La tragédie domestique & bourgeoise à créer.

Le genre sérieux à perfectionner.

Les conditons de l'homme à substituer aux caractères, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La scène à changer, & les tableaux à substituer aux coups de Théâtre. Source nouvelle d'invention pour le poète, & d'étude pour le comédien. Car que sert au poète d'imaginer des tableaux, si le comédien demeure attaché à sa disposition symétrique & à son action compassée?

La tragédie réelle à introduire sur le théâtre lyrique.

Enfin la danse à réduire sous la forme d'un véritable poème, à écrire, & à séparer de tout autre art d'imitation.

» Quelle tragédie voudriez-vous établir sur la scène lyrique? «

L'ancienne.

» Pourquoi pas la tragédie domestique? «

C'est que la tragédie & en général toute composition destinée pour la scène lyrique, doit être mesurée; & que la tragédie domestique me semble exclure la versification.

» Mais croyez-vous que ce genre fournît au musicien toute la ressource convenable à son art? Chaque art a ses avantages. Il semble qu'il en soit d'eux, comme des sens. Les sens ne sont tous qu'un tou-

» cher ; tous les arts qu'une imitation. Mais
» chaque sens touche , & chaque art imite
» d'une manière qui lui est propre. »

Il y a en musique deux stiles ; l'un simple , & l'autre figuré. Qu'auriés-vous à dire , si je vous montre , sans sortir de mes poètes dramatiques , des morceaux sur lesquels le musicien peut déployer , à son choix , toute l'énergie de l'un , ou toute la richesse de l'autre ? Quand je dis *le musicien* , j'entends l'homme qui a le génie de son art ; c'est un autre que celui qui ne sçait qu'enfiler des modulations & combiner des notes.

» Dorval , un de ces morceaux , s'il vous
» plait ? »

Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué que celui que je vais vous citer. Ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiste que des poèmes d'un autre genre , & qu'il se sentoit un génie capable des plus grandes choses.

Clytemnestre à qui l'on vient d'arracher sa fille pour l'immoler , voit le couteau du sacrificateur levé sur son sein , son sang qui coule , un prêtre qui consulte les Dieux dans son cœur palpitant. Troublée de ces images , elle s'écrie :

..... O Mere infortunée !

De fessons odieux ma fille couronnée ,

Tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés

Calcas va dans son sang Barbares , arrêtez :

C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.

J'entends gronder la foudre & sans trembler la terre.

Un Dieu vengeur , un Dieu fait retentir ces coups.

Je ne connois ni dans Quinault ni dans aucun poëte , des vers plus lyriques ni de situation plus propre à l'imitation musicale. L'état de Clytemnestre doit arracher de ses entrailles le cri de la nature ; & le musicien le portera à mes oreilles , dans toutes ses nuances.

S'il compose ce morceau dans le stile simple , il se remplira de la douleur , du desespoir de Clytemnestre ; il ne commencera à travailler que quand il se sentira pressé par les images terribles qui obsédoient Clytemnestre. Le beau sujet pour un récitatif obligé , que les premiers vers. Comme on en peut couper les différentes phrases par une ritournelle plaintive *O ciel O mere infortunée !* premier jour pour la ritournelle *De festons odieux ma fille couronnée* second jour *tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés* troisieme jour *Par son pere !* quatrieme jour *Calcas va dans son sang* cinquieme jour Quels caractères ne peut-on pas donner à cette simphonie ? Il me semble que je l'entends Elle me peint la plainte la douleur l'effroi l'horreur la fureur

L'air commence à *Barbares, arrêtez*. Que le musicien me déclame ce *Barbares* , cet *arrêtez* , en tant de manière qu'il voudra ; il sera d'une stérilité bien surprenante , si ces mots ne sont pas pour lui une source inépuisable de mélodies

Vivement , *Barbares , barbares , arrêtez , arrêtez c'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre c'est le sang c'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre Ce Dieu vous voit vous entend vous menace , barbares arrêtez ! J'entends gronder la foudre je sens trembler la terre arrêtez Un Dieu , un Dieu vengeur fait retentir ces coups arrêtez , barbares Mais rien ne les arrête Ah ma fille ! . . . ah mere infortunée ! . . . Je la vois je vois couler son sang elle meurt ah , barbares ! ô ciel ! Quelle variété de sentiments & d'images ?*

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiselle Dumenil ; voilà où je me trompe fort, le desordre qu'elle y repandra ; voilà les sentiments qui se succéderont dans son ame. Voilà ce que son génie lui suggérera , & c'est sa déclamation que le musicien doit imaginer & écrire. Qu'on en fasse l'expérience , & l'on verra la nature ramener l'actrice & le musicien sur les mêmes idées.

Mais le musicien prend-il le style figuré ? autre déclamation ; autres idées ; autre mélodie. Il fera exécuter par la voix , ce que l'autre a réservé pour l'instrument. Il fera gronder la foudre. Il la lancera. Il la fera tomber en éclats. Il me montrera Clytemnestre effrayant les meurtriers de sa fille par l'image du Dieu dont ils vont répandre le sang. Il portera cet image à mon

imagination déjà ébranlée par le pathétique de la poésie & de la situation , avec le plus de vérité & de force qu'il lui sera possible. Le premier s'étoit entièrement occupé des accents de Clytemnestre ; celui-ci s'occupe un peu de son expression. Ce n'est plus la mere d'Iphigénie que j'entends. C'est la foudre qui gronde. C'est la terre qui tremble ; c'est l'air qui retentit de bruits effrayants.

Un troisième tentera la réunion des avantages des deux styles. Il saisira le cri de la nature , lorsqu'il se produit violent & inarticulé , & il en fera la base de sa mélodie. C'est sur les cordes de cette mélodie qu'il fera gronder la foudre , & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le Dieu vengeur ; mais il fera sortir à travers les différents traits de cette peinture les cris d'une mere éplorée.

Mais quelque prodigieux génie que puisse avoir cet artiste , il n'atteindra point un de ces buts , sans s'écarter de l'autre. Tout ce qu'il accordera à des tableaux sera perdu pour le pathétique. Le tout produira plus d'effet sur les oreilles, moins sur l'ame. Ce compositeur sera plus admiré des artistes , moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce soient ces mots parasites du style lyrique , *lancer gronder trembler* qui fassent le pathétique de ce morceau ? c'est la passion dont il est animé. Et si le musicien négli-

geant le cri de la passion, s'amusoit à combiner des sons, à la faveur de ces mots, le poète lui auroit tendu un cruel piège. Est-ce sur les idées, *lance*, *gronde*, *tremble*, ou sur celles-ci, *barbares*.....*arrêtez*.....*c'est le sang*.....*c'est le pur sang d'un Dieu*.....*d'un Dieu vengeur*..... que la véritable déclamation apuiera?.....

Mais voici un autre morceau dans lequel ce musicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a; & où il n'y a ni *lance*, ni *viçtoire*, ni *tonnerre*, ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expressions qui feront le tourment d'un poète, tant qu'elles seront l'unique & pauvre ressource du musicien.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

*Un Prêtre environné d'une foule cruelle....
Portera sur ma fille.... (sur ma fille!)....
une main criminelle.....*

*Déchirera son sein... & d'un œil curieux...
Dans son cœur palpitant... consultera les
Dieux.....*

*Et moi qui l'amènai triomphante.....
adorée!.....*

Je m'en retournerai... seule... & désespérée.....

*Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit
semés.*

A I R.

*Non , je ne l'aurai point amenée au sup-
plice*

*Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tous sanglants il faudra l'ar-
racher.*

*Aussi barbare époux , qu'impitoyable pere.
Venez , si vous l'osez , la ravir à sa mere.*

*Non , je ne l'aurai point amenée au sup-
plice Non ni crainte , ni respect
ne m'en peut détacher Non bar-
bare époux impitoyable pere
venez la ravir à sa mere venez si
vous l'osez Voilà les idées principa-
les qui occupoient l'ame de Clytemnestre ,
& qui occuperont le génie du musicien.*

Voilà mes idées , je vous les communique
d'autant plus volontiers que si elles ne sont
jamais d'une utilité bien réelle , il est im-
possible qu'elles nuisent , s'il est vrai com-
me le prétend un des premiers hommes de
la nation , que presque tous les genres de
Littérature soient épuisés , & qu'il ne reste
plus rien de grand à exécuter , même pour
un homme de génie.

C'est aux autres à décider si cette espèce
de poétique que vous m'avez arrachée ,
contient quelques vues solides , ou n'est
qu'un tissu de chimères. J'en croirois volon-
tiers M. de Voltaire ; mais ce seroit à la

condition qu'il appuieroit ses jugemens de quelques raisons qui nous éclairassent. S'il y avoit sur la terre une autorité infail-
 lible que je reconnusse, ce seroit la sienne.

» On peut, si vous voulez, lui commu-
 » niquer vos idées. «

J'y consens. L'éloge d'un homme habile & sincère peut me plaire ; sa critique, quel-
 que amère qu'elle soit, ne peut m'affliger. J'ai commencé, il y a long-temps, à cher-
 cher mon bonheur dans un objet qui fût
 plus solide, & qui dépendit plus de moi
 que la gloire littéraire. Dorval mourra
 content, s'il peut mériter qu'on dise de
 lui, quand il ne sera plus : » *Son pere qui*
 » *étoit si honnête homme, ne fut pourtant*
 » *pas plus honnête homme que lui.*

» Mais si vous regardiez le bon ou le
 » mauvais succès d'un ouvrage presque
 » d'un œil indifférent, quelle répugnance
 » pourriez-vous avoir à publier le votre ? »

Aucune. Il y en a déjà tant de copies.
 Constance n'en a refusé à personne. Cepen-
 dant je ne voudrois pas qu'on présentât ma
 piece aux Comédiens.

» Pourquoi ? «

Il est incertain qu'elle fut acceptée. Il
 l'est beaucoup plus encore qu'elle réussit.
 Une piece qui tombe ne se lit guère. En
 voulant étendre l'utilité de celle-ci, on
 risqueroit de l'en priver tout-à-fait.

» Voyez cependant..... Il est un grand
 » Prince qui connoit toute l'importance du

» genre dramatique, & qui s'intéresse aux
» progrès du goût national. * On pourroit
» le solliciter.....obtenir..... «

Je le crois, mais réservons la protection pour le *Pere de famille*. Il ne nous la refusera pas sans doute, lui qui a montré avec tant de courage combien il l'étoit..... Ce sujet me tourmente, & je sens qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette fantaisie; car c'en est une comme il en vient à tout homme qui vit dans la solitude.... Le beau sujet que le *Pere de famille*!... C'est la vocation générale de tous les hommes... Nos enfants sont la source de nos plus grands plaisirs & de nos plus grandes peines..... Ce sujet tiendra mes yeux sans cesse attachés sur mon pere..... Mon pere!..... J'acheverai de peindre le bon *Lysimond*.... Je m'instruirai moi-même.... Si j'ai des enfants je ne serai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagements.....

» Et dans quel genre le pere de famille? «

J'y ai pensé; & il me semble que la pente de ce sujet n'est pas la même que celle du *Fils naturel*. Le *Fils naturel* a des nuances pour la tragédie; le *Pere de Famille* prendra une teinte comique.

» Seriez-vous assez avancé pour sçavoir cela? «

Oui.... Retournez à Paris.... Publiez le septieme volume de l'*Encyclopédie*.....

* Monseigneur le Duc D'orléans.

Venez vous reposer ici & comptez que le Pere de famille ne se fera point, ou qu'il sera fait avant la fin de vos vacances Mais à propos, on dit que vous partez bientôt ?

» Après-demain. «

Comment, après-demain ?

» Oui. «

Cela est un peu brusque Cependant arrangez-vous comme il vous plaira il faut absolument que vous fassiez connoissance avec Constance, Clairville, & Rosalie Seriez-vous homme à venir ce soir demander à souper à Clairville ?

Dorval vit que je consentois, & nous reprîmes aussitôt le chemin de la maison. Quel accueil ne fit-on pas à un homme présenté par Dorval ? En un moment, je fus de la famille. On parla, devant & après le souper, Gouvernement, Religion, Politique, Belles-Lettres, Philosophie, mais quelle que fût la diversité des sujets, je reconnus toujours le caractère que Dorval avoit donné à chacun de ses personnages. Il avoit le ton de la mélancolie ; Constance, le ton de la raison ; Rosalie, celui de l'ingénuité ; Clairville celui de la passion ; moi, celui de la bonhomie.

F I N.



982699







